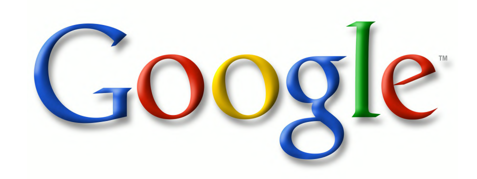








HISTOIRE
DU
VAILLANT CHEVALIER
TIRAN LE BLANC,
TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

TOME TROISIEME.

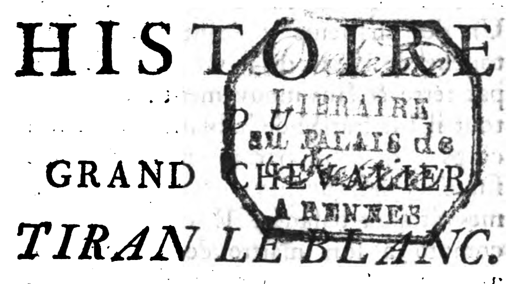


A LONDRES,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXXV.



HISTOIRE DU GRAND CHEVALIER TIRAN LE BLANC.



QUATRIEME PARTIE.

TANDIS que Tiran occupé de sa douloureuse situation, s'abandonnoit à son désespoir, la fortune préparoit les moyens par lesquels elle avoit résolu de l'en tirer. Le roi de Tremecen avoit envoyé depuis quelques mois un ambassadeur à celui de Tunis; cet ambassadeur le meilleur chevalier de tout le royaume,

avoit la confiance de son maître, & commandoit ses armées. Ce matin-là même, il étoit sorti pour chasser. Ses chiens ayant fait partir un lievre, cet animal se sauva dans la caverne où Tiran s'étoit retiré. Sa vue & celle du matelot, arrêta les chiens qui se contenterent d'aboyer. Un des chasseurs y étant entré, fut touché de l'état où il vit Tiran étendu par terre & sans mouvement, mais surtout il fut frappé de la blancheur de son corps, qui lui parut un phénomene singulier dans un pays où tous les hommes étoient basanés. Il courut rendre compte à son maître de ce qu'il y avoit vu, & le récit qu'il en fit à l'ambassadeur, lui donna la curiosité de s'instruire par lui-même. Le matelot qui le vit venir, avec une suite de gens armés, oublia Tiran & ne songea qu'à prendre la fuite, croyant qu'on l'alloit faire esclave. L'ambassadeur fut touché d'admiration & de compassion à la vue de Tiran; il lui témoigna l'une & l'autre en ces termes:

Il arrive souvent que les plus grands seigneurs sont prisonniers sur terre & sur mer, ou qu'ils font naufrage, comme il me paroît que tu l'as fait; si tu es

auſſi brave que ton air le promet, ne t'afflige point de ce que la fortune t'a conduit ici, prend confiance dans le grand Dieu qui gouverne le monde. Je te le jure par le ſaint prophête Mahomet, qui t'a délivré d'un ſi grand danger ; c'eſt pour te rendre heureux qu'il t'a fait tomber entre mes mains, je ne doute point qu'il ne t'ait donné des vertus qui répondent aux perfections dont il a orné ton corps ; j'ai trois fils, tu ſeras le quatrieme. Et s'adreſſant à ſon ſecond fils, il lui dit : je veux que vous le regardiez comme votre frere. Se tournant enſuite du côté de Tiran, il lui dit : je te prie de m'apprendre quels ſont tes malheurs ; ſois aſſuré qu'après une entrepriſe qui intéreſſe mon fils aîné, auquel on veut enlever ſon épouſe fille du roi de Tremecen, mon premier ſoin ſera de te rendre heureux. Faſſe notre ſaint prophête, que la fin de mes propres malheurs me laiſſe bientôt en état de terminer les tiens, j'entends tes ſoupirs, je vois couler tes pleurs, découvre-m'en le ſujet.

Tiran auquel le diſcours de l'ambaſſadeur avoit rappellé le péril auquel ſon abſence laiſſoit la princeſſe de Conſtan-

tinople, se leva avec peine, & lui dit : seigneur, c'est une des plus belles actions de l'humanité, que la pitié pour les malheureux, & je suis bien heureux d'être le prisonnier d'un homme que je crois un brave chevalier, puisqu'il est sensible aux maux dont la fortune m'a accablé. Vous êtes trop généreux, pour que je vous en fasse un mystere. Sachez que je suis noble, sans être prince ; que me trouvant jeune, j'ai couru le monde pour acquérir de l'honneur & de la réputation, & que pour mon malheur, étant dans le Levant, j'ai prêté l'oreille à une veuve, la plus méchante femme qui soit au monde, qui m'a fait voir dans un jardin les choses les plus horribles, & les plus affligeantes pour mon cœur. Quoique ce ne fût qu'une illusion, mon désespoir a été extrême, un malheureux qui n'étoit point coupable, en a été la victime. De douleur, je me suis embarqué sur un vaisseau pour aller en Syrie, & me rendre à la sainte maison de Jérusalem, où est le saint sépulchre, afin de faire pénitence, & d'obtenir le pardon de mes péchés. Au retour j'ai pris une galere, & la tempête m'a jeté nud, & dans l'état où vous me voyez sur cette côte de Barbarie, où la bonté de Dieu

m'a conservé la vie, puisqu'elle me procure votre protection.

L'ambassadeur lui répondit : ah folle entreprise, folle réussite ! ce qui t'arrive te l'apprend trop tard ; mais console-toi. Je suis *chef des chefs* du royaume de Tremecen, je possede de grands biens, rien ne te manquera : je te renouvelle le serment que je t'en ai fait. Dis-moi ton nom. Tiran le remercia, l'assurant qu'il ne demandoit à Dieu que pouvoir mériter tout ce qu'il lui offroit : il lui dit, qu'il se nommoit LE BLANC. L'ambassadeur dit que bénite soit la mere qui t'a donné un nom si conforme à la vérité. Alors son fils lui donna une de ses vestes, & le fit monter en croupe derriere lui. Ils retournerent à leur logement, où il fut magnifiquement habillé à la moresque ; & afin que le roi de Tunis ne sût pas qu'il avoit été jeté sur ses terres, & ne prétendît pas qu'il devoit être son esclave, l'ambassadeur l'envoya à un de ses châteaux, avec ordre à ceux qui le conduisoient, de le garder là jusqu'à son retour. Le fils du général, celui même qui avoit épousé la fille du roi de Tremecen, demeuroit à trois lieues de ce même château. On lui dit, que son pere avoit en-

voyé un esclave chrétien parfaitement bien fait ; il ordonna qu'il fût gardé avec attention ; qu'on le mit aux fers ; ce qui fut fait. Tiran demeura fort affligé, abandonné à tout son chagrin pendant deux mois. Au bout de ce tems l'ambassadeur revint avec la réponse du roi de Tunis. Il trouva le roi de Tremecen dans un fort grand embarras. Le roi Escariano, souverain de la puissante nation des Noirs, d'une taille gigantesque, d'une force démesurée, & dont le courage égaloit la force, s'approchoit à la tête d'une nombreuse armée, à laquelle plusieurs rois voisins avoient joint leurs troupes. Le roi de Tunis, d'intelligence avec lui, avoit retenu l'ambassadeur pendant trois mois, afin de lui donner le moyen de prendre le roi de Tremecen au dépourvu. Les états du roi Escariano confinoient avec ceux du roi Tremecen. Il avoit envoyé lui déclarer qu'il vouloit qu'il lui donnât sa fille en mariage avec ses trésors, & qu'il lui assurât la possession du royaume après sa mort Le roi de Tremecen, prince foible & timide, s'étoit excusé sur ce que sa fille étoit mariée, & qu'elle étoit même grosse, représentant qu'il ne convenoit

pas à un prince comme lui, d'épouser une femme qui avoit été entre les bras d'un autre, & de voir son épouse mettre au jour dans son palais, des enfans dont il ne seroit pas le pere. Quant au trésor, il lui offroit de le partager avec lui, pourvu qu'il lui accordât la prix. Escariano répondit, qu'il ne quitteroit point les armes, qu'on ne lui eût livré la princesse, le trésor & les fils du roi, afin qu'ils ne pussent le troubler dans la possession du royaume. En même-tems il s'avança à la tête d'une armée de cinquante-cinq mille hommes. Le roi de Tremecen n'en avoit pas vingt-cinq mille en tout. Il résolut cependant de défendre l'entrée de ses états, & s'alla poster dans un défilé qui étoit le seul par lequel on y pût pénétrer. C'étoit une vallée fertile où étoient trois bourgades, défendues par autant de châteaux. Les deux plus forts de ces châteaux étoient situés sur les deux bords d'une grosse riviere. Ils étoient joints par un pont de pierre, & c'étoit le seul endroit par où l'on pût passer la riviere. Avant que de parvenir à cette vallée, il falloit traverser une autre riviere. Le roi de Tremecen entreprit d'en défendre le passage; mais il fut

forcé par le roi Escariano. Il se retira dans la vallée délicieuse : c'est ainsi que les Maures la nommoient, & le roi Escariano lui en donna le tems, n'osant s'engager à le poursuivre, à cause d'une montagne où il y avoit des défilés dangereux.

Le général étoit revenu assez-tôt de son ambassade, pour se trouver à cette premiere action. Mais il n'accompagna pas le roi dans sa retraite. Ce prince se voyant abandonné de son général, se crut perdu, & alla s'enfermer dans celui de ses châteaux, dont le roi Escariano ne pouvoit former le siége qu'après s'être rendu maître du pont, & du château qui le défendoit.

Le général se retira dans le château où il avoit envoyé Tiran. Son fils (celui qui avoit épousé la princesse) y étoit pour le garder. Le général l'envoya joindre le roi, lui ordonnant de mourir, s'il le falloit, dans une guerre, où l'on vouloit lui enlever sa femme, & détrôner son seigneur. Il le chargea d'assurer le roi qu'il ne négligeroit rien de son côté pour le service, & qu'il espéroit lui être plus utile dans le poste qu'il occupoit, que s'il alloit se renfermer avec lui. Il

le conduisit lui-même avec une escorte jusqu'à la vue de la place ; après quoi retournant dans son château, il demanda à son autre fils des nouvelles de l'esclave chrétien. Celui-ci assura son pere qu'il étoit bien gardé dans une prison où il étoit enchaîné. Le général fut très-fâché d'apprendre que l'on avoit fait un pareil traitement à un homme dont il avoit promis de finir les maux. Il l'alla trouver, & lui dit en l'abordant, d'un air caressant : je te prie, brave chrétien, de ne te point fâcher, si mon fils ne t'a pas bien traité. Je te jure par Mahomet, qu'il n'a point agi par mon ordre, & que je n'ai jamais eu d'autre dessein que celui de te regarder comme mon fils, sachant que tu en es digne. Je te prie donc de te consoler, & d'oublier sa faute. Je t'en demande pardon pour lui. Je conviens que tu as raison de te plaindre de moi ; mais je te jure foi de chevalier, que si je vis, tu seras content de la façon dont je reparerai mon tort. Tu peux me rendre service. Quoique tu ne m'en ais rien dit, je sai que as passé ta vie dans les combats : les blessures dont j'ai reconnu les cicatrices sur ton corps lorsque je te vis dans la caverne, me sont de surs garants

de ta valeur & de ton courage. Nous venons de perdre une bataille contre un roi dont les troupes sont & plus nombreuses & plus aguerries que les nôtres. Si je n'ai pas été me renfermer avec mon roi, n'en sois pas moins assuré de mon courage & de mon affection pour lui. Mais j'ai cru lui rendre le plus grand service, en t'engageant à son parti. Tu m'as paru vertueux ; & si je ne me trompe, l'amour a eu grand part à tes malheurs. Tu dois ton secours à un roi opprimé injustement, & à un époux auquel on veut enlever une épouse qu'il aime, & dont il est aimé. J'implore ton assistance pour eux ; prends pitié de mes malheurs. Seigneur, lui dit Tiran, je connois vos vertus, je ne vous impute point les traitemens que j'ai reçus, & je n'en ressens pas moins tout le prix de la liberté que vous me rendez. Mes malheurs passés me font ressentir tout le poids de ceux qui vous accablent maintenant ; j'espere qu'ils finiront. La fortune des armes est journaliere. Le seigneur Dieu qui ma créé, ne m'a point procuré la liberté, par votre moyen, pour ne me pas mettre en état d'en faire usage en faveur de la vertu & de la justice. C'est-là

le seul bien qui me peut toucher, dans l'état déplorable où je suis. La vie n'a plus de charmes pour moi ; je ne penserai à la conserver, que pour être utile à vous & à votre roi. J'ai porté les armes en Espagne, & l'expérience que j'y ai acquise pourra peut-être me mettre en état de vous donner quelques avis. Du moins me verrez-vous combattre aux premiers rang, de façon à ne point démentir la bonne opinion que vous avez de moi. Pardonnez si je me rends ainsi témoignage à moi-même ; mais les effets feront foi, si je l'ai merité. Vous ne devez point être étonné de voir votre roi assiégé, les rois le sont souvent. Si vous craignez que les coups de canon ne détruisent le château, ne vous inquiétez pas. Quand nous serons dedans, je saurai bien en rompre la force. Le général fut très-content de ce que lui dit Tiran ; il le pria de se préparer au départ, & surtout d'emporter ce qu'il falloit pour rompre les coups de canon. Seigneur, lui répondit Tiran, quoi qu'en dise Salomon, la pauvreté & la richesse sont un inconvénient égal pour réussir. Le général lui fit donner un de ses meilleurs chevaux, des armes & une somme d'argent. Tiran

acheta un fiel de baleine, du vif argent, du nitre, du vitriol romain, & plusieurs autres drogues, dont il fit un onguent, qu'il mit dans une boîte pour le donner en tems & lieu à son maître. Il partirent très-secrétement, passerent la riviere, & se rendirent pendant la nuit à l'autre château, qui n'étoit éloigné de celui où étoit le roi que d'un quart de lieue. Quand Tiran eut bien examiné la tour, il vit le pont de pierre, & que les ennemis étoient campés dans de grands jardins, de façon que personne ne pouvoit passer le pont sans tomber entre leurs mains. Il pria le général de lui donner un maure, qui ne fût pas connu, & auquel il pût se fier. Il demanda aussi deux cents moutons, que l'on amena sur le champ. Il prit une capotte de berger, & parut comme le valet de ce maure. Le roi Escariano, qui savoit qu'il n'avoit point d'ennemis en campagne, qui ne craignait rien à cause du nombre de ses troupes, & qui de plus méprisoit celles de Tremecen, qu'il avoit battues, faisoit faire trois fois par jour trois décharges de son artillerie, qui consistoit en trente-sept pieces de canon grosses & petites. Il avoit déjà ruiné plus

de la moitié du château. L'on avoit publié par son ordre que tous ceux qui apporteroient des vivres au camp, seroient en toute sureté. Le maure & Tiran remonterent la riviere plus d'une lieue au-dessus du pont, & vinrent après cela droit au camp. Ils demanderent de leurs moutons plus qu'ils ne valoient, de façon que personne ne les achetoit, & qu'il y demeurerent trois jours, pendant lesquels ils s'approcherent des canons avec leurs moutons; & Tiran faisant semblant de les regarder, frotta toutes les pieces avec l'onguent qu'il avoit composé. Il avoit la vertu de faire casser tous les métaux; mais l'onguent perdoit sa force au bout de trois heures. Tiran avoit pris ses mesures ainsi. Quand les Maures voulurent tirer, comme à leur ordinaire, toutes les pieces creverent. Le roi Escariano fut très-étonné, & trouva cet événement d'un mauvais augure. Pendant ce tems-là Tiran rentra dans le château avec le maure, où ils retrouverent le général, auquel il conseilla de faire rompre une arche du pont, & de mettre à la place un pont-levis. Après que cela fut fait, il fit construire promptement à l'autre bout du pont un retranchement

avec de grosses poutres de bois. Tiran monta sur un bon cheval, & marcha avec une lance droit au camp des ennemis. Il trouva cinq Maures qui se promenoient au soleil, sans aucune méfiance, en voyant un homme seul, qu'ils croyoient de leur camp; avec sa lance il les tua tous cinq. Cette action donna l'allarme au camp: tout le monde courut aux armes, & monta à cheval. Tiran ne s'en embarrassa pas, & tua tous ceux qui se présenterent; mais quand il vit que l'armée approchoit, il se retira toujours en combattant, dans le retranchement qu'il avoit fait faire; il mit promptement pied à terre. Ceux du château vinrent à son secours, & l'escarmouche commença de façon, qu'il y périt beaucoup de monde de part & d'autre; mais le nombre des ennemis augmentoit toujours. Tiran fut obligé de se retirer, ce qu'il fit en levant le pont qu'il avoit fait construire. Les Maures détruisirent tout le retranchement. Tiran le fit refaire de nouveau pendant la nuit, & tous les jours la même manœuvre se répéta. Il y avoit deux canons dans le château, que Tiran fit porter à la tête du pont, avec lesquels il tiroit sur le camp,

& l'incommodoit beaucoup. Il étoit toujours armé dans le retranchement, & combattoit avec les ennemis. Une nuit il dit au général : seriez-vous bien aise que je fisse sortir votre roi du château où il est, & que je le menasse dans quelqu'autre forteresse, où il fût plus en sureté? Le général lui répondit : si tu me fais le plaisir de me mettre en état de disposer à ma volonté de ma bru & de son époux, je te fais le maître de tous mes biens; & supposé que le roi ne recompensât pas un pareil service, je n'en serai pas ingrat. Faites préparer tout-à-l'heure deux chevaux, lui dit Tiran; envoyez-les avec un homme sûr sous cet arbre, en lui montrant un pin; envoyez-en un autre qui les puisse conduire à une demi-lieue d'ici. Tout cela fut fait.

Tiran monta à cheval quand le jour fut venu, & prit avec lui cent hommes armés qu'il fit sortir du retranchement, pendant que ses deux canons tiroient sans discontinuer. Quand ceux du camp virent les cent hommes qu'il avoit fait marcher en avant, ils eurent peur qu'ils ne les vinssent attaquer, comme Tiran avoit déjà fait. Ils prirent tous les armes,

& marcherent à eux. L'on combattit vivement de part & d'autre. Enfin, les troupes de Tiran furent obligées de rentrer dans le retranchement que les ennemis résolurent d'attaquer. Ils le firent assez vivement pour les suivre jusques sur le pont, persuadés avec raison que s'ils en étoient les maîtres, le château seroit à eux. Dans ce dessein ils laisserent fort peu de monde dans leur camp. Tiran voyant toute l'armée rassemblée pour l'attaque du retranchement, dit au général : tenez-ferme ici, tant que vous le pourrez, pendant que j'irai où je dois aller. Alors il piqua dés deux, & fut comme un éclair où le page l'attendoit avec les deux chevaux. Quand il arriva, celui qu'il montoit étoit déjà las, il le donna au maure, & partit avec le page. Ils traverserent les jardins sans être vus de personne, & passerent le long du camp; le page marchant le premier, parce que ceux du château ne connoissoient pas Tiran. Ils approcherent si près, que le fils du général reconnut le page pour son frere cadet, & défendit qu'on tirât sur eux. Quand ils furent dans le château, ils trouverent le roi dans la salle qui venoit au-devant de lui. Sei-

gneur, lui dit Tiran, montez avec la princeſſe votre fille tout-à-l'heure à cheval ; venez avec moi, je vous menerai en lieu sûr. Le roi prit le cheval du page, mettant la mariée en croupe. Tiran prit la princeſſe de la même façon ; & dans cet état ils ſortirent promptement du château, allant à toutes jambes juſques à ce qu'ils fuſſent à une lieue du camp, où la nuit les prit. Alors ils allerent au pas. Le roi qui ſavoit parfaitement les chemins, alla droit à Tremecen, la plus forte place de ſes états. Voyant la bonne grace de Tiran, il eut envie de ſavoir par quel haſard il lui rendoit ſervice, & lui dit : je te prie, brave gentilhomme, de me dire quelle eſt la raiſon qui t'a pu engager à t'expoſer, comme tu fais, pour ſauver un malheureux roi, & me tirer d'un lieu où je comptois finir mes triſtes jours ? O fortune, quelle adverſité tu me fais éprouver dans ma vieilleſſe ! Mais pourquoi m'en plaindre ? Mahomet a voulu que ta valeur me délivrât de ce danger. Compte que je reconnoîtrai magnifiquement tes ſoins. Tiran lui répondit, qu'il avoit été touché des larmes de ſon peuple ; qu'elles avoient renouvellé en lui le ſouvenir de ſes pro-

pres malheurs ; qu'il étoit venu dans un de ses châteaux par l'ordre de son capitaine général, dont il étoit prisonnier. Voilà, Seigneur, ajouta-t-il, quelle est ma fortune. Je suis assez heureux d'avoir rendu service à V. M. j'oublie ce que j'ai souffert. Regardez-moi comme un de vos sujets. Sachant le mérite & les graces de la princesse votre fille, je me suis exposé pour elle. Le roi soupira, & lui répondit : l'on doit faire cas d'un homme dont les actions répondent à l'extérieur. Je te crois doué de toutes les vertus. Je te regarde comme un chrétien sage & brave, qui ne craint point tous les Maures ensemble. C'est pourquoi je te prie d'avoir pitié de ma fille, & de conserver tes jours, sans t'exposer inutilement. O Mahomet ! Pourquoi ta sainteté m'a-t-elle ôté toute espérance ? Tiran lui dit tout ce qu'il crut capable de le consoler. Il arriverent enfin à la ville de Tremecen, où la joie de revoir leur roi fut extrême. On donna une maison à Tiran, dans laquelle il fut magnifiquement servi. Le roi lui envoya des présens considérables. Tous les chevaliers Maures lui rendirent de grands honneurs. Il vint un jour au palais du roi pour lui

demander la permiſſion de retourner auprès de ſon maître, auquel il devoit fidélité. Le roi lui répondit : généreux chrétien, je te prie de ne me point quitter. J'ai mandé au capitaine général de ſe rendre ici, & je t'aſſure qu'il y ſera avant dix jours. Mettons cette ville en état de défenſe, comme tu le jugeras à propos ; & je te promets, ſur ma couronne, de te donner la liberté. Tiran ſe mit à genoux, lui baiſa les mains, pour le remercier. La fille du roi frappée de la bonne mine de Tiran, touchée des ſervices qu'il avoit rendus au roi ſon pere & à elle, & ſenſible aux applaudiſſemens qu'il recevoit de tous côtés, deſiroit beaucoup que Dieu lui fit la grace de faire mourir ſon mari, afin de le pouvoir épouſer. Elle lui dit donc un jour : je te prie par Mahomet, heureux chrétien, de vouloir bien me dire quel eſt ton pays ? Tiran lui répondit : vous méritez les honneurs que l'on vous rend, puiſque vous daignez vous intéreſſer à mon malheureux ſort ; je ſuis un chevalier qui ai perdu tout ce que j'avois ſur une galere ; mes parens exercent les armes. Pluſieurs rois ſont morts ſous leurs bannieres. J'étois ſeigneur, & je ſuis eſclave ;

j'avois des serviteurs & c'est à moi à servir. Ces paroles la toucherent ; ses yeux furent prêts à se remplir de larmes, elle lui dit : confie-moi ta fortune & ta naissance. Si la fin de tes malheurs ne dépendoit que de moi, compte qu'ils ne dureroient pas long-tems.

Tiran répondit : j'obéis, que pourroit-on refuser à la plus belle du monde, à celle dont les charmes & les perfections pourroient mettre non-seulement les maures & les chrétiens en guerre, mais encore le monde entier : je suis né dans la Basse-Espagne, fils d'un brave chevalier, d'une ancienne maison & d'une mere belle & suffisamment riche, qui n'ont eu que moi d'enfant, & qui comptent n'en plus avoir, puisqu'ils ignorent si je suis mort ou vif. Leur conversation fut interrompue. La princesse le quitta ; mais ses manieres polies & ses discours flatteurs ne lui sortoient point de l'esprit & la comparaison qu'elle en faisoit avec la rudesse des hommes de sa nation, qui ne regardoient celles de son sexe que comme des esclaves destinées à satisfaire des desirs passagers. Quelques jours après le capitaine général arriva, charmé de voir le roi, la princesse & son fils échap-

pés du danger auquel ils avoient été exposés. Après qu'il les eut salués, il accabla Tiran de caresses. Le roi qui l'aimoit beaucoup, demanda sa liberté au capitaine général, le priant d'y mettre un prix. Le général en reconnoissance de l'obligation qu'il lui avoit, & touché des prieres du roi, la lui donna, & le délia de la parole qu'il lui avoit donnée, de ne point quitter ni lui, ni le pays, qu'il ne lui eut dit par trois fois : *Va-t-en.* Il lui prit les cheveux & lui dit trois fois, en effet : *Va-t-en, tu es en liberté.* Après cela Tiran baisa les pieds & les mains au roi pour le remercier, & lui dit : seigneur, je vous jure foi de chrétien, de ne vous point quitter que je n'aie tué on fait prisonnier le roi Escariano, ou du moins, que je ne l'aie obligé à quitter vos états. Le roi & tous les autres furent très-contens de cette parole.

D'un autre côté, le roi Escariano apprenant la façon dont celui de Tremecen & sa fille s'étoient sauvés du château, fut aussi surpris que fâché. Voyant qu'il ne pouvoit s'emparer de sa personne, il résolut de faire la conquête de ses états ; & comme il avoit beaucoup

de troupes, les villes & les châteaux ne faisoient aucune résistance. Toutes ces nouvelles engageoient le roi de Tremecen à tenir souvent conseil pour voir le parti qu'il auroit à prendre. Chaque jour il augmentoit les fortifications de la ville, qui par elle-même étoit très-forte. On la fournit de vivres pour cinq ans. Mais tous les habitans se regardoient comme perdus, parce que leur nombre n'étoit pas suffisant pour se défendre. Tirah proposa un jour au roi dans son conseil de l'envoyer comme ambassadeur au roi Escariano, afin qu'il pût examiner en quel état étoient ses troupes, comment il les disciplinoit, & juger de quelle façon on pourroit les attaquer. Tout le conseil approuva cette résolution, quoi qu'il y en eut quelques-uns qui craignissent qu'il ne demeurât avec les vainqueurs. Tirah se prépara & partit, suivi de beaucoup de monde. Il fut droit au lieu où étoit le roi Escariano. Quand il fut devant lui, il lui dit avec un maintien fier & d'un ton ferme: roi Escariano, ne sois point étonné si je ne t'ai pas salué, car l'homme ne doit rien à son ennemi capital. Le roi de Tremecen m'envoie ici; parce qu'il a souvent entendu dire

dire du bien de toi, & qu'il regarde comme un des plus ſages rois du monde. Il eſt étonné de ce que tu as pris les armes contre lui. Il croyoit ne devoir attendre que des actes de juſtice d'un auſſi grand prince que toi, il penſe donc, que ſi tu conſultes le fond de ton cœur, tu auras honte de ta conduite & du tort qu'elle a fait à ta réputation. Car enfin un roi ſans foi, & qui ſans ſujet en veut détrôner un autre, eſt un tyran. Si tu veux, je t'offre le combat corps à corps, ou bien à quelqu'un de tes chevaliers, pour te prouver l'injuſtice de ta cauſe. Si perſonne ne le veut accepter, ne crois pas qu'aucune crainte faſſe parler le roi de Tremecen, ni qu'il redoute le moins du monde ni toi, ni ta puiſſance : ton entrepriſe ne ſe terminera pas ſans une juſte récompenſe. Sache que lui & toutes ſes troupes ſont diſpoſés à te bien recevoir, moyennant la grace de Dieu, qui protege ordinairement ceux qui ont la juſtice de leur côté. Je ne doute pas que ton action ne cauſe la ruine de ton état, & que tes veuves ne pleurent inceſſamment ta mort. Le roi qui m'envoie te demande donc le ſujet de ta venue dans ſes états, afin qu'il puiſſe le faire écrire, & que l'a-

venir soit au fait de ton injustice. Le roi lui répondit : Tu es bien hardi, chevalier, tel que tu sois, de venir devant moi sans en avoir la permission, & de me tenir des propos si insolens. Sans la sureté que l'on doit aux ambassadeurs, je te ferois payer cher la hardiesse de tes discours. Mais je veux que ton maître sache que c'est avec raison que je suis venu l'attaquer. Il n'ignore pas que j'ai traité il n'y a pas long-tems par le moyen de personnes nobles, du mariage de sa fille avec moi, qu'il me l'avoit promis, & qu'il avoit même pris jour pour le terminer. Il a violé lui-même sa parole, & m'a fait le plus cruel outrage. Comment peux-tu donc dire que ma conduite est injuste, moi qui ne dois pas avoir un moment de repos que je ne l'aie fait périr ? Je sai que la fortune dispose souvent autrement qu'on ne l'espéroit : mais la crainte des hasards doit-elle m'empêcher de soutenir une cause juste ; & puis-je périr pour une plus belle cause que pour la possession d'une princesse aussi accomplie que Smaragdina ? Je sai que tu es chrétien, je suis donc charmé de te parler d'elle, j'en parlerois un an de suite sans m'ennuyer ; & si tu as aimé

dans le cours de ta vie, tu peux t'imaginer ce que je souffre. Pendant que j'étois jeune, j'avois auprès de moi trois moines de saint François, docteurs en théologie, qui me proposoient souvent de me faire chrétien. Je sai bien que cette loi est plus noble & meilleure que la nôtre; aussi je l'aurois suivie, mais ma mere qui pleuroit tous les jours devant moi, obtint enfin que je renvoyasse les moines. Je puis t'assurer que j'aime cette vertueuse demoiselle avec tant d'ardeur, que j'en deviendrai possesseur, ou que j'y périrai. Toi qui la connois, comment peux-tu penser que je me laisse enlever une personne belle & aussi accomplie? Il lui rapporta ensuite beaucoup d'exemples mémorables de ce que l'amour avoit fait entreprendre pour les plus célebres beautés dont il est parlé dans l'histoire, la fable & les romans; il avoit appris ces faits dans ses conversations avec les trois moines de saint François. Il finit en lui disant: celle que j'adore leur est infiniment supérieure, j'ai commencé la guerre pour l'avoir, je ne la finirai point que je ne l'aie. Voilà toute la réponse que j'ai à te faire. Il lui tourna ensuite le dos sans vouloir l'écouter plus long-,

tems. Le soir ayant appris que Tiran avoit été esclave, il voulut s'éclaicir s'il étoit homme de naissance, & s'il avoit tenu un rang considérable, comme on le disoit. Pour cela il le fit inviter à dîner pour le lendemain. La table fut couverte de mets de toute espece, depuis les plus délicats jusques aux plus grossiers, & il avoit donné ordre que l'on observât la même différence dans la façon de les apprêter, afin de juger par le choix que feroit Tiran s'il étoit accoutumé de se trouver à de bonnes tables. Il s'apperçut d'abord du dessein d'Escariano, & par le choix des plats auxquels il touchoit, il ne lui laissa plus aucun doute sur la noblesse de sa naissance. Après le repas, Escariano le conduisit dans une tente, où il y avoit un grand monceau de ducats d'or, un autre de monnoie blanche, & une autre de vases d'argent & de pierres précieuses; il y avoit aussi beaucoup de harnois, & dix chevaux superbement enharnachés. On voyoit devant ce pavillon une barriere, sur laquelle étoient trois éperviers. Quand ils furent dans cette tente, le roi lui dit: Je suis dans l'habitude de donner à ceux qui viennent ambassadeurs auprès de moi,

la permiſſion de prendre ce qu'ils aiment le mieux, & en auſſi grande quantité qu'ils en ont envie. Prends donc ce qu'il te plaira; & plus tu prendras, plus je te ſerai obligé. Tiran, pour obéir au roi, choiſit celui des trois éperviers, qui lui parut le meilleur. Le roi fut très-étonné de ce procedé, & ne douta plus que la nobleſſe de ſes ſentimens & de ſa naiſſance ne répondît à celle de ſa figure extérieure, il auroit fort deſiré le retenir à ſa cour, mais il ne lui en témoigna rien, parce qu'il le crut incapable de manquer à ſa parole. Tiran retourna auprès du roi de Tremecen, auquel il raconta fidélement tout ce qui s'étoit paſſé. Le roi lui demanda ſi l'armée de ſon ennemi étoit forte. Seigneur, lui répondit-il, je ne puis vous le dire poſitivement, car je ne les ai pas vu enſemble, mais il leur eſt venu du ſecours, je peux bien avoir vu quatre-vingt mille hommes. On tint conſeil, où il fut réſolu que le général & Tiran prendroient les dix mille combattans qui reſtoient, les autres ayant déſerté, ou ayant été tués, & qu'ils ſe jeteroient, avec cette troupe dans Aſinaque, place ſi importante, que tout le royaume eût été perdu, ſi les ennemis

s'en étoient emparés. En effet ils marchoient pour la prendre. Tiran fit usage de tout son savoir pour fortifier la place; il fit faire des barrieres, & du côté le plus foible, des chemins souterrains pour sortir de la ville sans en ouvrir les portes. Ces chemins répondoient à un jardin voisin de la ville. Quand le général vit toutes les ruses & les finesses que Tiran employoit, il fut dans l'admiration, & disoit qu'il n'avoit jamais vu d'homme aussi expérimenté dans la guerre. Pendant qu'ils attendoient les ennemis, le roi de Tremecen étoit dans la ville où il ne manquoit de rien. Escariano soumettoit tout ce qui se présentoit devant lui. Un juif, le plus riche qui fut dans la ville de Tremecen, en sortit alors sans qu'on s'en apperçut, & fut trouver le roi Escariano, auquel il proposa de lui livrer son ennemi, & par conséquent de le rendre maître de ses états, tout ce qu'il pourroit faire sans cela étant inutile. Nous ferons, continuat-t-il, un traité ensemble, & sans courir aucun risque, je remettrai le roi & sa fille en ta disposition. Escariano regarda ce discours comme une fable, & lui répondit, qu'il ne croyoit pas

qu'il pût lui tenir sa parole ; mais que s'il le faisoit, il promettoit, foi de roi, de l'élever en un lieu plus haut qu'aucun autre homme de son royaume ; mais, ajouta-t-il, tu ne pourras en venir à bout, & tu feras mieux de t'en retourner, que de me donner la honte d'échouer dans une pareille entreprise, comme je ferois en me confiant à la parole d'un juif. Il lui répondit : tu sais, bien, seigneur, qu'il y a beaucoup d'événemens qu'il faut abandonner à la fortune, & surtout dans les entreprises de guerre, où l'on ne peut tout prévoir ; aussi tout chevalier qui voudra ne rien donner au hasard, n'augmentera jamais sa réputation ; & si tu veux penser à ma proposition, tu verras qu'elle est aussi simple qu'aisée. Pour ta sûreté je te donnerai mes trois enfans en ôtage, & je donnerai ma fille en mariage, avec douze mille ducats, à un juif qui vend de l'huile dans son camp ; il est jeune & bien fait, il loge avec le grand prévôt, donne-lui cette charge, je te fais entrer dans la ville. J'ai une porte dans ma maison qui donne sur les murs de la ville, personne ne la garde que moi, je puis faire entrer par-là deux cent mille

combattans. Le roi frappé de ces dernieres paroles, dit au juif : comment pourras-tu me livrer le roi & sa fille ? Car j'ai entendu dire qu'ils étoient enfermés dans un château très-fort & bien muni. Si tu as fait attention à ce que je t'ai dit, lui repliqua le juif, tu auras vu que je ne t'ai point parlé du château, je n'ai promis de te livrer que la ville, le roi & tous ceux qui sont avec lui ; car il habite au palais dans la ville, & ne compte se retirer dans le château que lorsqu'il y sera contraint. Ce sont toutes choses dont je réponds, & que je suis très-certain de faire réussir. Ils convinrent de tous leurs faits. Après quoi le roi lui promit de le combler de biens, s'il faisoit réussir son mariage. Sur le champ il fit venir le prévôt, c'étoit un chevalier chargé de faire venir les vivres au camp. Le roi lui demanda s'il connoissoit un juif qui vendoit de l'huile. Le prévôt lui répondit, qu'il y en avoit un qui autrefois avoit été Savetier. Va promptement le chercher, lui dit le roi. Quand il fut en sa présence, il le prit en particulier, & lui demanda de quel pays il étoit. Il lui répondit, que suivant ce qu'il en avoit entendu dire à son pere, il

y avoit long-tems qu'ils étoient ses sujets. Eh bien, dit le roi, puisque tu es mon vassal, je veux récompenser ceux qui me servent, je te marie avec Jamille, la fille du juif Jacob, le plus riche marchand de barbarie; elle aura douze mille ducats d'or en dot, & deux mille qui me seront donnés pour mes éperons; tu dois m'être très-obligé. Le juif lui répondit, comme ne trouvant pas la plaisanterie bonne; il l'assura de plus qu'il ne pouvoit se déterminer à faire une telle faute. Comment donc, lui dit le roi! Vous devez savoir, seigneur, lui repliqua-t-il, pour excuser mon refus, qu'il n'y a que trois races desquelles descendent ce que nous sommes aujourd'hui de juifs, depuis que nous avons crucifié le saint homme appellé Jésus. L'une est celle de ceux qui déciderent de sa mort, & que l'on reconnoît au mouvement continuel qu'ils se donnent, car ils ne peuvent goûter le repos ni du corps, ni de l'esprit; ils joignent à cette inquiétude une grande effronterie. L'autre race vient de ceux qui l'exécuterent; on reconnoît ceux-ci à leur vue égarée, qu'ils ne peuvent fixer, sans oser regarder en face, encore moins lever les yeux au ciel,

comme eſt celui que vous voulez me donner pour beau-pere. La troiſieme eſt celle qui deſcend de David ; il eſt vrai que ceux-ci étoient alors à Jeruſalem, mais ils n'y donnerent pas leur conſentement, & ſe retirerent émus de pitié dans le temple de Salomon, pour ne pas voir une ſi grande injuſtice ; ils ſont affables & doux, ils peuvent regarder de tous côtés. Je deſcends de ceux-ci, par conſéquent il me paroît que je ne dois point me méſalier en épouſant ſa fille. Le roi ne voulut pas le contraindre, mais il le pria de répondre du moins avec politeſſe à Dom Jacob. Il les fit venir enſuite l'un & l'autre en ſa préſence, & dit au marchand, que celui-ci conſentoit au mariage ; mais le plus jeune ne dit pas un mot. Le marchand voyant que le roi lui-même le diſoit, ne douta pas que la choſe ne fût faite. Après cela le roi convint avec le marchand juif, que le ſeize du mois à minuit, il ſe trouveroit auprès de la ville de Tremecen pour s'en emparer. Eſcariano s'y rendit, comme il en étoit convenu avec ſes généraux, & le juif, dans l'eſpérance de marier ſa fille, ne l'avoit pas oublié ; il ouvrit promptement la porte de la ſynagogue, & tou-

tes les troupes entrerent en foule. Le roi marcha droit au palais, ils trouverent une grande résistance, cependant ils passerent tout le monde au fil de l'épée. Le roi, ses fils & le marié eurent le même sort, il n'y eut que la fille à laquelle on fit grace. Ils attaquerent ensuite le château, mais ils ne purent le forcer. Escariano ne se trouvant pas trop bien dans la ville, résolut d'y laisser la moitié de son armée pour la garder, & partit avec la demoiselle qu'il conduisit, malgré la douleur qu'elle éprouvoit de la perte de toute sa famille, dans un fort imprenable, il y mit une bonne garnison, & revint à Tremecen avec le reste de ses troupes. Cette terrible nouvelle vint aux oreilles du général & de Tiran, toutes leurs troupes tomberent dans le désespoir, & disoient tout haut, que puisque leur roi étoit mort, il valoit mieux se rendre à Escariano, que de soutenir la guerre; que c'étoit un moyen pour obtenir bon quartier. Tiran dit au général qu'il ne lui conseilloit pas d'en agir ainsi, qu'il avoit encore dix mille combattans, la ville où ils étoient, & quelques châteaux, qu'ansi il pouvoit se défendre, après quoi il obtiendroit plus aisément

qu'on lui rendît son propre château, & quelques autres encore pour faire finir la guerre. Le général trouva son conseil très-bon. Mais il ne pouvoit se consoler de son fils, ni de son roi. Tiran ne pouvoit comprendre comment cette ville avoit été prise avec les troupes & les commandans qu'il y avoit laissés. Il vint un homme qui s'étoit sauvé du massacre, qui leur apprit la trahison du juif, ajoutant qu'Escariano l'avoit fait arrêter, avoit saisi tous ses biens, disant que puisqu'il avoit trahi son seigneur, dans la crainte qu'il ne lui en fît autant, il vouloit que tout nud & frotté de miel, on l'attachât à une très-haute potence, & que le lendemain il fut écartelé, & donné à manger aux chiens, ce qui fut exécuté. Tiran ayant su que les troupes étoient dans la ville & dans les lieux voisins, & que Escariano avoit emmené la fille du roi dans le château fort du mont de Tuber, prit avec lui deux hommes qui connoissoient parfaitement bien le pays; il les fit monter sur de bons chevaux, & les mit en embuscade dans une maison que l'on appelloit la vieille mosquée, sur le chemin du mont de Tuber.

Quand il fut grand jour, il leur or-

donna de prendre deux maures, afin de savoir ce que faisoit le roi, où il étoit, & comment il vivoit. Il apprit qu'il étoit avec la nouvelle reine dans le château, avec soixante cavaliers de garde; mais qui ne la faisoient ni le jour, ni la nuit; & qu'en bas dans le bourg, il y avoit mille hommes d'armes. Tiran instruit de ces détails, retourna au château pour voir en quel état il étoit: après quoi il fut à la ville, & prit avec lui cent hommes, qui portoient des outils, & les plaça sur un pont, avec ordre de le rompre au cas qu'ils vissent venir les ennemis, afin de les empêcher de passer la riviere, ou du moins de les arrêter, & de les obliger d'aller chercher un passage éloigné d'une grande journée. Il y avoit trois jours de marche du château où étoit le roi, à la ville de Tremecen, & de ce même château à celui où étoit Tiran, il n'y avoit que neuf lieues. Après cette disposition, Tiran marcha avec tout ce qu'il avoit de troupes droit au mont de Tuber. On prit les armes quand on les vit paroître, & l'on sortit pour les combattre. Mais Tiran & le général ne voulant pas risquer un combat, ils firent couler leurs troupes autour du château;

de façon qu'ils prirent beaucoup de bétail, après quoi ils revinrent à la ville. Tiran venoit très-souvent à ce château, il y demeuroit deux ou trois jours; & quand il n'avoit plus de vivres, il s'en retournoit. Il sortit un jour de la ville enveloppé dans ses tristes pensées, occupé de la princesse qu'il avoit quittée, des dangers de Plaisir de ma vie, de son esclavage, de celui de tous ses parens. Dans cet état il vit sortir un esclave chrétien d'Albanie, qui s'affligeoit beaucoup, parce que son maître l'avoit cruellement battu en l'envoyant travailler au jardin, qu'il avoit auprès de la ville. Tiran qui le connoissoit pour lui avoir parlé plusieurs fois, en eut pitié, & le trouvant assez sage & assez discret, il l'appella, & lui dit, n'ayant personne à qui pouvoir se confier: la fortune se plait encore plus à tourmenter ceux qui n'ont pas du courage, que les autres. Le souvenir de mes malheurs me rend sensible aux tiens. Tu peux m'être utile, faire ton bonheur, & mériter mon estime; car je te crois brave, ou je serois trompé. Je te demande de faire ce que je te dirai, & de m'obéir en tout. Pourvu que tu air la résolution de te laisser

battre de verges dans le camp, & de te laisser couper les oreilles, je suis sûr de prendre par ton moyen le château du mont Tuber, où est le roi Escariano. Si la chose réussit, tu seras riche à jamais. Au cas que mon dessein ne réussisse pas, tu seras libre, & tu vivras avec moi, sans que je te laisse manquer de rien. L'esclave chrétien lui répondit promptement: Dieu seul connoît mon cœur. Vous m'avez consolé par ce que vous venez de me dire, & je vous suis si obligé, qu'il n'y a rien que je n'entreprenne de tout ce que vous me commanderez, indépendamment même de l'espérance que j'ai de recouvrer la liberté, car la vie que je mene est d'autant plus affreuse, que c'est l'amour qui est la cause de ma captivité, & qu'elle me sépare de tout ce que j'aime. Ordonnez donc, aucun danger ne me peut arrêter. Tiran touché de sa bonne volonté, lui dit: je te promets, foi de chevalier, de ne point manger que je ne t'aie mis en liberté. Sur le champ il fut parler au général, & le pria de lui permettre de racheter l'Albanois pour cent ducats.

Le lendemain ils partirent avec leurs troupes, pour aller, comme ils avoient

fait les autres fois, au mort de Tuber. Mais les ennemis étoient si accoutumés à les voir, qu'ils n'y faisoient presque aucune attention, d'autant que n'ayant aucune sorte d'artillerie, ils ne pouvoient leur faire aucun mal, & qu'ils savoient bien qu'ils ne pouvoient pas demeurer long-tems devant cete place; car l'armée qui étoit dans Tremecen, les auroit chassés. Aussi avec la permission de leurs chefs, leurs soldats se parloient souvent. Un jour le roi envoya deux chevaliers, qui promirent au général & à Tiran, tout ce qu'ils voudroient, s'ils traitoient avec lui. Ils répondirent, qu'ils vouloient venger la mort du roi, & de ses enfans. Quand le pour-parler fut fini, on apporta la collation, comme ils avoient coutume de faire. C'étoit le jour même qu'il avoit pris avec l'Albanois pour faire ce qui suit. Après la collation, il s'approcha du lieu où étoit l'argenterie, & il prit un grand gobelet de vermeil. Celui qui avoit le soin de la vaisselle, fit de si grands cris, que Tiran, qui s'entretenoit avec des gens du château, demanda ce que c'étoit. Ils apperçurent alors l'Albanois qui fuyoit, & plusieurs personnes qui couroient après

lui. Ils le virent prendre, & conduire au général. Celui qui avoit ſoin de la vaiſſelle le tenant aux cheveux, lui dit: ſeigneur, je vous demande juſtice de ce voleur, qui m'a dérobé ce vaſe d'argent. Tiran laiſſa parler le premier le général, qui dit: j'ordonne qu'il ſoit pendu. Tiran dit, mais, général, nous ſommes dans un tems où nous ne devons faire mourir perſonne, qu'en bataille. Je vous prie de changer la peine, & d'ordonner qu'il ſoit fouetté par le camp, & qu'on lui coupe les oreilles. Ce qui fut fait en préſence des chevaliers du château, qui s'entretenoient avec lui. Après cela on lui attacha le gobelet au col, & le fouettant autour du camp, la troiſieme fois qu'il paſſa devant le château, il fit un ſi grand effort, qu'il ſe détacha les mains, & s'enfuit dans la fortereſſe. Le prévôt du camp courut après lui, comme pour le raſſurer; mais il ſe laiſſa tomber, & lui donna le tems de ſe retirer ſous le feu de la place, qui le défendit ſi bien qu'on ne put le reprendre. On le mena au roi l'Albanois: il fut touché de le voir ainſi nud, fouetté, & les oreilles coupées.

Comme il étoit tout en ſang, la reine fut émue de ſon état, lui fit donner de

quoi s'habiller, & le roi le prit à son service. Tiran fit semblant d'être très-fâché de sa fuite, il dit aux chevaliers qui étoient avec lui, de le redemander au roi, & que s'il ne vouloit pas le lui rendre, il ne feroit aucun quartier aux prisonniers qu'il leur feroit couper les pieds, les mains, le néz & les oreilles. Le roi lui fit répondre, qu'il prît garde de ne point commencer une guerre sans quartier, parce qu'il pourroit lui-même être traité plus mal que les autres. Tiran après cela rompit la conférence, & retourna à la ville avec ses troupes. L'Albanois, pour expliquer son histoire, dit au roi: je suis au désespoir, & j'aimerois mieux mourir, que de vivre dans l'état honteux où l'on vient de me réduire. Il n'y a rien que je ne fisse pour me venger de ce traître de général, qui m'a obligé, en me faisant mourir de faim, à devenir coupable. Et si votre excellence me permet d'aller & de venir, je l'instruirai de tous les projets des ennemis, afin que leur malheur leur fasse éprouver le même traitement que le roi de Tremecen. J'y consens de bon cœur, répondit Escariano; & sur le champ il ordonna à toutes les gardes de le laisser entrer & sortir

quand il le jugeroit à propos. Cependant il demanda conseil à plusieurs chevaliers, qui lui dirent, que cet homme avoit été si fort offensé, qu'il ne négligeroit rien pour la ruine des ennemis ; mais que cependant il falloit prendre garde à sa conduite. L'Albanois sortit par une fausse porte du château, & sans être vu de personne, il se rendit auprès de Tiran, & lui rendit compte de tout ce qui se passoit. Tiran lui donna sept ducats d'or, & trois réales & demi, avec de la petite monnoie une épée, & un petit pannier de pêches ; car il n'y en avoit point dans tout le pays, puisqu'il avoit fait couper les arbres, & gâter les jardins autour du château. Il lui dit, afin de mériter la confiance du roi, de lui apprendre en secret qu'il faisoit faire beaucoup de pain, parce qu'il devoit être trois ou quatre jours devant le château. L'Albanois s'en retourna. Le roi le reçut bien. Il présenta les pêches à la reine, elles lui firent plaisir, & il en fut plus de gré à l'Albanois, que s'il lui avoit donné une ville ; car il ne l'avoit pas vu rire, ni prendre plaisir à rien depuis qu'elle étoit en sa puissance. Quoiqu'il passât la journée à lui dire les choses les plus ten-

dres, elle lui répondoit avec une tristesse qui témoignoit combien elle étoit affligée de sa situation.

Quand la reine se fut retirée dans sa chambre, l'Albanois montra au roi l'argent qu'il avoit, & lui dit : voilà ce que j'ai gagné sur un des ennemis de V. M. & si je sors souvent, je suis sûr d'en rapporter encore davantage ; car j'ai un parent très-proche qui sert ce maudit général, & qui m'apprend tout ce qui se passe. Il m'a dit, que l'on fait cuire du pain, & que l'on prépare des vivres pour venir ici. Vous avez du tems pour rompre, & pour déranger leurs projets ; & si vous joignez la ruse aux forces que vous avez, que ne ferez-vous point ? Ce sera le moyen de faire la conquête du monde. Le roi fut très-content des discours de l'Albanois, & lui dit : Je verrai bientôt si ton parent ne t'a pas trompé. Trois jours après Tiran arriva, & vint se poster où il étoit ordinairement. Le roi eut dès-lors une très-grande confiance en l'Albanois. Il lui remit une des principales gardes du château, qu'il lui donna avec sept hommes d'une fidélité reconnue. Quand l'Albanois étoit de garde, ce qui lui arrivoit tous les

cinq jours, il avoit toujours quelque chose à manger & boire, dont il faisoit part à ses camarades. Tiran demeura trois jours devant le château, après lesquels il s'en alla. Cela dura de l'espace de deux mois, toujours allant & venant, sans presque jamais faire de mal à personne. Le roi envoyoit souvent l'Albanois au camp de Tiran, pour qu'il lui apportât des fruits & des confitures pour la reine. Un jour il lui apporta une charge de vin, & une épée teinte de sang, & lui dit: j'ai su que le général faisoit porter beaucoup de vin dans la ville, j'ai été sur le chemin, & j'ai donné un si grand coup de pierre à un muletier, qui s'est amusé derriere les autres, que je l'ai jeté par terre: après quoi je lui ai donné tant de coups de bâton, que je l'ai laissé pour mort. Je lui ai pris cette épée, & cette charge d'excellent vin. Je vous demande la permission, continua-t-il, de tenir un petit cabaret, & quand j'aurai vendu cette marchandise, je leur en prendrai d'autres. Enfin je leur ferai tout le mal que je pourrai. Le roi y consentit. Beaucoup de maures venoient boire chez lui. Toutes les nuits qu'il montoit la garde, il portoit un flacon de ce vin, qu'il donnoit

à ses camarades, charmés d'être avec lui.

Lorsque Tiran eut vû qu'elle étoit la confiance que l'on avoit à l'Albanois, il pensa à exécuter son entreprise. Ce fidele chrétien avoit fait faire une boîte de fer percée de plusieurs trous, & la nuit qu'il avoit choisie pour l'expédition, dans laquelle il étoit de garde, il mit des charbons allumés dans la boîte; le vent qui soufloit par les trous les empêchoit de s'éteindre. Il enveloppa la boete dans du cuir, & la mit sur son estomach. Ceux qui faisoient la garde sur la tour de l'Eperon buvoient. Pendant ce tems-là il posa la boîte dans un trou de la muraille, & battoit le le tambour à l'ordinaire. Comme il avoit mis dans le vin de quoi les faire dormir, ils s'endormirent bientôt, & ne se réveillerent jamais. L'Albanois les voyant en cet état, prit la boîte où étoit le feu, il en cacha trois fois la lumiere sous une capotte, & trois fois il alluma une paille par le trou qui regardoit du côté du camp. A ce signal, dont il étoit convenu avec Tiran, il avança avec un peu de troupe; mais soutenu du reste au cas de besoin. Tiran approcha seul du pied de la tour;

de l'Eperon, il trouva une petite corde que l'Albanois avoit laissé pendre, & dont il avoit attaché l'autre bout à sa jambe, afin de pouvoir être réveillé, si par malheur il s'endormoit. Cependant il battoit toujours sur la caisse. Il ne sentit pas plutôt que l'on tiroit la corde, qu'il vint aux crenaux de la tour, & tira la corde à laquelle le chevalier avoit attaché une échelle de corde. Par ce moyen il en lia fortement deux au crenaux. Tiran monta le premier. Quand il vit ceux qui dormoient il dit à l'Albanois : que ferons-nous de ces hommes-ci? Laissez-les, lui répondit-il, ils né nous feront aucun mal. Malgré cela Tiran les voulut voir, & s'apperçut qu'ils avoient la tête coupée. Pour lors ils firent monter leur troupe, & donnerent le tambour à un de ceux qu'il avoit amenés. Ils laisserent suffisamment de quoi garder la tour ; car ils étoient montés au nombre de cent soixante. L'Albanois marcha le premier, & descendit à la chambre du commandant, qui surpris du monde qu'il voyoit, se leva tout nud en chemise avec l'épée à la main : il fit peu de défense ; car Tiran lui fendit la tête avec une hache d'arme qu'il

Portoit. La femme du commandant fit de grands gris ; mais l'Albanois qui se trouva auprès d'elle, la traita comme son mari venoit de l'être. Ils allerent ensuite par tout le château, dont ils fermerent toutes les portes.

Le bruit du tambour étoit si grand, qu'il empêchoit d'entendre ce qui se passoit ; ils monterent sur les tours. Ceux qui faisoient la garde, les laissoient approcher, les croyant de la garnison ; & quand ils étoient auprès d'eux, ils les jetoient par-dessus les crenaux. Il y en eut un qui tomba dans le fossé. Soit le bonheur, soit l'eau qui le garantit, il en un fut quitte pour la peur, & courut en porter l'alarme dans le bourg. Tout le monde se leva. On ignoroit dans le château ce qui s'y passoit, qu'on le savoit aux environs. Un homme qui logeoit dans les chambres basses, entendit cependant la chûte de celui qui étoit tombé dans l'eau, ce qui joint au bruit que les troupes de Tiran ne pouvoient s'empêcher de faire, l'engagea à faire de si grands cris, que tout le château fut averti ; mais ils trouverent les portes de leurs chambres fermées. Le roi qui étoit couché avec la reine, se renferma dans

dans la principale tour, quoiqu'il n'eut qu'une chambriere avec lui. Quand le jour fut venu, Tiran fit mettre des bannieres, & fit faire des feux sur les tours en signe de réjouissance. Tous ceux qui étoient dans les villages voisins prirent la fuite. Le général voyant la prise du château assurée, les chargea dans leur fuite ; il en prit un grand nombre. Il plaça ses troupes dans les mêmes quartiers que les ennemis occupoient. Ensuite il vint au château, & vit avec étonnement qu'il n'avoit aucun des siens ni tué, ni blessé. Car Tiran conduisoit si bien ses entreprises, quelque difficiles qu'elles pussent être, que rien ne lui étoit impossible. Le général ne put s'empêcher de lui dire : comment pourrai-je jamais faire ton éloge, brave chevalier que le ciel a mis au monde ? L'obligation que j'ai à ton mérite ne se peut concevoir. Tu me mets en état de venger mon fils & mon roi. J'espère que tu voudras m'aider jusqu'à la fin. Faisons souffrir au roi Escariano les supplices que mérite sa barbarie, & que cette indigne princesse, jadis ma bru, qui a reçu dans ses bras le meurtrier de son mari & de son beau-pere, l'accompagne

à la mort. Ce ſort eſt dû à leurs crimes ; & leur perte m'eſt néceſſaire pour m'aſſurer un trône que je devais à ta valeur, & que je veux partager avec toi. Tiran lui répondit : les loix de la chevalerie défendent de rendre de ſang froid le mal pour le mal, encore moins lorſque l'on a pour ennemi un brave chevalier, qui n'a rien fait qu'en ſoutenant une juſte querelle. La guerre qu'a fait à votre maître le roi Eſcariano étoit bien fondée. J'en fus inſtruit lorque j'allai en ambaſſade auprès de lui. Si la fortune l'a fait tomber entre nos mains par le ſort des armes, ne devons-nous pas avoir quelque pitié de ſa jeuneſſe & de ſon courage qu'il a fait voir ? Songez que nous ſommes environnés de ſes troupes ; qu'elles ſont maîtreſſes de tout le royaume ; que ſes troupes ſe feront un devoir de venger ſa mort, & que les rois ſes alliés ſe croiront obligés à les ſoutenir. Quant à la princeſſe qu'il a contrainte de l'épouſer, ſes malheurs ſont-ils des crimes ? Et d'ailleurs, n'eſt-elle pas le ſang de vos rois ? N'eſt-elle pas votre reine ? Faut-il nous déshonorer à jamais l'un & l'autre par un crime qui ne ſervira qu'à nous rendre odieux à toute la terre ? . . . . . .

Enfin Tiran parla si bien au général, qu'il lui fit sentir que le projet qu'il avoit formé, étoit indigne d'un chevalier. Le meilleur conseil que je vous puisse donner, reprit-il, c'est de garder avec soin le roi & la reine, qui sont en notre pouvoir avec tous les chevaliers de sa cour. Alors ils allerent à la principale tour. Le roi ne vouloit pas se rendre, qu'on ne lui donnât sureté de la vie & de ses membres. Il se regardoit comme mort, parce qu'il avoit fait périr le roi de Tremecen. Eh bien, dit Tiran, laissons-le faire; la faim le rendra bientôt raisonnable. Mettons toujours ces chevaliers sous bonne garde. Après cela ils visiterent le château, qu'ils trouverent muni de toutes sortes de vivres pour sept ans, avec une belle fontaine qui sortoit du sable. La nuit approchoit. Le roi Escariano touché de pitié pour la reine, appella par une petite fenêtre, & dit : puisque vous ne voulez point me donner de quartier, lequel de vous est chevalier, afin que je puisse me rendre à lui? Seigneur, lui répondit Tiran, voilà le général qui est brave chevalier. Je ne veux pas avoir à faire à lui, répondit-il; mais que je te fasse cheva-

lier, & je me ferai ton prisonnier. Je ne puis l'être deux fois, dit Tiran; j'ai été armé par le généreux roi d'Angleterre, qui brille au-dessus des autres rois de la chrétienté, comme la lune au-dessus des étoiles. Le roi le reconnut alors pour l'ambassadeur avec lequel il s'étoit entretenu. Il lui dit: promets-moi la vie, afin que je puisse faire acte de chevalier & de roi. Tiran lui répondit, qu'il pouvoit la lui promettre pour un mois, du jour qu'il se rendoit à lui: il en jura sa foi. Le roi lui en fut aussi obligé, que s'il lui avoit donné la liberté. Il vint au bas de la tour, il ouvrit la porte, & l'épée à la main, il demeura sur le seuil, & dit: je ne me plains point de la mauvaise fortune qui me réduit en l'état où je suis; je ne m'en prends qu'à la faute que j'ai commise de m'être fié à un étranger inconnu. Ma jeunesse & mon imprudence m'ont réduit dans l'état où je suis. Puisque tu ne veux pas que je te fasse chevalier, faites-moi venir ce petit enfant qui me paroît n'avoir pas plus de cinq ans, & dont le pere est boulanger. Quand on le lui eut amené, il le fit chevalier, le baisa sur la bouche, & se rendit à

lui. Après cela il dit : Vous pouvez à présent recevoir l'ordre de cet enfant, & faire de moi ce que vous voudrez. Le général dit : Prenez-le, capitaine chrétien, faites-le porter dans une forte prison. A Dieu ne plaise, répondit Tiran, que je touche un roi pour lui faire de la peine, je m'attirerois trop de reproches des chevaliers. Je veux bien les secourir ; mais je ne veux ni les mettre en prison, ni les faire périr. Le général lui dit, qu'il ne lui faisoit cette proposition que pour lui faire honneur. Tiran lui dit, qu'il pouvoit accorder cette faveur à son fils. Le général ne s'embarrassa pas d'en dire davantage. Il prit le roi, le conduisit dans une chambre, & le fit enfermer. Tiran en fut très-fâché ; mais il ne dit rien, dans la crainte de l'irriter encore davantage. Quand le roi fut dans les fers, ils entrerent dans la principale tour, ils trouverent la triste reine qui pleuroit continuellement. Elle fut quelque tems sans avoir la force de parler. Elle leur dit à la fin.

Ainsi que le vent augmente le feu, ainsi votre vue a redoublé mes douleurs, elle rappelle à mon esprit plus vivement encore la perte de mon pere, de mes fre-

res & de mon mari. Je ne desire que la mort, & depuis mes malheurs je ne connois que les larmes. Voyez l'état où la douleur m'a reduite. Mes cheveux sont épars, mes habits sont inondés de mes pleurs. Je ne vous demande aucune grace que celle de me faire mourir, afin que j'aille retrouver mon pere, car jamais femme ne fût plus malheureuse que moi. Tous les assistans la consoloient de leur mieux. Ils furent ensuite visiter le trésor du roi, dans lequel ils trouverent cent cinquante-deux mille marcs d'or, ce qui n'est point étonnant, car il étoit fort riche, & il avoit beaucoup augmenté son trésor dans la ville & dans le royaume de Tremecen. Tiran fit choix des femmes les plus qualifiées parmi les maures, & les donna à la reine pour la servir. Le roi pour lors voulut parler aux généraux, & faisant venir le petit enfant qu'il avoit fait chevalier, il leur dit : puisque la fortune a voulu me réduire en l'état où je suis, il ne me reste qu'une chose à faire. Celui à qui je me suis rendu prisonnier n'a pas de bien, il n'en peut espérer de son pere ni de sa mere, je veux lui en donner avec votre permission. Je lui assure donc sur mes

biens vingt mille doubles ducats d'or de revenu pour tout le tems de sa vie. Il en fit écrire un acte public avec la signature de deux alcades comme témoins ; auquel il ajouta une donation de toutes ses terres & royaume à la reine Smaragdina sa femme. Faites à présent, poursuivit-il, tout ce que vous voudrez de moi, je recevrai patiemment la mort, d'autant que je crois que vous ne me priverez pas de sépulture. Mais je vous demande en grace de me faire venir ce méchant homme qui m'a si bien trompé, quoique je lui pardonne de bon cœur. Quand l'Albanois fut en sa présence, il lui dit : qu'est devenue la parole de mauvais chrétien que tu m'as donnée d'être fidele ? Ton général doit bien s'attendre, si jamais il a de la confiance en toi, à recevoir un traitement pareil au mien. Par où avois-je mérité de toi la trahison que tu m'as faite ? Je vais mourir ; j'ignore si ce sera aujourd'hui ou demain. Je te pardonne, mais j'espere que Mahomet ne laissera pas tes crimes impunis, & qu'il t'en donnera la récompense. Tiran ne put en laisser dire davantage au roi, & lui répondit : seigneur ne désespérez pas de votre vie, vos mal-

heurs sont dépendans des événemens de la guerre, qui arrivent encore plus aux grands seigneurs qu'aux autres, parce que souvent ils font des guerres injustes. Le Seigneur rend la justice par le succès des batailles & des guerres. S'il vous a réduit en l'état où vous êtes, croyez que vous n'êtes ni le premier ni ne serez le dernier. L'Albanois dit : seigneur, laissez le roi me charger de tout ce qu'il voudra, d'autres feront mon éloge. Et s'adressant au roi captif, il lui dit : comment pouvez-vous vanter votre innocence ? Ces trésors que vous avez amassés ici, & que vos peres ne vous avoient point laissés, sont le fruit des ravages, des incendies, & du pillage des provinces. Vous ne les avez pas même partagés avec ceux dont les crimes vous les ont acquis ; par-là vous avez voulu vous charger seul de l'iniquité de tous ces crimes. Si les généraux vous donnent la vie, & que vous n'en fassiez pas un meilleur usage, comptez qu'elle ne sera pas de longue durée ; Dieu ne manquera pas de moyens de vous faire rendre compte de la maniere dont vous avez traité vos sujets, de la dureté des impôts dont vous les avez accablés,

ſous le prétexte des beſoins de la guerre, & de la licence que vous avez accordée à vos troupes pour vous diſpenſer de les payer, & pour groſſir vos tréſors du plus pur ſang de vos peuples. Tiran eut pitié de la patience avec laquelle le roi écoutoit les reproches que lui faiſoit l'Albanois, & voyant que le général ne lui diſoit pas de ſe taire, il lui impoſa ſilence, ne voulant pas augmenter les peines de ce malheureux prince. Comment! lui répondit l'Albanois, vous ne voulez pas, que je lui diſe ſes vérités? Car enfin il eſt coupable de trois péchés mortels, pour leſquels il mérite la mort: De luxure, puiſqu'il a pris la reine par force; de l'avarice, dont je viens de le convaincre; enfin l'envie qui l'a porté à uſurper des états ſur leſquels il n'a aucun droit. Tiran voulut encore lui ordonner de ſe taire, mais l'Albanois continua de lui dire: toute la gloire & l'avantage de ce monde ne conſiſte que dans la chevalerie; par elle on fait la conquête des royaumes, & l'on imite Alexandre; c'eſt pourquoi je vous prie de me faire chevalier; quoique je ſuis indigne de cet honneur; mais je ferai de telles actions, que je ſaurai réparer

ce qui peut me manquer. Le proverbe dit, que le chevalier qui n'aide point, le laboureur qui ne travaille point, le juif qui ne prête point, & le prêtre qui ne donne point en ce monde, ne servent point. Tiran lui répondit qu'il ne pouvoit lui accorder sa demande; qu'il le récompenseroit de son bien, que sa fortune étoit faite, mais qu'il ne pouvoit l'armer chevalier, que ce grand ordre n'étoit pas fait pour tout le monde, qu'il y avoit bien des choses qui lui donnoient l'exclusion, & surtout la façon dont il venoit de parler au roi. Crois-moi, continua-t-il, il vaut mieux être un bon écuyer qu'un mauvais chevalier, & pour faire plus de peine à ceux qui sont jaloux de notre prospérité, voilà cinquante mille ducats que je te donne pour m'avoir si bien servi. L'Albanois prit l'argent & retourna dans son pays.

Tiran après cela ordonna que l'on envoyât cent mille doubles ducats à Tunis à un cousin germain du général, qui gouvernoit ce royaume au nom du roi, pour délivrer le seigneur d'Agramont, & tous les autres qui s'étoient trouvés sur la galere. Le gouverneur,

pour faire plaisir au général, les fit acheter par differens marchands. Après quoi il les envoya à Tiran. Ils avoient perdu l'espérance de recouvrer leur liberté; puisqu'ils n'entendoient plus parler de leur général. La joie qu'ils eurent de le revoir ne se peut exprimer. Tiran demanda avec empressement à son cousin Agramont des nouvelles de Plaisir de ma vie, mais il lui répondit, que depuis leur naufrage, il n'en avoit pas entendu parler, & qu'il ne doutoit pas qu'elle n'eut péri. Il fut très-affligé de cette réponse, & jura par la Vierge qu'il donneroit deux pintes de son sang pour lui rendre la vie. Il leur donna des armes & des chevaux, & tout l'argent qu'ils voulurent; de façon qu'ils se regarderent comme des gens qui passoient de la mort à la vie. Il fit acheter aussi par des marchands sur les terres de la chrétienté, des harnois & des chevaux, parce qu'il eut nouvelle que toutes les troupes qui étoient dans Tremecen & dans la campagne, marchoient au mont de Tuber, où il étoit, & qu'ils n'avoient plus que six lieues à faire pour s'y rendre. Il fut encore informé que les maures avoient envoyé chercher des cheva-

liers dans toute la Barbarie, & avertin des parens du roi de venir à son secours. Sur ces nouvelles, Tiran fit augmenter les provisions du château. L'armée du roi Escariano y arriva avant le jour, & attaqua vivement les fauxbourgs. Tiran laissa la garde du fort & celle du roi au général, & au seigneur d'Agramont. Pour lui, il fit ouvrir les portes, sans vouloir que ni le jour ni la nuit elle fussent fermées ; à la vérité il avoit fait faire un bastion pour les défendre. Les Maures voyant la porte ouverte, y coururent avec vivacité. Mais il les reçut si bien dans le bastion, que ceux qui venoient derriere ne pouvoient passer, tant il y avoit de corps entassés. Les ennemis perdirent beaucoup à cette attaque, & les assiégés eurent un grand nombre de blessés. Les maures firent ensuite leurs dispositions. A une heure de jour ils attaquoient, & quand une troupe étoit fatiguée on la relevoit par une autre ; ce qui se faisoit successivement jusqu'à la nuit, pendant laquelle Tiran faisoit réparer les ouvrages. Quand les Maures furent convaincus qu'ils ne pouvoient emporter la place de cette façon, ils rassemblerent tous les canons qu'ils

purent trouver, même hors du royaume. Tiran fut blessé à la jambe dont il avoit déjà tant souffert ; & reçut un coup de feu dans son armet. Les attaques furent un peu ralenties pendant un mois, jusqu'à ce que l'artillerie eut été rassemblée, ce qui donna le tems à Tiran de monter au château à cause de ses blessures, laissant la garde du bourg au seigneur d'Agramont. Quand l'artillerie des assiégeans fut venue, elle fit beaucoup de mal à la place ; le feu continuel ne permettoit plus de faire de sorties. Voici le parti que prit Tiran pour faire cesser le feu des assiégeans. Il attacha le roi & les autres prisonniers sur de longues planches, & les descendit avec des cordes le long des murailles à l'endroit où les boulets faisoient brêche. Quand les assiégeans apperçurent non-seulement leur roi, mais encore leurs amis & leurs parens les plus proches, ils n'oserent plus tirer ; car le roi, lorsqu'il étoit sur cette table, leur crioit avec une voix lamentable : au nom de Mahomet, ne tirez pas. Les Maures leverent une banniere pour l'en assurer. Alors les assiégés les ôterent. Les assiégeans, pour ne plus exposer la personne

du roi, résolurent d'attendre l'arrivée du roi de Bougie, frere d'Escariano & cousin germain du roi de Tunis. Ils avoient apris qu'il se préparoit à venir avec tout ce qu'il pouvoit rassembler de troupes. Cette nouvelle leur fit prendre le parti de faire une treve de deux mois. Plusieurs parens du roi, ses chevaliers & ses domestiques demanderent au général la permission d'entrer dans le château pour voir leur maître. Il y consentit, & permit qu'il pût y avoir avec le roi jusques à cinq chevaliers seuls avec lui. Quand la nuit venoit ils retournoient à leur camp.

Enfin les Maures eurent des nouvelles certaines du secours qui leur arrivoit. Le roi de Bougie, celui de Fez, ceux de Menadoro, de Perse, de Tana, de la petite Inde, de Damas, de Giber, de Grenade & d'Africa. Ils étoient presque tous parens d'Escariano. Ceux qui avoient le moins de troupes conduisoient quarante-cinq mille combattans. Les rois de Bellemarine & de Tunis les joignirent aussi avec quatre-vingt mille hommes. Toutes ces armées arriverent au siege. La reine envoya prier un jour Tiran de lui venir parler. Quoiqu'il ne

fût pas encore guéri de ses blessures, il se rendit dans sa chambre. A sa vue la joie éclata dans les yeux de la reine, elle le fit asseoir à ses côtés, & après avoir gardé quelque tems le silence, elle lui dit en rougissant, & d'une voix mal assurée.

Je revois la lumiere en te voyant, toi à qui tout est soumis, & qui commandes à tout ce que le grand Dieu a créé. Tu surpasses tous les chevaliers du monde, dis-moi, brave chevalier, quelle est la cause du changement & de la maigreur que je remarque en toi. Tu n'étois point dans cet état quand tu fis la merveilleuse conquête de ce château. Avec quel plaisir te vis-je alors arriver dans cette déplorable prison, moi qui ne pouvois souffrir mon mari & qui n'ai d'amour que pour toi, le meilleur des meilleurs chevaliers du monde. Je sai que je ne pourrai jamais reconnoître les services que tu m'as rendus. Je prie Mahomet de faire ce qui n'est pas en mon pouvoir; mais comme je n'ai que ma personne, telle qu'elle est, je te prie d'accepter le présent que je t'en fais avec les états qui m'appartienent; j'aimerois mieux être ton esclave que la sou-

veraine du monde entier. Où trouverois-je, même parmi les plus grands rois, un homme qui t'égalât? Peut-il y avoir un bonheur pareil à celui d'être ton épouse? Puis-je former d'autres vœux? si tu refuses ma demande, il ne me restera d'espérance qu'en la mort; elle seule pourra finir les maux que me cause la violence de mon amour. Elle est telle, que sans la crainte de l'infamie, je te suivrois jusques au bout du monde, fût-ce comme ton esclave.

Tiran surpris d'un discours auquel il ne s'attendoit pas, lui répondit: madame, si j'étois libre j'aurois grand tort de refuser les offres que vous avez la bonté de me faire. Les sentimens que vous me témoignez m'obligent à vous servir & à vous secourir comme si vous étiez ma fille, & me forcent à vous avouer qu'il y a très-long-tems que j'aime & que je suis aimé d'une dame telle que je serois le plus indigne des hommes si je manquois à ce que je lui dois. J'aimerois mieux mourir que de mériter le moindre reproche de sa part. Vous savez, madame, quels sont les sentimens de l'amour. Ne desirez donc point aux autres ce que vous ne voudriez

pas que l'on vous fit. Pardonnez-moi la façon dont je vous parle. Mais vous avez tant de mérite, qu'il n'y a point de princesse qui vous égale, ni de prince ou de chevalier qui ne fût heureux de posséder une aussi grande beauté. Soyez sure que je sacrifierai ma vie pour votre service. L'aveu que je vous ai fait mérite que vous me pardonniez. Vous pouvez croire que Dieu a voulu que je ne puisse changer de cœur ni de volonté pour celle que j'aime, que je languirai toujours jusques au moment auquel je pourrai la revoir. Après toutes ces bonnes raisons, je pourrois, continua-t-il, alléguer encore à V.M. qu'elle est maure, & que je suis chrétien; ce qui nous empêcheroit de nous marier. Mais rien ne peut mettre obstacle aux services que je suis résolu de vous rendre.

La reine lui répondit, les yeux baignés de larmes : qui croiroit qu'un chevalier fort accompli eût la cruauté de refuser un aussi grand amour que le mien ! Il est au point que je ne puis te l'exprimer. Et si tu n'ajoutes pas de foi à mes paroles, je suis résolue de mourir. Tu dis que ta religion s'oppose à notre mariage. Eh bien, fais-toi maure, &

nous n'aurons plus d'obſtacles. Si tu me refuſes cet article, & que tu me diſes que ta religion eſt meilleure que la mienne, je te croirai la-deſſus, comme ſur tout le reſte. Tu connoîtras par-là quel eſt mon amour pour toi. Ce que tu me dis d'une autre paſſion & d'un autre engagement, n'eſt qu'une défaite pour couvrir le peu de ſenſibilité que tu as pour moi. Tu ne veux pas m'avouer que ma perſonne n'a pu trouver grace à tes yeux. Les ſervices que tu m'à rendus, je ne les dois peut-être qu'à ta pure généroſité ; & qu'aux loix de la chevalerie. Tu m'offre les ſentimens d'un pere & d'un frere; me pourrois-je réduire pour toi à ceux d'une fille & d'une ſœur ? Quelque pouvoir que tu aie ſur mon cœur, pourra-t-il obéir aux loix que tu lui impoſes ?

Tiran fut quelque tems dans une profonde rêverie. Voyant les bonnes diſpoſitions que la reine avoit pour ſe faire chrétienne, il en eut une grande joie. Et frappé de la voie que la grace employoit pour étendre la chrétienté, il réſolut de lui témoigner plus de tendreſſe, pour augmenter en elle le deſir d'abjurer, mais pourtant ſans offenſer ſon

amour pour la princeſſe Carméſine. Pour lors il la regarda tendrement, & lui dit avec un air content, qu'il l'aimoit & qu'il deſiroit de la ſervir, non comme elle en avoit envie, mais d'un amour pur & dégagé de toute idée groſſiere, d'un amour qui ne s'arrêtoit pas à ce corps mortel & terreſtre. Que les engagemens où il étoit ne lui permettoient plus d'en prendre d'autres ſans la tromper, & ſans trahir en même-tems ſon honneur, ſon amour & ſa religion. Je ne puis, ajouta-t-il, vous donner ma perſonne, mais vous ſerez ſouveraine de mes biens & de ma volonté. Je rendrai votre nom fameux dans le monde. Cependant je vous demande en grace de recevoir le ſaint baptême de la véritable loi, vous irez indubitablement avec Dieu, par le ſecours duquel, ſi je vis, vous ſerez reine de votre royaume, & je vous donnerai un jeune & brave mari; car pour moi je ne puis me marier, puiſque je le ſuis déjà. Vous ſentez aiſément quel ſeroit le rôle que vous joueriez avec moi. Vous méritez mieux que je ne vaux. Je jure devant Dieu, que ſi je ne me livre point à vous, ce n'eſt pas aſſurément que je ne vous trouve plus

belle qu'aucune dame que j'aie vue. Mais je pense que si je périssois dans cette guerre, vous seriez sans secours. Il vous est donc plus avantageux de prendre un mari qui ne soit pas exposé aux mêmes dangers. Et quoique vos beaux yeux répandent à présent des larmes d'amour pour moi, vous ne serez pas long-tems, sans que la vue de quelqu'autre chevalier ne vous console. La reine en effet cessa de pleurer, & lui dit.

La gloire que tu as acquise dans le monde, malgré ta grande jeunesse, me fait desirer d'être ton esclave, afin de n'être jamais privée de ta vue, toi qui dans les grands dangers ne penses qu'à ta gloire, sans te soucier des richesses. Ce que tu viens de me dire de sage & de prudent, a fait une telle impression sur moi, que je te prie de me faire donner le saint baptême, puisque tu es la fleur de tout le monde baptisé.

Tiran qui vit la bonne volonté de la reine pour être chrétienne, se fit apporter un bassin d'or & un vase. Il fit découvrir la tête de la reine, qui demeura avec ses beaux cheveux, & qui n'en parut encore que plus belle ; il la fit ensuite mettre à genoux, & lui jetant de

l'eau sur la tête, il dit, Smaragdina, au nom du Pere, du Fils & du S. Esprit, je te baptise. Et dès-lors elle se regarda comme bonne chrétienne. Les quatre femmes qui la servoient furent aussi baptisées publiquement, & vécurent très-saintement par la suite. Quand le roi Escariano apprit que la reine s'étoit fait chrétienne, il fit venir Tiran, & lui dit: je crois que Dieu m'a fait éprouver tous mes malheurs pour exercer ma patience. Je vois que tu es le soutien de la religion chrétienne; & puisque la reine ma dame a embrassé ta religion, je la veux imiter. Baptise-moi donc aussi, je te prie, & sois mon frere d'armes pour tout le tems que je vivrai; tu ne peux me faire un plus grand plaisir que de m'accepter pour tel. Mais avant que de recevoir le baptême, je veux être instruit de la sainte foi chrétienne, & savoir ce que c'est la trinité; je crois cependant que tu es plus habile à la guerre, que savant dans l'explication de l'écriture. Tiran convint qu'il n'en savoit pas beaucoup sur ce point, mais qu'il lui diroit avec plaisir ce qu'il en avoit appris dans son enfance. Il lui expliqua de son mieux tout ce qu'un chrétien & un chevalier dévot

doit ſavoir, de façon que le roi en fut très-content, & qu'il entendit tout ce qu'il lui dit, comme s'il avoit été chrétien toute ſa vie, ſoit par la dévotion qu'il avoit pour le baptême, ſoit par la grace du St. Eſprit. Auſſi, dit-il, avec une extrême joie: je n'aurois jamais cru qu'un auſſi brave chevalier eût auſſi-bien ſu la trinité. Tu m'en as plus appris tout ſeul, que les trois moines que j'ai eu autrefois avec moi. Donne-moi le baptême & fais-moi chrétien. Il faut avant toutes choſes, lui dit Tiran, que que vous me faſſiez le ſerment de la fraternité ſur l'alcoran, comme maure, & quand vous ſerez chrétien, que vous m'en faſſiez un ſemblable ſur l'évangile. Le roi y conſentit. Tiran pour l'éprouver, lui demanda s'il vouloit être baptiſé en public, ou en particulier. Comment! lui répondit le roi, crois-tu que je veuille tromper Dieu? Je veux me faire chrétien, & être baptiſé devant toutes mes troupes. Mon exemple les engagera peut-être à en faire autant. Je te prie, continua-t-il, de les faire aſſembler. Tiran s'acquitta promptement de cette commiſſion, prévoyant l'augmentation de la foi, que cette action

devoit produire. Il envoya un maure aux généraux du roi, par lequel il leur fit ſavoir que ſous peine de déſobéiſſance, il leur ordonnoit de venir avec toutes leurs troupes. Les Maures obéirent ſans peine à cet ordre. Il les avoit avertis de venir ſans armes, & de ne commettre aucun déſordre ; ce qu'ils firent en effet.

Cependant Tiran avoit fait ſortir le roi de ſa priſon. Lorſque ſes officiers & ſes troupes furent arrivés, il les fit deſcendre dans une grande place de la ville, où l'on avoit dreſſé un magnifique échaffaut, orné de brocard & de tapiſſeries, au haut duquel on le plaça dans une belle chaiſe couverte de brocard, à côté de laquelle il y avoit un grand vaſe d'argent plein d'eau. Tiran avoit diſpoſé l'échaffaut, de façon qu'il y avoit à chacun des côtés des gradins, par leſquels on pouvoit deſcendre & monter, afin que ceux qui voudroient ſe faire baptiſer, en euſſent la commodité. Les généraux d'Eſcariano, ſans armes, le ſaluerent, & lui demanderent ce qu'il avoit à leur ordonner. Le roi dit, avec beaucoup de fermeté : mes fideles ſujets, & vous mes parens, il a plu

à la divine bonté d'éclairer mon esprit, & d'avoir pitié de moi d'une façon, dont vous pouvez également profiter. J'ai les plus grandes obligations à ce brave chevalier chrétien : je lui dois ma liberté ; & ce qui est encore un plus grand service, je lui dois la lumiere qui m'éclaire. Il m'a fait connoître la verité de la foi des chrétiens, & la fausseté de celle de Mahomet. Je vous prie donc, je vous ordonne de me tenir compagnie, & de vous faire baptiser avec moi. Je vous donne ma parole que vous ferez votre salut. Que ceux qui voudront se faire baptiser, demeurent dans la place ; & que les autres en sortent pour laisser approcher ceux qui n'ont pu y arriver.

Après ce discours le roi se mit en chemise, & Tiran le conduisit auprès du vase d'argent, prit de l'eau, & le baptisa. Presque tous les prisonniers imiterent le roi, parce qu'ils étoient ses proches parens. Tiran baptisa ce jour-là plus de six mille maures. Les jours suivans il baptisa le reste ; car presque tous se firent chrétiens. Après cela Tiran dit au roi : quand vous étiez maure, vous m'aviez fait un serment ; à présent que vous êtes chrétien, je vous prie de le renouveller.

renouveller. Le roi y consentit avec joie. Tiran avoit écrit de sa main sur un papier les premiers mots de chacun des quatre évangiles, il les lui présenta, & il jura en ces termes. Moi, Escariano, par la grace de Dieu, roi de la grande Éthiopie. Comme fidele chrétien & bon catholique, je mets la main sur les quatre évangiles, & je promets à Tiran le Blanc d'être toute ma vie son bon & loyal frere d'armes, d'être l'ami de ses amis, & l'ennemi de ses ennemis, de partager avec lui la moitié de mes biens présens & à venir; & si par hasard il lui arrivoit d'être pris, d'employer mon bien & ma vie pour le délivrer. Tiran de son côté renouvella le serment qu'il avoit fait pendant que le roi étoit maure. Après cela ils s'embrasserent.

Tiran continua de baptiser ceux qui se présenterent. Le nombre étoit si grand, qu'à peine y pouvoit-il suffire; il y passoit les jours & les nuits. Il lui vint heureusement du secours. Un moine espagnol de la ville de Valence, (*a*) qui

(*a*) L'auteur espagnol fait ici une longue digression au sujet de Valence, de la bonté de son terroir, de la bravoure de ses habitans, de la gentillesse de ses femmes, qui sans être d'une grande beauté, sont cependant propre à inspirer les plus fortes passions.

étoit à Tunis pour racheter des esclaves, ayant appris les grandes sommes qu'avoit fait remettre dans cette ville un chevalier chrétien, qui étoit dans le royaume de Tremecen, résolut d'aller implorer son assistance pour les esclaves de sa nation. Il arriva à propos pour soulager Tiran, & pour prendre sa place. Il y eut quarante-quatre mille trois cent vingt-sept hommes ou femmes de baptisés. Tous ceux qui ne voulurent pas suivre l'exemple du roi se retirerent. Il ne resta avec lui que les seuls chrétiens ; mais ils étoient les plus braves, & les plus considérables de son armée.

Le bruit de cet événement se répandit bientôt dans toute la Barbarie. Les rois alliés, qui venoient au secours d'Escariano, se déclarerent ses ennemis, & allerent s'emparer de ses états, qui se soumirent sans résistance, à la réserve de trois châteaux qui ne pouvoient pas

Des trois grands malheurs qui doivent arriver à cette ville, suivant la prophétie d'Elie : le premier par les Juifs ; le second par les Maures ; le troisieme par des chrétiens, qui ne le seront pas d'origine. Il ajoute, que la cause de la fertilité de ce pays, vient de ce qu'elle est à l'opposite du Paradis terrestre, & qu'elle reçoit les mêmes influences. Cette digression peut faire soupçonner que l'auteur étoit valencien.

tenir long-tems. Cette nouvelle affligeante ne put empêcher Escariano de songer à son amour pour la reine de Tremecen. Son premier mariage avoit été fait sans beaucoup de cérémonies. Escariano s'étoit servi avec elle des droits que lui donnoit la victoire, & une force à laquelle elle n'avoit pu résister. Son changement de religion la mettoit en liberté. Il s'adressa à Tiran, qu'il supplia de l'assister, comme un bon & loyal frere d'armes. Par son conseil, il commença par rendre à la reine de Tremecen tout ce qu'il avoit conquis sur le roi son pere.

La passion de cette princesse pour Tiran continuoit toujours, & elle avoit même pris de nouvelles forces. A mesure que la santé du chevalier se rétablissoit, il recouvroit ses premiers agrémens. Elle ne pouvoit se réduire aux seuls sentimens de cette affection épurée qu'il lui avoit promis, elle fit encore de nouvelles tentatives pour l'engager à l'épouser, & à se mettre la couronne de Tremecen sur la tête; mais il sut la ménager avec tant d'adresse, qu'il la fit enfin consentir à donner solemnellement la main à Escariano. Elle étoit d'un

humeur douce. Les refus de Tiran étoient accompagnés de tous les témoignages possibles d'estime & d'affection. Le roi Escariano étoit jeune & aimable, quoique de la couleur des autres Ethiopiens. Il avoit pour elle la passion la plus violente : la possession même n'en avoit pu rallentir l'ardeur. Tiran ne pouvoit être son époux, & le parti qu'il lui proposoit étoit le seul que la raison lui permît de prendre.

On célébra son mariage avec toute la magnificence que permettoit la situation des affaires. Elles devenoient tous les jours plus fâcheuses. On apprit bientôt que les rois ligués s'étoient emparés des trois châteaux, & qu'ils marchoient dans le dessein de venir attaquer les nouveaux chrétiens. Tiran proposa de faire la revue des troupes, & de se préparer à une défense vigoureuse. L'ancien général du roi de Tremecen, qui avoit obtenu la permission de rester dans sa religion, & d'attendre le tems de sa conversion, étoit jaloux du crédit & de l'autorité de Tiran. Il le regardoit comme celui qui l'avoit empêché de monter sur le trône. Il lui parla avec hauteur, & proposa à Escariano de retourner au Maho-

métisme avec ses sujets. C'étoit, selon lui, le seul moyen d'appaiser les rois ligués, & de conjurer l'orage qui les menaçoit. La proposition, & quelques expressions dont elle étoit accompagnée, porterent la colere du roi Escariano au plus haut point. Il mit l'épée à la main, & abattit la tête du général, en disant : *chien, fils de chien*, élevé dans une fausse loi, & qui veux nous y faire rentrer, voilà le paiement de tes conseils.

Tiran fut très-sensible à la mort d'un homme auquel il avoit obligation ; mais connoissant le caractere violent d'Escariano, il crut devoir lui donner le tems de revenir de lui-même. On fit la revue : il se trouva 18230 hommes de cavalerie, & 45000 fantassins. Le roi, qui s'apperçut que son action avoit déplu à Tiran, & qui avoit pour lui la plus tendre amitié, fut le premier à lui en parler. Il lui en demanda pardon, & cet événement, qui d'ailleurs fit grande impression sur ceux des nouveaux convertis, dont la foi étoit chancelante, ne servit qu'à resserrer l'union qui étoit entre les deux freres d'armes. On reçut alors de Tunis les armures & les chevaux bardés que l'on avoit fait venir de Sicile.

Il y avoit de quoi former un corps de 440 hommes d'armes, avec lesquels Tiran n'auroit pas craint d'attaquer trois mille cavaliers maures armés à la légere, comme ils étoient.

Le roi quitta la ville de Tremecen; & marcha avec Tiran vers la frontiere, pour défendre l'entrée du royaume aux ennemis. Les deux camps n'étoient qu'à trois lieues. Les rois ligués firent proposer à Escariano de rentrer dans la religion de ses peres. Il renvoya les ambassadeurs sans réponse, & Tiran lui proposa de rester avec la moitié de l'armée dans la ville où ils étoient campés, tandis qu'avec l'autre il iroit examiner la disposition des ennemis. O mon frere, dit le roi, j'aimerois mieux être avec toi. Laissons le seigneur d'Agramont dans la ville. Donne-lui tes ordres; je veux vivre & mourir avec toi. Tiran se rendit aux instances du roi, & donna le commandement au seigneur d'Agramont, en lui disant : demeurez toujours armés, & les chevaux sellés; & quand vous verrez sur cette hauteur qui commande la riviere une banniere rouge avec mes armes, sortez avec toutes vos troupes, chargez sur la droite où le fleuve est pro-

fond, & nous en ferons périr un grand nombre ; mais sur toutes choses, ne sortez pas de la ville, que vous ne voyez la banniere.

Les Maures étoient obligés de traverser une montagne pour venir attaquer les chrétiens. Tirán prit un détour pour aller se poster de l'autre côté de la montagne, dans un lieu d'où il pouvoit découvrir leur marche. Il s'embusca dans un bois fort épais, & fit mettre pied à terre à ses troupes pour se réposer, pendant qu'il monta sur un grand pin. Il découvrit delà qu'ils s'étoient engagés au passage de la montagne ; qu'ils avoient mis une journée entiere à faire deux lieues ; que la tête de leur armée s'étoit arrêtée sur le sommet à une lieue de la ville, & que l'arriere-garde avoit pris le parti de camper au pied de la montagne, sans précaution, & sans avoir conservé de communication avec le reste de l'armée. Cette arriere-garde étoit composée de 40 mille chevaux.

Lorsque Tiran vit que presque toute la troupe avoit mis pied à terre, il vint les attaquer avec le roi. Le carnage fut prodigieux : sans la nuit qui survint, il n'en seroit pas réchappé un seul. Ceux

qui étoient sur la montagne entendirent bien les cris des combattans ; mais ils ne s'imaginerent jamais que les chrétiens eussent la hardiesse de venir si près de leur camp. Le lendemain au lever du soleil, le roi Ménadoro descendit de la montagne, sans penser à Escariano, non plus qu'à Tiran ; il croyoit seulement que quelques coureurs avoient causé ce désordre. Ne doutant point qu'ils ne fussent pris, il envoya un trompette, pour leur dire de venir promptement se faire Maures, ou de s'attendre à être pendus. Tiran chargea le trompette de dire à son maître, que s'il vouloit descendre dans la plaine avec son armée, il lui feroit connoître quel étoit celui qu'il menaçoit ainsi. Cette réponse mit le roi dans une si grande colere, qu'il poussa son cheval sans rien dire ; toute son armée le suivit, & le combat recommenca : il fut très-sanglant. Quand il eut duré quelque tems, & qu'il y eut eu beaucoup de monde de tué des deux côtés, le roi Ménadoro se retira avec ce qui lui restoit de troupes du côté de la montagne, & manda à son frere le roi de la petite Inde, de venir à son secours. Quand il fut arrivé, il lui dit : mon

frere, voilà ces chrétiens baptisés, avec lesquels je viens de me battre, comme je ne me suis jamais battu de ma vie. Je ne me regarderai plus comme chevalier, si je ne me tue de ma main un grand traître qu'ils ont parmi eux, qui donne des ordres partout, dont la soubreveste est de damas verd, avec des étoiles d'or & d'argent. Il porte à son cou son Mahomet d'or, qui a une grande barbe, (a) & un petit enfant sur son épaule, avec lequel il passe une riviere. Pour moi, je crois que cet enfant est fils de son Mahomet, qui lui donne secours dans la bataille. Le roi de la petite Inde s'écria: Montre-le moi; je te promets de te venger, quand même il auroit le dieu Mahomet dans le ventre. Il se tourna du côté de ses troupes, & leur dit: suivez-moi, mes amis, vengeons la honte que ces chiens de chrétiens ont fait à mon frere. Prenez tous ceux que je renverserai; vous aurez assez à faire à garder les prisonniers que je ferai. Ils monterent aussitôt à cheval, & fondirent sur les

(a) On a vu plus haut que Tiran portoit une figure de saint Christophe en or, attachée sur ses armes; c'est-là ce que le roi Ménadoro nomme le Mahomet de Tiran.

chrétiens avec de grands cris. En peu de tems il y eut beaucoup de chevaux qui n'avoient plus de maîtres. Quand Tiran eut rompu sa lance, il prit sa petite hache; il n'en donnoit pas un coup qui portât à faux. Les deux rois l'approcherent, & lui porterent chacun un coup de pointe avec leurs épées. Il se sentit blessé, & se retournaut vers l'un d'eux, il lui fendit la tête d'un coup de hache. Les Maures eurent beaucoup de peine à retirer son corps. C'étoit cependant le roi de la petite Inde, qui l'avoit tant bravé. L'autre roi voyant son frere mort, se battit en désespéré. La blessure de Tiran ayant un peu rallénti le combat, ils eurent le tems d'envoyer dire aux autres le malheur de leur maître, surtout à celui de Bougia, qu'ils regardoient comme leur chef. Ces rois vinrent à leur secours; mais comme il étoit nuit, ils s'arrêterent au pied de la montagne. Les chrétiens voyant venir à eux un si grand nombre de troupes, & jugeant par la blessure de Tiran, qu'il n'étoit plus en état de les conduire, ils décamperent pendant la nuit, sans que les Maures s'en apperçussent.

Le lendemain matin les ennemis, qui

s'attendoient à donner bataille, ne trouverent personne devant eux. Ils suivirent les chrétiens jusques à la ville, où ils s'étoient retirés. Tiran fit alors sortir le seigneur d'Agramont avec ses troupes. Il chargea les Maures de façon, qu'il demeura beaucoup de monde de part & d'autre sur la place. Mais les Maures se rallierent, & les chrétiens toujours en combattant, furent obligés de se retirer dans la ville. Ils fermerent les portes sur eux, & firent bien; car les ennemis les suivirent de si près, qu'ils toucherent ces portes de leurs lances. Le roi commandoit dans la ville, & pourvut à sa défense. Il fit une sortie avec beaucoup de succès; mais à la fin il fut repoussé. Tiran étoit au désespoir de n'être point en état de combattre. Enfin voyant que tous les jours ils perdoient beaucoup de monde, il dit au roi Escariano, qu'il devoit ménager des sorties, qui lui coutoient trop de monde, & qui n'aboutissoient à rien. On suivit son avis jusqu'à ce qu'il fut guéri; mais il ne l'étoit pas tout-à-fait encore, qu'il voulut marcher. Le roi lui représenta vainement qu'il y avoit de la témérité à s'exposer dans l'état où il étoit. Tiran sans l'écou-

ter, se fit donner promptement ses armes, monta à cheval avec une grande partie des troupes, & attaqua un des côtés du camp. Les Maures se mirent en défense, & repousserent Tiran, comme ils avoient fait les jours précédens. Les troupes chrétiennes étoient extrêmement découragées. Lorsque Tiran vit qu'il ne les pouvoit rallier, il se retira sur le bord du fleuve; & le désespoir le transportoit tellement, qu'il ne voyoit plus rien. Le roi d'Afrique étoit de l'autre côté du fleuve. Il portoit sur son armet une couronne d'or, enrichie de pierres précieuses. La selle de son cheval étoit d'argent, & ses étriers étoient d'or; sa soubreveste étoit cramoisi, brodée de très-grosses perles d'Orient.

Ce prince s'approcha de Tiran, & lui demanda, s'il n'étoit pas le général des chretiens. Tiran ne daigna pas lui répondre. Plongé dans la plus amere douleur, il regardoit le désordre de ses troupes, & leur faisoit les reproches les plus piquans.

Le roi d'Afrique le voyant en cet état, dit aux siens: je vais passer la riviere, pour tuer, ou faire prisonnier ce chien de chrétien. Si j'ai besoin de se-

cours, ne manquez pas de m'en donner.
Quand il fut passé, il courut vers Tiran, & le rencontra si vigoureusement avec sa lance, qu'il fit mettre les genoux de son cheval à terre, & lui fit entrer un morceau de fer au-dessus de la mammelle. Tiran étoit si affligé de l'état où il voyoit les chrétiens, & pensoit alors si vivement à la princesse, qu'il n'avoit pas même vu approcher le roi d'Afrique. Sa blessure le fit revenir à lui, il mit l'épée à la main, sa lance étant rompue. Le combat fut très-vif. Le roi étoit un prince vaillant; mais ayant fait faire un mouvement à son cheval, pour éviter un revers que Tiran lui portoit; le coup porta sur la tête du cheval, qui tomba mort. Le roi resta engagé dessous; mais les Maures qui venoient à son secours, eurent le tems de le dégager. Ils le releverent, & lui donnerent un cheval. Tiran voyant qu'il ne pouvoit faire autre chose, saisit un Maure au corps, lui arracha sa lance, & tout de suite il en renversa trois avant qu'elle rompît; il en envoya encore trois autres par terre avec son tronçon; après quoi avec sa petite hache, il fendit en deux la tête d'un autre. Ceux qui restoient se récrierent: ô Ma-

homet ! quel eſt ce chien qui nous détruit tous ? Malheureux celui qui l'attend. Le ſeigneur d'Agramont regardant par une fenêtre du château, reconnut Tiran à ſa ſoubreveſte ; & voyant qu'il combattoit ſeul, il cria : ſecourez promptement le général ; il eſt ſeul, & ſur le point de périr. Alors le roi ſortit avec un peu de troupes qu'il avoit, mais avant qu'il pût arriver au lieu du combat, Tiran avoit reçu trois bleſſures, & ſon cheval pluſieurs coups de lances. Il fut donc obligé de ſe retirer, & de gagner la porte de la ville le plus promptement qu'il lui fut poſſible, juſques à laquelle les Maures le pourſuivirent.

Les Maures voyant les chrétiens renfermés, aſſiégerent la ville dans les formes ; ils paſſerent de l'autre côté de la riviere, & la ſerrerent de ſi près, que perſonne ne pouvoit plus entrer ni ſortir. Tiran, que ſes bleſſures n'empêchoient point de penſer à tout, craignit même les mines qu'ils pouvoient faire ſous le château ; il ordonna que l'on mît dans les ſouterrains des baſſins de cuivre, pour indiquer par leur ſon le travail de la mine, & la diſtance des travailleurs. Peu de jours après que Tiran fut guéri, &

qu'il fut en état de porter les armes, une jeune fille qui faisoit du pain dans le château, entendit que les bassins de cuivre faisoient beaucoup de bruit, elle courut en avertir sa maîtresse, femme du gouverneur; sur le champ le roi & Tiran en furent instruits, ils s'armerent promptement, & se placerent dans le souterrain, sans faire aucun bruit; ils n'y furent pas une heure que les ennemis commencerent à sortir de la mine. A peine furent-ils au nombre de soixante, que ceux du château les égorgerent. Comme les autres suivoient avec beaucoup d'empressement, il fit jeter des grenades & des feux d'artifices dans la mine; ensorte que ceux qui y étoient, périrent tous. Cependant comme les vivres commençoient à diminuer, Tiran résolut de faire quelqu'action d'éclat, qui relevât le courage des soldats; pour cet effet, il dit au roi qu'il prendroit la moitié des troupes, pendant que lui demeureroit dans la ville avec l'autre. J'irai, lui dit-il, dans ce petit bois que vous voyez d'ici; vous sortirez au soleil levant par la porte de Tremecen, vous ferez tout le tour de la ville pour attaquer le camp, pendant que je donnerai de l'autre côté, & si je

réussis dans mon projet, nous serons les maîtres du camp; tout ce qui m'inquiete, c'est qu'il faudra passer au travers de ces troupeaux de bœufs qui sont dans la prairie, & qui me tueront beaucoup de chevaux. Un chevalier Génois qui se trouva présent, & qui étoit sur la galere de Tiran quand elle se perdit, s'engagea de les mettre en fuite, sans qu'il en demeurât un seul : il ajouta, que pendant que les Maures voudroient les reprendre, ce seroit le tems de tomber sur le camp. Si tu me rends ce service, lui répondit Tiran, je te jure par le nom de Carmésine de te faire grand seigneur, & de te donner tant de biens que tu seras content. Le roi dit à Tiran : puisque vous voulez exécuter ce projet, laissez-moi, je vous prie, aller à ce petit bois le jour que vous choisirez, & soyez sûr que j'attaquerai le camp d'abord que je verrai la banniere sur la plus haute tour. Tiran y consentit, il ordonna que l'on fit ferrer les chevaux, & que l'on mît les équipages en état. Le Génois prit plusieurs barbes de bouc, avec du suif de mouton qu'il mêla bien ensemble, il le mit ensuite dans de petites terrines au nombre de soixante. Quand tout fut prêt, Tiran

fit assembler toutes les troupes avant le départ du roi, & leur fit un discours pour les animer.

A minuit le roi partit & se posta dans le bois, sans qu'aucun Maure l'eût apperçu. Almédiser, c'est le nom du Génois, prit avant le jour les terrines qu'il avoit préparées, & sortant du château, il les plaça fort près les unes des autres, & les alluma. Le vent portant l'odeur de la graisse sur les bœufs, leur fit prendre la fuite avec une si grande furie, que passant à travers le camp, renversant les tentes, & blessant hommes & chevaux, il étoient comme autant de diables déchaînés. L'épouvante qu'ils prirent fut même si grande, qu'ils se blesserent eux-mêmes. Beaucoup de cavaliers & de fantassins coururent après pour les attraper. Le désordre fut épouvantable ; ces animaux étoient au nombre de plus de cent mille. Dès que Tiran eut apperçut ce qui se passoit, il fit lever la banniere verte & blanche. Le roi sortit aussi-tôt du bois, avec de grands cris, & disant : vive le peuple chrétien, il tomba sur le milieu du camp, pendant que Tiran, comme ils en étoient convenus, attaqua de l'autre côté. Le combat devint alors terrible.

On voyoit Tiran de tous côtés, renversant tout ce qui se présentoit devant lui, car sa colere n'étoit par encore passée. Le roi faisoit aussi des merveilles. Du côté des Maures, il y avoit beaucoup de bons chevaliers, & surtout le roi d'Afrique & le roi de Bougie, dont la valeur étoit très-grande. Le roi d'Afrique, qui reconnut Tiran à ses armes, tourna contre lui. Les deux chevaux se rencontrerent par le poitrail si vivement, que le roi & Tiran tomberent à terre ; mais ce dernier plus agile se releva le premier, & voyant son ennemi encore à terre, il courut pour lui couper les courroies de son armet, mais il vint tant de monde au secours de ce roi, que ce fut un miracle que Tiran put éviter la mort. Le seigneur d'Agramont, qui vit le danger dans lequel il étoit, courut à lui ; il arriva, lorsqu'un chevalier Maure faisoit tous ses efforts pour le tuer ; il le chargea. Leur combat fut violent, ils se blesserent tous deux dangereusement. Tiran & le seigneur d'Agramont étant dans un si grand danger, un des chevaliers nouveaux convertis, qui étoit hors de combat, courut au roi, & lui dit : seigneur, votre frere d'armes s'est engagé si avant dans les

ennemis, que je doute qu'il en puisse revenir; songez que si nous le perdons, nous n'avons plus de ressource. Le roi, comme un chrétien catholique, se jeta au plus fort de la mêlée, & fit tant avec ceux qui le suivoient, qu'il parvint au lieu où étoit Tiran, au moment que le roi de Bougie se disposoit à lui couper la tête: il le reconnut à ses armes, & lui porta un si grand coup de lance entre les deux épaules, qu'il le perça de part en part. Les Maures firent tant d'efforts pour emporter son corps, qu'ils y parvinrent, & donnerent le tems aux deux chevaliers de remonter sur leurs chevaux. Alors le combat recommença avec plus de chaleur qu'auparavant, il dura jusqu'à la nuit qui sépara les combattans. Les chrétiens retournerent dans la ville, très-contens d'avoir forcé le camp. Ils furent par la suite que les ennemis avoient perdu trois rois; celui de Bougie, par la main de son frere, & ceux de Geber & de Grenade; on ne nomma des rois blessés, que ceux de Damas & de Tana. Toute cette nuit les hommes & les chevaux se reposerent. Les chrétiens parurent en armes au point du jour. Les Maures furent étonnés de les voir reve-

nir, avant qu'ils euſſent ſeulement le tems d'enterrer leurs morts. Le combat recommença donc encore ce jour-là, & ne fut pas moins cruel que le précédent; mais pour un chrétien il périſſoit cent Maures, parce qu'ils n'étoient ni ſi bien armés, ni ſi bien montés, & qu'ils n'avoient aucuns chevaux bardés. Ils ſe battirent cinq jours de ſuite. L'odeur des cadavres devint ſi forte, que ne la pouvant plus ſoutenir, les Maures firent propoſer une treve, que le roi & Tiran accepterent. Tiran faiſoit tous les jours dire la meſſe, & prioit le roi & tous les autres de l'entendre. Le jour que la treve fut accordée, Tiran pria le ſeigneur & la Vierge Marie de lui faire diſtinguer ſur le champ de bataille les chrétiens d'avec les Maures, car il regardoit ceux-là comme des martyrs, & vouloit leur donner une ſépulture honorable. Dieu exauça ſa priere, car tous les chrétiens ſe tournoient ſur le dos avec les mains jointes vers le ciel, ſans avoir la moindre odeur. Les Maures avoient le viſage contre terre, & ſentoient très-mauvais. Tiran pria le moine de dreſſer un procès-verbal en forme, de ce miracle, afin qu'il paſsât à la poſtérité, & qu'il ſervît de preuve,

que ceux qui meurent en combattant pour la religion catholique vont en paradis. On leur fit une très-honorable sépulture, & on bâtit une église à l'honneur du glorieux saint Jean, dans l'endroit où s'étoit donné le plus fort de la bataille. Pour les Maures, ils jeterent leurs cadavres dans la riviere; le nombre en fut si grand, que l'eau changea de cours.

Après ces combats, les Maures se camperent sur la montagne, & les chrétiens demeurerent dans la ville. Dans ce tems-là le marquis de Luzanne ayant appris que Tiran étoit en Barbarie, s'embarqua à Aiguemortes sur une galiote, déguisé en marchand. Etant arrivé à Tunis, il ouit conter les grandes victoires que Tiran avoit remportées, & les conquêtes qu'il avoit faites, il résolut de le joindre; mais apprenant que la treve étoit au moment de finir, il s'arrêta dans un village nommé Zefra; il fit savoir à Tiran le lieu où il étoit, & lui demanda une escorte pour le venir joindre en sureté. Tiran lui envoya mille hommes, dont il donna le commandement à Almédiser. Les Maures en étant instruits, en détacherent deux mille,

afin de les prendre à leur retour. Le roi d'Afrique qui commandoit cette troupe, sortit donc d'un bois, où il s'étoit mis en embuscade, & chargeant les chrétiens par derriere, il en tua un grand nombre, & fit beaucoup de prisonniers. Ceux qui purent se sauver, apporterent cette nouvelle au roi & à Tiran, qui répondit : Je ne dois me prendre de ceci qu'à moi seul, qui comme un jeune homme ai consenti à une treve qui ne pouvoit être avantageuse qu'à des ennemis sur lesquels nous avions un si grand avantage, je jure que tant que je serai dans ce pays, on n'en fera aucune de mon consentement; mais il n'est plus tems de songer à une faute commise. Ne pensons qu'à la réparer, & qu'à en prévenir les suites. Alors adressant la parole au roi, il lui dit : il faut que vous alliez cette nuit trouver la reine à quatorze lieues d'ici, où elle est. Vous rassemblerez sur la route tout ce qui se trouvera de montures, chevaux, ânes ou mulets, il n'importe. Vous prendrez avec vous tout ce que vous rencontrerez d'hommes, de femmes, & même d'enfans en état de vous suivre. Ceux que vous serez obligé de laisser dans les villages, auront soin

de les tenir fermés sans en sortir. Vous les ferez monter sur vos chevaux. Ils s'envelopperont chacun d'un drap blanc, & par dessous ce drap, ils mettront une citrouille sur leur tête, afin de paroître plus grands. Vous amenerez la reine ici avec vous, sa présence les encouragera. Escariano partit & exécuta les ordres de Tiran. Cependant le général fit creuser au dehors de la ville un fossé étroit, mais très-profond, sans que les Maures, renfermés dans leur camp, s'en apperçussent. Il leur envoya demander les prisonniers; & sur leur refus, il les défia au combat à dix jours delà. Le roi arriva avec quarante mille hommes ou femmes qu'il avoit rassemblés, & qui parurent tous couverts de blanc. Ils entrerent en plein jour, afin que les Maures les pussent voir. L'arrivée de ce secours les étonna beaucoup. Le jour que la treve finit, les Maures vinrent attaquer la ville à minuit. Tiran qui savoit le métier de la guerre, & qui étoit toujours armé, plaça quatre cents hommes sur les murailles, & sortit avec le roi par une autre porte à la tête des autres troupes; ils firent le tour de la ville, & chargerent les Maures en queue; il avoit eu la pré-

caution de faire mettre des vêtemens blancs à toutes les troupes ; les femmes sortirent aussi de la ville, & borderent le fossé qu'il avoit fait faire, ayant chacune une grosse canne à la main ; il est vrai qu'il y avoit deux cents hommes pour les garder. Le combat fut très-sanglant. Tiran portait une lance courte & très-forte, & malheur à celui qu'elle touchoit ; elle envoya ce jour-là bien des Maures en enfer. Avant que de charger les ennemis, il avoit laissé cinq cents hommes auxquels il avoit défendu de sortir de leur poste ; c'étoit une troupe d'élite. Voyant que le roi & le seigneur d'Agramont faisoient des prodiges de valeur, il sortit de la bataille, & courut joindre les cinq cents hommes, & marcha à leur tête droit au camp des Maures. Quand ils furent arrivés aux tentes, ils crierent de toutes leurs forces, marquis de Luzanne, répondez-nous, voici Tiran le Blanc qui vient vous délivrer. Quand Almédiser entendit la voix des chrétiens, il crut qu'elle venoit du ciel, & tous deux coururent à Tiran qui le reconnut, & lui fit prendre le cheval de celui de sa troupe qui étoit le mieux monté, Almédiser se mit en croupe. Quand il fut hors du camp, il les fit déchaîner,

déchaîner, leur donna des armes, & revint mettre le feu au camp. Ce qui fut si bien exécuté par sa troupe, qu'en un moment l'embrasement devint général. Alors Tiran retourna au combat, & vint au secours du roi & du seigneur d'Agramont; il portoit de si terribles coups, que personne n'osoit tenir devant lui. Quand les rois & les généraux Maures virent que leurs troupes étoient fort diminuées, ils penserent à la retraite, mais ils virent alors leur camp tout en feu. Dans le même tems ils apperçurent un gros corps de troupes vêtu de blanc, car la distance ne leur permettoit pas de reconnoître ce que c'étoit. Jusques-là la chaleur du combat ne leur avoit pas permis de le remarquer. Le roi de Tunis, dit: seigneur, je ne crois pas que ces gens-ci soient des chrétiens, je crois plutôt que ce sont des diables baptisés, ou que notre Mahomet s'est fait chrétien; car nous n'avons pu les entâmer, malgré la supériorité du nombre. Voyez de plus toutes ces troupes qui n'ont point encore donné, & qui attendent que nous soyons fatigués, pour nous charger par derriere, & nous mettre en pieces. Pour moi, je crois que nous devons nous ré-

tirer, non dans l'endroit où est notre camp, mais sur cette autre montagne qui est par-delà, car je crains ces maudites gens vêtus de blanc, voyez comme ils sont grands à cheval, je n'en ai jamais vu de pareils. Le roi d'Afrique lui répondit : quant à moi, je ne desire que vengeance, puisque j'ai perdu mon frere, & j'espere toujours que je pourrai tuer ce faux chevalier. Suivez-moi avec courage ; dans la douleur que j'éprouve, je ne cherche que la mort, ou le plaisir de me venger. Après avoir dit ces mots, il piqua des deux, & se jeta dans le fort de la mêlée. Le hasard voulut qu'il rencontrât le marquis de Luzanne ; il fut à lui d'une telle violence, qu'il le renversa lui & son cheval ; sans le seigneur d'Agramont qui vint à son secours, il alloit périr. La bataille dura jusqu'à deux heures après midi, sans que l'on eût pu dire de quel côté étoit l'avantage. Les choses étoient en cet état, lorsque le roi de Tunis, qui portoit un Mahomet d'or sur son armet, reconnut Tiran à la soubreveste semée d'étoiles qu'il portoit. Il dit aux autres rois : si vous voulez être vainqueurs, allons tous sur celui qui vous fait tant de mal ; quand nous l'au-

rons tué, tous les chrétiens serons prisonniers. Sur le champ tous les rois coururent contre Tiran. Quand ils furent à une certaine distance, il se jeta au milieu d'eux comme un lion; sa lance n'étant pas encore rompue, il en frappa le roi de Tana si vigoureusement, que malgré ses armes, il lui perça la poitrine, & le renversa mort. Après cela il rencontra le roi de Tunis, lui perça le bras, & le fit tomber de son cheval. Le roi Escariano, suivi du marquis & d'Almédiser, qui combattoient vaillamment, arriverent en cet endroit, & ils emporterent le roi de Tunis dans la ville. Alors Tiran jeta sa lance, & prenant sa petite hache, qu'il avoit toujours à l'arçon de la selle, il en donna un si grand coup à un Maure, qu'il lui fendit la tête & la poitrine. Je ne crois pas que jamais aucun héros de l'antiquité ait donné un si grand coup. Les Maures eux-mêmes en demeurerent étonnés; mais voyant que toutes leurs lances étoient rompues, ils sonnerent d'un cornet, tournerent le dos, abandonnerent la bataille, & se retirerent sur une montagne. Les chrétiens qui avoient besoin de repos, les laisserent aller volontiers. Cependant malgré leur

lassitude, ils les suivirent jusques à la montagne, assez contens d'être demeurés les maitres du champ de bataille. De retour dans la ville, ils crioient, hommes & femmes : vive le bienheureux chevalier : beni soit le jour de sa naissance : heureux celui dans lequel il nous a baptisé ; que celui où il est venu dans ce pays est fortuné ! Plût à Dieu qu'il fût roi de tous les Maures ! Avec de pareilles acclamations, on conduisit Tiran au château, où il trouva le roi de Tunis, que l'on avoit déjà pansé de sa blessure. La reine étoit encore avec toutes les femmes, à cheval sur toutes sortes de montures, & les citrouilles sur la tête, couvertes de linge blanc. Quand le roi de Tunis sut la ruse dont s'étoit servi Tiran, il fut au désespoir, arracha l'appareil que l'on avoit mis sur sa plaie. Tiran instruit de son désespoir, le vint trouver pour le consoler, & l'engager à se laisser panser. Il le trouva dans une rage qui ne lui laissoit rien écouter ; malgré tous les efforts que l'on avoit fait pour le retenir, il avoit déchiré sa plaie. Il perdoit tout son sang, & il n'étoit pas possible de l'étancher. Il mourut le soir même.

Aussi-tôt après sa mort, Almédiser demanda son corps à Tiran, qui le lui accorda. Il fit savoir au camp des Maures qu'ils pouvoient le venir chercher. Cette nouvelle augmenta leur consternation. Ils choisirent cinquante des meilleurs chevaliers, qu'ils envoyerent à la ville chercher le corps du roi. Quand ils furent en présence du général, ils le supplierent de vouloir leur permettre de le voir. Tiran ordonna à Almédiser de le faire mettre dans la salle, de le couvrir d'un magnifique drap d'or, & de placer autour de lui cent chevaliers l'épée à la main. Quand ses ordres furent exécutés, Tiran fit entrer les Maures dans la salle. Ils leverent le drap d'or; & quand ils eurent reconnu le roi, le plus considérable dit: général, le meilleur de tous les bons, écoute-moi: tu es la lumiere qui a éclairé les Chétiens. Ton nom ne peut être oublié dans toute la barbarie. Plus tu as rendu d'honneurs à ce grand prince, qui étoit si digne de les recevoir, plus tu t'es honoré toi-même. La fortune a voulu que ce malheureux prince fût ton esclave; il n'a pu soutenir ce malheur, lui qui par son courage étoit digne de soumettre toute

la chrétienté, de donner un pape à Rome, un calife à Babylone, & de voir à ses pieds l'Europe, l'Asie & l'Afrique entieres. O mort! Tu l'as enlevé ce généreux roi; & sa fin sera la perte de tous les Maures. Mes freres & mes compagnons, nous ne pouvons trop donner de larmes au sort de notre roi. Ils pleurerent tous en effet, & plaignirent leur malheur en baisant les pieds du corps.

Quand ils eurent rempli pendant quelque tems ce triste devoir, le vieux chevalier Maure se leva, & dit: O Dieu, grand & tout-puissant, créateur du ciel & de la terre, comment as-tu permis la mort d'un si bon roi, & d'un si brave chevalier? Il étoit jeune, & capable de faire la conquête du monde. Il défendoit la sainte loi que nous a donnée ton prophête, & que l'on suit dans toutes les parties du monde. Comment as-tu souffert qu'un seul homme ait eu l'adresse diabolique de convertir tout un peuple à la loi chrétienne, & de causer la perte de tant de rois, & de tant de milliers de Maures? Aidez-moi, chevaliers, à pleurer nos malheurs; donnez-moi de tristes expressions; partagez avec moi la douleur de notre per-

te, & de celle de la chevalerie maure. O saint prophête Mahomet, s'écria-t'il d'une voix enrouée! ô défenseur de notre liberté, prends pitié de nous. Ne permets pas que les chrétiens nous maltraitent plus long-tems. N'étoit-ce pas assez de perdre une grande bataille? Falloit-il être privé du soutien de la Barbarie? O roi de Tunis; puisse le seigneur te pardonner, & conduire ton ame où doivent être celles de tous ceux de ta religion. Tu occuperas parmi eux le premier rang. Se tournant ensuite du côté de Tiran, il lui dit: Général des chrétiens, l'état où tu nous vois t'apprend l'horrible situation où tu nous a réduits; notre camp est inondé du sang que tu as répandu. L'air que nous respirons est infecté par les cadavres de ceux de nos soldats que tu as mis à mort. Les plus puissans & les plus braves de nos rois ont péri sous tes coups. Nos malheurs redoublent à chaque instant. Chaque instant offre à nos yeux de nouveaux sujets d'horreur & de désespoir. O général, né pour le malheur de la sainte loi & du monde entier, c'est toi qui as versé le sang respectable de nos Rois. Ennemi de Dieu & des hommes, chré-

tien déteſtable, que maudit ſoit le jour abominable qui te vit arriver dans ce pays. Que maudite ſoit la galere qui t'apporta ſur nos bords ; que n'a-t-elle été engloutie avec toi dans les gouffres les plus profonds.

Tiran ſourioit en écoutant les diſcours du chevalier Maure : cependant il prit la parole, & lui dit : Je pardonne tes emportemens à l'excès de ta douleur ; mais crains de mettre ma patience à une nouvelle épreuve. Le Maure lui obéit. Les autres députés demanderent le corps de leur roi. J'en ſuis le maître, leur dit Almédiſer, & vous ne l'aurez qu'en payant une rançon de vingt mille doubles ducats d'or. C'eſt la moindre ſatisfaction que je puiſſe exiger de vos diſcours. Sur votre refus, je livrerai ſon cadavre aux chiens & aux corbeaux. Les députés conſentirent à tout, & emporterent le corps.

Quand ils furent au camp, ſa vue mit les Maures en fureur. Ils coururent aux armes, monterent à cheval, & ſe précipiterent vers la ville, en criant : Meure ce traître, ce faux général des mauvais chrétiens, cet ennemi de notre loi & de notre empire. Le roi de Damas ſe

présenta alors à eux, & leur dit : seigneurs, quel est votre projet ? J'ai toujours oui dire que la colere est le plus mauvais de tous les conseillers.

Songez quel est l'ennemi que vous allez attaquer ; songez à son habileté, qui nous a fait perdre plus de quatre-vingt mille soldats dans des batailles rangées. Croyez-vous que le désordre avec lequel vous marchez vous mettra en état de réparer nos pertes ? Qui marche ainsi au combat, court grand risque de n'en revenir qu'en déroute. Ses conseils ne furent point exécutés ; ils continuerent de courir vers la ville.

Tiran qui ne pouvoit être surpris, avoit découvert leurs mouvemens. Il sortit à leur rencontre avec ses troupes, ayant mis ordre à la defense de la ville ; & ayant placé derriere le fossé ce corps de femmes couvertes de voiles blancs.

Le combat fut long & opiniâtre. Les Maures se battoient en désespérés. Le roi Escariano fut plusieurs fois sur le point de perdre la vie, ou la liberté. Tiran & le seigneur d'Agramont le tirerent plusieurs fois des périls où sa valeur l'avoit précipité. Le combat dura jusqu'à la nuit. Tiran ne permit pas à ses

troupes de poursuivre les vaincus : ils se retirerent dans leur camp, & le lendemain on trouva que les Maures avoient laissé trente-cinq mille vingt-sept hommes sur le champ de bataille.

Les Maures voyant que leurs pertes augmentoient chaque jour, les rois tinrent conseil, & résolurent de demander une treve pour trente jours. Ils envoyerent pour cet effet une ambassade à la ville. Tiran ne jugea pas à propos de l'accorder; mais le roi Escariano, le seigneur d'Agramont, Almédifer & le chevalier Melchisédech y consentirent, parce qu'ils avoient beaucoup de blessés. Quand la treve fut faite, les femmes chrétiennes allerent sur le champ de bataille, prendre les corps des chrétiens pour les enterrer avec pompe. Les Maures résolurent de partir la nuit qui précéda la fin de la treve, & de se retirer dans les grandes montagnes de Fez, où les chrétiens ne pouvoient les suivre. Ils rassemblerent leurs troupes, & se mirent en marche environ sur le minuit, sans faire le moindre bruit. Le lendemain au point du jour, les gardes avancées vinrent frapper à la porte de la ville, pour apprendre au général que les Mau-

res partoient avec beaucoup de précipitation. Tiran fit sur le champ prendre les armes à toutes ses troupes. Au grand jour les chrétiens se mirent à la poursuite des Maures, & joignirent les traîneurs. Les rois envoyerent redemander à Tiran, non-seulement ce qu'on leur avoit pris, mais encore justice de ceux qu'on leur avoit tués, parce que la treve n'étoit pas expirée, assurant que s'il leur refusoit cette satisfaction, ils feroient savoir dans toutes les cours la mauvaise foi du roi Escariano, & celle de Tiran le Blanc, général des chrétiens, après en avoir fait leurs plaintes à Mahomet. Quoique Tiran put opposer leur départ précipité pour autoriser ce qu'il avoit fait; comme de part & d'autre on pouvoit alléguer de bonnes raisons, il crut devoir exécuter le traité, pour ne pas exposer sa réputation. Il fit rendre tout ce qui avoit été pris; & pour chaque Maure qui avoit été tué, il donna la liberté à deux de ceux qu'il avoit fait prisonniers. Les Maures furent très-contens de ce procedé, & disoient hautement que Tiran étoit le meilleur, & le plus franc chrétien qui fut au monde. Les Maures faisoient des marches forcées, & eurent

bientôt gagné les hautes montagnes de Fez, & delà, par des défilés presqu'impratiquables, ils se rendirent dans les plaines fertiles de ce royaume.

Cependant Tiran marcha après le départ des Maures du côté des défilés, & soumit toutes les villes & tous les châteaux qui étoient en-deça. Le seigneur d'Agramont voyant que ces défilés n'étoient point gardés, proposa à Tiran de l'envoyer tenter le passage, afin de se mettre en état de conserver les conquêtes que l'on faisoit. Tiran approuva cet avis, & de concert avec le roi Escariano, il donna au seigneur d'Agramont un corps de quarante mille chevaux & de huit mille fantassins, avec lequel il traversa les montagnes. Quand il fut de l'autre côté il ne trouva point de troupes ennemies. Les rois maures s'étoient séparés pour se retirer dans leurs états. Alors le seigneur d'Agramont se mit à faire la conquête du pays. Presque toutes les places se soumirent ; celles qui voulurent résister furent forcées & pillées. Ce chevalier étoit brave & habille, & ses troupes avoient confiance en lui. Ils arriverent à Montagata : elle appartenoit à la fille du roi de Bellema-

rin : ſon pere & ſon mari ayant péri dès le commencement de la guerre. A la vue des chrétiens, ceux de la ville tinrent un conſeil, dans lequel il fut arrêté que l'on porteroit les clefs au ſeigneur d'Agramont. Il les reçut avec bonté, & leur accorda tout ce qu'ils lui demanderent. Mais quand les chrétiens furent prets d'entrer dans la ville, ceux qui la gouvernoient ſe répentirent de ce qu'ils avoient fait, & réſolurent de mourir plutôt que de ſe rendre. Le ſeigneur d'Agramont voyant que l'on ſe moquoit de lui, attaqua la ville de tous les côtés, & fit donner un aſſaut. Il y fut bleſſé d'une balle d'arbalette.

Toutes les troupes le voyant tomber, le crurent mort. On le mit ſur un bouclier, & on le porta à ſa tente. Cet accident fit ceſſer le combat. Alors le ſeigneur d'Agramont promit à Dieu & aux ſaints Apôtres, qu'il ſe vengeroit de la tromperie qui lui avoit été faite ; & furieux de la douleur que lui faiſoit ſa bleſſure, il jura qu'il ne partiroit point ſans avoir pris la ville, & fait paſſer tous les habitans par l'épée. Sur le champ il envoya demander la groſſe artillerie. Tiran la conduiſit lui-même avec toutes ſes

troupes, & fit donner l'aſſaut à la ville en arrivant. Il fut ſi terrible, qu'il s'empara d'une grande Tour qui ſervoit de Moſquée, & qui tenoit à la muraille; mais la nuit fit ceſſer l'aſſaut. Le lendemain matin les Maures envoyerent dire qu'ils ſe rendroient, à condition qu'on les laiſsât vivre dans leur religion; qu'ils donneroient par an trente mille piéces d'or, & rendroient tous les priſonniers qu'ils avoient. Tiran les renvoya à ſon couſin, leur diſant qu'il ne feroit que ce qu'il ordonneroit. Quand ils furent devant lui, quelques prieres qu'ils lui fiſſent, il ne voulut jamais les écouter. Alors le peuple réſolut de lui envoyer leur ſouveraine avec pluſieurs autres demoiſelles, pour tâcher de le fléchir. (Ici l'auteur interrompt ſon récit pour parler de Plaiſir de ma vie.)

Quand la bonté de Dieu eut délivré Plaiſir de ma vie du naufrage, elle fut conduite à Tunis chez la fille d'un Pêcheur, comme il a été rapporté. Cette fille ſe maria deux ans après avec un homme qui demeuroit auprès de Montagata; elle fut toujours regardée comme eſclave, mais elle menoit une vie aſſez douce, travaillant à des ouvrages

de broderie en or & en ſoie, dont ſa maîtreſſe faiſoit un débit avantageux. Cette femme ayant cru s'appercevoir que ſon mari la regardoit avec complaiſance, elle en devint jalouſe, & réſolut de s'en défaire. Ainſi étant allée à la ville, ſous prétexte de faire quelques emplettes, elle fut trouver la fille du roi, & lui dit, qu'ayant appris qu'elle vouloit ſe marier, & qu'elle cherchoit des chemiſes travaillées en or & en ſoie, elle venoit lui offrir une eſclave jeune & bien faite, à laquelle elle avoit montré dans ſon enfance à faire toutes ſortes de beaux ouvrages de femme. Alors elle lui préſenta des morceaux de ſon ouvrage, en l'aſſurant que ſi elle vouloit lui en donner cent piéces d'or, elle lui feroit volontiers le ſacrifice de tout ce qu'elle lui avoit coûté, & des ſoins qu'elle avoit pris pour la rendre auſſi adroite. La reine ayant examiné l'ouvrage, accepta le marché. La Mauriſque ajouta qu'elle ne la lui vendoit qu'à condition qu'elle ne lui diroit point qu'elle l'avoit vendue; parce qu'elle l'aimoit ſi fort, que la ſéparation lui feroit trop ſenſible; mais qu'elle auroit la bonté de dire qu'elle la lui avoit p-

tée pour deux mois. Car, ajouta-t-elle, elle mourroit de chagrin, si elle savoit que je l'eusse vendue. Peu de tems après cela la ville fut assiégée. Les Maures firent beaucoup de prisonniers chrétiens, parmi lesquels il se trouva un homme d'armes, qui étoit sur la galere de Tiran, quand elle fit naufrage. Plaisir de ma vie le reconnut, & lui demanda s'il n'étoit pas du nombre de ces chrétiens qui périrent sur une galere à la côte de Tunis ? Oui, madame, lui répondit-il, & j'eus beaucoup de peine à me sauver à terre. Après cela je reçus mille bastonnades ; & par la suite je fus vendu, non sans avoir beaucoup à souffrir. Que me diras-tu, continua-t-elle, de Tiran ? Sainte Marie, repliqua le prisonnier ! il est plein de vie, & général des chrétiens ; il travaille à la conquête de ce pays. Ensuite il lui parla de la blessure du seigneur d'Agramont. Elle lui demanda des nouvelles de Plaisir de ma vie. On croit qu'elle s'est noyée, répondit-il ; notre général a été bien sensible à sa perte. La joie qu'elle ressentit en apprenant ces nouvelles suspendit le souvenir de ses malheurs, & elle ne fut plus occupée que des moyens de

travailler à sa délivrance & à celle des autres prisonniers chétiens.

Le jour que sa maîtresse devoit aller trouver les généraux chrétiens, elle se déguisa, & se mit à sa suite. La reine sortit à la tête de cinquante demoiselles, & accompagnée de plusieurs esclaves; elle alla d'abord se présenter à Tiran, qui, sans vouloir l'écouter, la renvoya au seigneur d'Agramont. Il la reçut encore plus mal qu'il n'avoit fait les premiers députés. Elle retourna donc à la ville, n'attendant plus que la ruine de son royaume. Elle passa la nuit dans les cris & dans les larmes. La consternation étoit universelle.

Le lendemain matin Plaisir de ma vie dit à la reine & aux principaux de la ville, que s'ils vouloient lui permettre de sortir, elle parleroit au général, & lui diroit des choses qui l'engageroient à leur pardonner. Dans le désespoir où ils étoient, ils ne pouvoient refuser la permission qu'elle demandoit, il falloit tout essayer. Plaisir de ma vie s'habilla proprement à la moresque, & s'étant noirci le tour des yeux à la maniere des femmes du pays, pour se déguiser, elle marcha, suivie des femmes de la ville;

elles arriverent à l'heure de midi à la tente de Tiran, qui leur manda d'aller trouver le seigneur d'Agramont, parce qu'il ne pouvoit rien faire en leur faveur. Plaisir de ma vie lui fit dire qu'il passeroit pour un faux chevalier, s'il refusoit de voir & d'entendre des demoiselles, lui que l'ordre de chevalerie qu'il avoit reçu engageoit à prendre leur défense contre tout le monde, qu'elles lui demandoient aide & conseil. On vint rendre cette réponse au général. Celui qui la lui fit ajouta qu'il avoit parlé à une demoiselle très-bien faite, qui parloit le moresque à merveille, & qu'il lui seroit bien obligé, quand on prendroit la ville, de la faire chrétienne, & de la lui donner pour femme. Va, dit le général, amene-les ici. Après les saluts, Plaisir de ma vie lui dit:

Seigneur général, ton noble & généreux cœur veut-il se démentir en cette occasion des sentimens qu'il a toujours montré? Sera-t-il sans pitié pour les malheureux habitans de cette ville, qui te parlent par ma bouche, qui confessent leur faute, & qui implorent ta miséricorde? As-tu oublié que ta loi, que l'exemple de ton Dieu, que les regles

de ta chevalerie t'obligent de pardonner à un ennemi soumis, & qui reconnoît sa faute. Pardonne la liberté avec laquelle je te parle. Nous sommes instruits de tes grands exploits, les victoires que tu as remportées dans la Grece sur les Turcs nous sont connues comme celles qui ont accompagné tes armes dans ce pays. Tu ne seras pas moins généreux pour nous que tu l'as été pour le roi Escariano, pour cet ennemi qui te doit la gloire & le bonheur de sa vie. Aie quelque compassion d'une reine infortunée, je t'en conjure au nom de la demoiselle à qui tu as donné ton cœur.

Tiran étoit trop irrité contre la perfidie de ceux de la ville, & trop affligé du danger où étoit son cousin d'Agramont, pour se laisser toucher à ce discours. Il lui répondit : Que la clémence consistoit à pardonner ses propres injures, mais que la justice obligeoit à poursuivre la vengeance de celles qu'avoient reçu les siens. Il renouvella les sermens de faire passer tous les habitans au fil de l'épée, & ordonna en même tems qu'on la fît sortir. Alors Plaisir de ma vie, prenant la parole, dit avec un espece d'emportement : Juste Ciel ! est-ce là ce

Tiran le Blanc de la Roche-Salée dont on vantoit les vertus par toute la terre! Songe aux engagemens que tu pris lorsque tu reçus l'ordre de chevalerie dans cette brillante cour d'Angleterre, où tu te couvris de gloire par la défaite du redoutable seigneur de Villermes, par la mort de deux rois & de deux ducs, par la victoire que tu remportas sur les deux freres Thomas & Kyrié Eleïson de Montauban. Faut-il pour te ramener à la vertu, te rappeller le nombre infini de tes autres exploits; le secours que tu donnas à la religion de Rhodes, la prudence avec laquelle tu vins à bout de conclure le mariage du prince de France & de l'infante de Sicile; ce que tu as exécuté en faveur de l'empereur de Constantinople? Songe à l'état cruel où l'a laissé ton absence; songe à la douleur dans laquelle cette absence plonge une grande princesse, dont les charmes ne peuvent être surpassés que par ses vertus. Songe aux malheurs auxquels la fortune, en t'éloignant des terres de Constantinople, expose peut-être ton malheureux cousin Diofebo & Stéphanie la duchesse de Macédoine, que tu lui as donné pour épouse; ils sont sortis de

ton ſouvenir. O malheureuſe maiſon de la Roche-Salée, la meilleure qui ſoit au monde ! O chevaliers de Bretagne, qui gémiſſez peut-être dans les fers n'attendez plus de ſecours, celui duquel vous en deviez eſperer, n'eſt plus ſenſible au ſort des malheureux.

Plaiſir de ma vie avoit pris l'accent de la langue du pays ; & cet accent déguiſoit ſa voix. Tiran étoit dans le plus grand étonnement, il ne pouvoit concevoir comment toute ſa vie lui étoit ſi bien connue ; les dernieres idées qu'elle lui avoit rappellé avoient renouvellé toutes ſes douleurs, il la pria de lui dire qui elle étoit, & qui lui avoit révélé toutes ces choſes ; étoit-elle un diable, ou un eſprit familier, revêtu d'un corps féminin ?

Non, Tiran, lui répondit Plaiſir de ma vie, je ſuis une femme ordinaire, ſemblable à toutes les autres, & ſi le peu de choſes que je t'ai dit t'a étonné, il m'en reſteroit bien d'autres à te découvrir, qui te jeteroient dans la plus grande ſurpriſe. Mais à quoi cela pourroit-il ſervir ! Te rappellerois-je cette nuit délicieuſe du château de Malvoiſin, dans laquelle la princeſſe Carméſine s'a-

bandonna à ta discrétion ! Te parlerois-je de cette autre nuit, dans laquelle par le conseil & par le secours d'une malheureuse fille, que l'on nommoit, si je ne me trompe, *Plaisir de ma vie*; elle te mit sur la tête la couronne de Constantinople, & te reçut dans son lit, comme son seigneur & son époux ! Mais à quoi me serviroit de te rappeller des choses qui ne sont plus présentes à ta mémoire ! tu les a oubliées. Infortunée princesse de Constantinople, ton empire est en proie aux infideles; ta ville, ton pere, tes parens, ta personne même sont prêtes de tomber entre leur mains; mais tu ignores encore le plus grand de tes malheurs, ton chevalier t'abandonne.

La douleur & le saisissement de Tiran étoient devenus si grands, qu'il ne put entendre les dernieres paroles de Plaisir de ma vie, sans tomber évanoui; il resta sans connoissance. Le caractere impétueux du roi Escariano pensa rendre cet accident fatal à Plaisir de ma vie. Il croyoit qu'elle avoit jeté quelque charme sur le chevalier, il donna ordre qu'on la saisît, & qu'on la gardât avec soin, jusques à ce que l'on eût vu quelles se-

roient les suites de cet accident. Plaisir de ma vie en étoit elle-même trop touchée, pour faire quelque attention à autre chose; elle se jeta à terre en déchirant ses habits, & soulevant le chevalier, elle posa sa tête sur son sein, disant à ceux qui vouloient l'en empêcher: Laissez, c'est à moi à réparer le mal que j'ai fait, je connois ce chevalier avant tous ceux qui sont ici, & ce n'est pas le premier service que je lui ai rendu. Elle arrosoit son visage de ses larmes, & faisoit les plus grands regrets; mais alors elle se ressouvint d'une blessure qu'il avoit reçue à l'oreille dans son combat contre le seigneur de Villermes, & dont la cicatrice étoit demeurée si douloureuse, qu'il suffisoit de la toucher pour le retirer du plus profond évanouissement.

Tiran revint en effet, poussant un grand soupir, & surpris de se trouver entre ses bras, il la regardoit fixément & sans parler. Au nom du Dieu que tu adores, lui dit-il, après avoir repris ses esprits; apprends moi d'où tu sais les choses que tu m'as dites; j'en jure par le nom sacré que tu as prononcé, je t'accorderai tout ce que tu me deman-

des. Plaisir de ma vie qui craignoit qu'en se découvrant tout d'un coup, la surprise ne fît retomber le chevalier dans un second évanouissement plus dangereux que le premier, lui dit : Promettez-nous la grace que nous vous demandons, le ciel vous en récompensera par l'intercession de notre grand prophête. Ensuite elle enfila un long discours pendant lequel Tiran demeurant toujours la tête sur ses genoux, tomba dans une profonde rêverie ; les périls de la princesse & de ses parens en étoient l'objet.

Cependant le seigneur d'Agramont instruit de l'accident de Tiran, & croyant qu'il avoit perdu la vie, s'étoit levé tout furieux ; il accourut l'épée à la main à la tente du général, & le voyant étendu par terre auprès d'une femme vêtue à la moresque, il s'écria en entrant : Que fait ici cette sorciere ? Attendez-vous qu'après avoir donné la mort à votre ami, à votre seigneur, elle vous enleve encore son corps ; c'est à moi à la punir de ses crimes, puisque vous n'avez pas daigné le faire. En même-tems il la saisit par les cheveux qu'elle avoit épars, & levant l'épée il se préparoit à lui couper la tête. Au cri que

la

la frayeur fit pousser à Plaisir de ma vie, Tiran sortit de sa rêverie, il se jeta sur le seigneur d'Agramont, & lui saisit l'épée; mais celui-ci étoit tellement transporté de colere, qu'il ne voyoit plus rien, il retira l'épée, & par ce mouvement il fit à Tiran une si dangereuse blessure, que l'on crut quelque tems qu'il en demeureroit estropié. On se jeta sur le seigneur d'Agramont, & on l'entraîna hors de la tente. Escariano le vouloit tuer. Tiran étoit dans la plus furieuse colere contre lui, pour avoir voulu frapper à ses yeux une femme, & une femme à laquelle il avoit accordé sa protection. La confusion & la douleur dans laquelle le seigneur d'Agramont se trouva, lorsqu'il fut revenu à lui, toucherent Tiran, & il résolut de lui pardonner? mais comme rien ne le pouvoit distraire de ce qui regardoit son amour, il demanda avant toutes choses à Plaisir de ma vie, si elle avoit été esclave à Constantinople. Alors se levant & se jetant à ses pieds: Eh quoi, seigneur, lui dit-elle, en langage grec, ne connoissez-vous plus la malheureuse Plaisir de ma vie? en avez-vous perdu le souvenir? Elle se préparoit à lui conter le

détail de son histoire, mais il ne lui en donna pas le loisir. Il la releva en l'embrassant plusieurs fois.

Il ordonna aussi-tôt que l'on dressât un trône magnifique à la porte de sa tente, & que l'on mandât la reine & toutes les dames de la ville. Ce trône étoit couvert de drap d'or, on y montoit par plusieurs degrés ; il y plaça Plaisir de ma vie, & comme elle avoit déchiré tous ses habits, il lui fit donner un de ses manteaux de brocard cramoisi doublé d'hermines ; il fit mettre la reine de la ville sur le dernier gradin, & les demoiselles prirent leurs places à ses côtés par terre, de façon que Plaisir de ma vie étoit traitée en reine. Il lui avoit ôté son voile, & sa tête n'étoit ornée que de beaux cheveux. Tout le monde voyant que Tiran lui rendoit tant d'honneur, croyoit qu'il la vouloit épouser. Il fit ordonner dans le camp, que sous peine de mort, on vînt baiser la main à Plaisir de ma vie. Il fit aussi publier le pardon général qu'il accordoit aux habitans de la ville, leur permettant de vivre dans la religion qu'il leur plairoit, avec une expresse défense à tous les soldats de faire le moindre tort à au-

d'un habitant. Il fit préparer des viandes, & donna un grand repas à tous ceux qui voulurent manger. Tous les instrumens & les trompettes de la ville jouerent pendant le repas. Cette fête dura huit jours, & fut la plus singuliere que l'on eut jamais donnée dans un camp. Quand le seigneur d'Agramont sut que celle qu'il avoit voulu tuer étoit Plaisir de ma vie, il fut encore plus affligé de ce qui lui étoit arrivé; il alla donc trouver le roi Escariano & la reine, qui ne quittoit pas Plaisir de ma vie, & les pria de faire sa paix avec Tiran. Ils y consentirent, & l'un & l'autre l'accompagnerent. Quand il fut devant le général, il lui dit d'un air fort affligé, qu'il étoit au désespoir de l'action qu'il avoit commise, qu'il n'avoit point reconnu Plaisir de ma vie, & convint qu'il n'y avoit point de punition qu'il ne méritât; il ajouta, que s'il ne vouloit pas lui pardonner, il étoit résolu de retourner en Ponant, pour y finir sa triste vie, & que plus l'amitié & les liens du sang l'attachoient à lui, plus il sentoit combien sa faute étoit grande. Tiran fut touché en l'entendant parler ainsi, il l'embrassa, en lui disant: ou-

blie, mon cher coufin, la colere où j'ai été contre toi, comme j'oublierai ce qui l'avoit caufée. Crois qu'elle n'a point altéré mon amitié : dans peu je t'en donnerai des marques convaincantes. Le roi & la reine furent charmés de voir la paix faite entr'eux. Tous enfemble furent au tribunal, fur lequel Plaifir de ma vie étoit charmée d'être affife. Le feigneur d'Agramont lui demanda beaucoup de pardons, l'affurant qu'il les méritoit, parce qu'il ne l'avoit pas reconnue, & que fi elle le refufoit, il s'en iroit dans le monde errant & vagabond cherchant la mort ; & qu'au refte, elle n'auroit jamais de chevalier qui lui fût plus attaché que lui, & que dès ce moment il ceffoit de defirer la ruine de cette ville, puifqu'elle étoit fi fort attachée à fa confervation. Plaifir de ma vie lui répondit : La cruauté & la haine ne font point les paffions des femmes bien nées ; à Dieu ne plaife que je dèshonore la nation grecque, par de femblables fentimens ; quand bien même vous m'euffiez offenfée, j'aurois d'autant moins lieu de m'en plaindre, que je ne vous étois pas connue ; vous n'avez offenfé que le général, fous la pro-

tection duquel étoit ma vie ; je me ferois consolée de la perdre de la main d'un aussi brave chevalier ; j'aurois obtenu la couronne du martyre, puisque je n'étois occupée que du soin d'augmenter la sainte foi catholique, comme vous en serez convaincu par la suite. Ne me demandez point de pardon, parce que je ne suis point offensée, & quand je le serois, je l'oublierois aisément, puisque vous voulez bien pardonner à cette reine & à ses sujets. Ce qui me reste à vous demander, c'est qu'oubliant le passé, vous repreniez votre ancienne gaieté. Je prie le seigneur qu'il vous fasse obtenir l'amour de l'objet que vous aimez. Le roi Escariano & Tiran interrompirent leur conversation ; & quand les fêtes furent finies, ceux de la ville, précédés de leur reine, apporterent leurs clefs à Tiran, il les prit & les donna à Plaisir de ma vie, qu'il revêtit en même-tems de la souveraineté. Plaisir de ma vie partit aussi-tôt, accompagnée de Tiran & d'un nombreux cortege. On la plaça sur le trône, & on lui prêta serment : l'ancienne reine lui abandonna son palais. Plaisir de ma vie avoit une nombreuse maison, que lui avoit formée le géné-

ral. Elle gouverna pendant huit jours, prit connoiſſance des affaires, & fit quelques réglemens. Les Maures étoient charmés de la prudence de leur nouvelle reine ; ils étoient ſurpris de voir dans une fille de ſon âge, le bon ſens joint à la jeuneſſe & à la beauté. Au bout de huit jours, elle envoya chercher l'ancienne reine, & lui dit : Ne croyez pas que le changement arrivé à ma condition m'ait fait perdre le ſouvenir de vos vertus, & des bontés avec leſquelles vous m'avez traitée pendant mon eſclavage. La révolution qui m'a fait paſſer de la captivité ſur le trône, & qui m'a donné votre place, eſt un des jeux ordinaires de la fortune ; je ne ſuis point éblouie de l'éclat de ſes préſens ; ſans avoir été ſouveraine, je me ſuis trouvée dans une ſituation peut-être encore plus élevée. Comme je ne rougis point d'avoir été votre eſclave, vous ne devez point rougir d'être ma ſujette, vous ne la ſerez pas encore long-tems, je vous rends votre trône & vos ſujets. En même-tems elle ſe leva & ſalua la reine d'une maniere reſpectueuſe, en voulant l'obliger de reprendre les clefs de la ville. L'ancienne reine les refuſa, & ſe je-

tant à ses pieds : Non, madame, lui dit-elle, c'est à vous d'être la souveraine d'un peuple dont vous avez sauvé les jours, & dont vous faites déjà le bonheur par votre prudence & par vos vertus, je serai contente si vous me gardez auprès de vous. Plaisir de ma vie ne l'avoit pu souffrir dans cette situation, elle l'avoit relevée en l'embrassant. La reine la serroit dans ses bras en pleurant de joie. Enfin elle céda aux vives instances de Plaisir de ma vie, & consentit à remonter sur son trône. La reine exaltoit la générosité & la noblesse de cette action. Non, madame, lui dit Plaisir de ma vie, ce que je fais ne mérite point de louanges, mon action n'a rien que d'ordinaire dans les principes de la religion que je professe ; ne me louez point, louez ma religion, comprenez quelle en est la perfection. Que j'en suis encore éloignée !

La reine frappée de ce discours, & de tout ce qu'avoit fait Plaisir de ma vie, garda un moment le silence, & reprenant la parole, elle lui dit : Oui, madame, car vous serez toujours mon égale, puisque vous ne voulez pas être ma souveraine, je reconnois la perfection

de votre loi, & la fausseté de la nôtre; je suis chrétienne, faites-moi donner le baptême.

Plaisir de ma vie se sentit pénétrée d'entendre ces paroles : Ah, ma chere sœur, s'écria-t-elle en l'embrassant ! ma joie est plus grande que si vous me faisiez souveraine de toute la barbarie. En même-tems elle fit assembler les habitans, elle abdiqua la souveraineté en leur présence, déclarant qu'elle transportoit à leur ancienne reine, tous les droits qu'ils lui avoient donné par leurs sermens; on prêta de nouveau serment à l'ancienne reine. Plaisir de ma vie la quitta pour retourner au camp, en l'assurant qu'elle alloit travailler pour elle. Tiran la reçut avec de grands honneurs; mais quand elle eut rendu compte de ce qui venoit d'arriver, on lui donna les plus grands éloges. Tiran approuva tout ce qu'elle avoit fait. Mais, dit le seigneur d'Agramont, si vous cessez d'être la souveraine de cette ville, si ses habitans ne sont plus vos sujets, que deviendra le serment par lequel je suis lié? Qui me relevera de mon vœu?

Chevalier, dit Plaisir de ma vie, ne leur as-tu pas accordé le pardon?

Voudrois-tu dèshonorer ton nom & ta race par une vengeance prise de sang froid ? Mais si ton vœu t'embarrasse, il est facile de lever ton scrupule. Tu as juré de faire passer * *par l'épée* tous les habitans de cette ville. Eh bien, ils y passeront. Le roi tiendra une épée par la garde, & Tiran par la pointe, tous les habitans de la ville passeront par-dessous, alors tu seras absous de ton maudit serment, & moi je te donnerai la bénédiction, quand je chanterai messe. Tout le monde se mit à rire. L'expédient de Plaisir de ma vie fut accepté. Après cette cérémonie, elle pria la reine de se faire baptiser, comme elle le lui avoit promis. Elle y consentit, & sur le champ elle reçut le saint baptême avec une grande dévotion, & treize cents personnes avec elle. Après cela tous les habitans de ce royaume furent convertis, & Tiran obtint du pape, que le moine qui étoit venu pour racheter les esclaves chrétiens, seroit son légat dans ce pays, & les Maures comme les nou-

* L'Espagnol dit : *Has hecho voto que to dos los de la Ciudad han di passar so tu Espada.* Ces derniers mots signifient également passer au fil de l'épée, & faire passer par-dessous son épée.

veaux chrétiens, ne lui donnoient plus d'autre nom que le pere des chrétiens.

Avant de quitter cette ville, Tiran proposa à la reine d'épouser Melchisedech, brave chevalier du Royaume de Tremecen; il pria Plaisir de ma vie de joindre ses instances, elle le fit, & la reine consentit à ce mariage. Le chevalier ordonna des fêtes que l'on a coutume de faire en ces occasions. Cette reine vêcut parfaitement bien, avec une grande dévotion pour la sainte mere de Dieu, & fit bâtir dans sa ville beaucoup de couvents d'hommes & de femmes, & fit beaucoup d'aumônes. Quand les nôces eurent été célébrées avec toute la pompe imaginable, le roi Escariano & Tiran décamperent en conduisant avec eux Plaisir de ma vie. Ils allerent conquérir une province, que l'on mit sous la dépendance du royaume de Tremecen. Tiran donna ce commandement à un brave chevalier, qui se nommoit le seigneur d'Antioche, qui s'étoit très-bien conduit dans la guerre, & qui étoit intime ami de Melchisedech, roi de la ville dont nous venons de parler.

Quoique Tiran eût été sans cesse occupé de l'absence de sa princesse, & du

déplorable état où devoit être l'empire grec, les circonstances dans lesquelles il s'étoit trouvé jusqu'alors ne lui avoient pas permis de former aucun projet pour le secourir. Il ne dépendoit pas même de lui de quitter l'Afrique. Mais il se trouvoit alors dans une autre situation; il pouvoit conduire une nombreuse armée contre les Turcs, & il ne pensoit plus qu'aux mesures qu'il devoit prendre pour assurer l'exécution de cette entreprise.

Ces mesures demandoient quelque tems, il falloit achever de détruire les rois ligués qui s'étoient retirés dans les montagnes, sans quoi les nouveaux chrétiens n'auroient pu envoyer leur troupes hors de l'Afrique; il falloit avoir des vaisseaux de transport pour conduire par mer une armée à Constantinople, & il n'y en avoit point dans les ports qui dépendoient des royaumes conquis.

Escariano offrit à Tiran les trésors qu'il lui avoit rendus en le remettant sur le trône, & que sa portion du butin fait sur les Maures conquis, avoit encore beaucoup augmentés. Tiran les accepta, fit faire de grosses remises en Italie & dans les places maritimes de la chrétienté; il chargea Espertius, un jeune che-

valier de Tremecen, auſſi intelligent que courageux, de paſſer en Italie, & d'employer les fonds qu'il y devoit trouver à faire préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour l'entrepriſe; il lui ordonna d'acheter des armes & des chevaux, de ſoudoyer les plus braves gens qu'il pourroit rencontrer, & les plus capables de ſervir de chefs à ſes ſoldats. Il devoit acheter quelques vaiſſeaux de guerre, & arrêter le plus grand nombre de bâtimens de tranſport qu'il lui ſeroit poſſible; il avoit auſſi ordre de faire des proviſions de vin en Italie, car pour des bleds, l'Afrique en pouvoit fournir en très-grande abondance.

En attendant que le ſecours fut prêt, Tiran réſolut d'envoyer un ambaſſadeur à l'empereur de Grece, afin de lui en donner avis, pour ſavoir au vrai l'état des choſes, & pour être en état de prendre de juſtes meſures. Son choix tomba ſur le nouveau roi Melchiſedech. Il comptoit ſur ſa prudence & ſur ſon courage. Il étoit Maure de nation, & s'il tomboit entre les mains des Turcs, il lui auroit été facile de ne leur donner aucuns ſoupçons. Il donna ſes ordres pour faire armer un vaiſſeau, & pour le faire charger de bleds.

Pendant que l'on y travailloit, un jour qu'il s'entretenoit avec Plaisir de ma vie, & qu'elle lui racontoit le détail de quelques circonstances de sa captivité; cette conversation rappellant à cette fille le souvenir de ses malheurs, & de l'état où se trouvoient l'empereur, la princesse, sa propre famille, elle ne put retenir ses larmes, ni moderer sa douleur. Tiran qui avoit pour elle l'amitié la plus tendre, en fut touché, & il lui dit en l'embrassant : Sechez vos larmes, ma chere sœur, Dieu qui a voulu que je fusse la cause de vos malheurs, ne l'a voulu que pour vous élever à un rang où, sans ces malheurs, je n'aurois pu vous porter. Il y a déjà quelque tems que j'y ai pensé, & je ne dois plus reculer l'exécution de mon projet. Vous serez souveraine de deux royaumes puissans, & je vous donnerai pour époux un de mes plus chers parens, un brave chevalier de la maison de la Roche-Sallée de Bretagne. Vous ferez le bonheur & le repos de sa vie; il sera la gloire & le soutien de la vôtre.

Plaisir de ma vie sensible à l'amitié & à la générosité du chevalier, voulut se jeter à ses pieds, & lui baiser la main.

Il ne le lui permit pas ; mais l'embrassant de nouveau : Non, ma chere sœur, lui dit-il, ne me remerciez point, je ne puis rien vous donner qui ne soit au-dessous de ce que vous méritez, & des obligations que je vous ai. Soyez la souveraine des royaumes de Fez & de Bougie. Vous mériteriez d'être celle de l'Afrique entiere. Ces deux royaumes sont ma conquête, j'ai le droit d'en disposer ; & si j'avois besoin du consentement du roi Escariano, mon frere, il ne me le refuseroit pas. Ce prince entra alors dans la chambre où ils étoient. Il appris avec joie le projet de Tiran. Il avoit conçu beaucoup d'amitié pour Plaisir de ma vie, & la reine sa femme ne pouvoit s'en séparer.

L'humeur libre & enjouée de cette fille étoit accompagnée de beaucoup d'esprit, & même de plus de raison qu'on n'auroit dû en attendre. La vue d'un engagement sérieux avec un homme pour lequel elle n'avoit aucune inclination, & qui peut-être ne l'épouseroit que pour partager sa nouvelle grandeur, la rendit pensive. Elle avoua le sujet de ses réflexions à Tiran. Non, lui dit-il, reine de Fez & de Bougie, ne craignez rien de

pareil ; l'époux que je vous destine vous rendra heureuse, l'amour a été jusqu'à présent une passion inconnue pour lui, vous lui en ferez éprouver les premieres douceurs ; votre personne & votre humeur lui inspireront une tendresse que l'habileté de votre esprit saura rendre éternelle. En même tems il ôta de son col une magnifique chaîne d'or, qu'il mit à celui de Plaisir de ma vie, en lui disant : C'est au nom d'Agramont, roi de Fez & de Bougie, que je vous épouse, n'y consentez-vous pas ? Oui, seigneur, répondit-elle en se jetant à ses pieds, & les ambrassant malgré lui, le brave Tiran n'est-il pas le souverain de ma volonté ? Pourrois-je refuser l'honneur d'entrer dans son illustre maison ?

Tiran la releva en ordonnant qu'on appellât le seigneur d'Agramont. Mon cousin, lui dit-il, lorsqu'il le vit entrer, je vous ai marié avec la reine de Fez, avec l'aimable fille que vous voyez ici. Vous connoissez son mérite ; vous savez les obligations que je lui ai, & ce qu'elle a souffert pour moi, dégagerez-vous ma parole ? accepterez-vous sa main & le trône que je vous offre avec elle ?

Seigneur, répondit Agramont, vous ſavez combien j'avois toujours été éloigné d'une paſſion que je ne croyois propre qu'à inſpirer des foibleſſes. Celle dont vous m'offrez la main étoit ſeule capable de me donner d'autres penſées. Depuis ce malheureux jour qu'elle m'a ſi généreuſement pardonné, ſes graces & ſon métite m'ont fait ſentir que l'amour de la gloire n'étoit pas capable de remplir tous les beſoins de notre cœur; qu'il étoit formé pour de plus tendres ſentimens. C'eſt la perſonne ſeule de la charmante reine de Fez, qui peut me toucher. Je vous la demande donc avec ardeur. Je la prie de m'accepter pour ſon époux, & de croire que les Sceptres de Fez & de Bougie, que vous m'offrez avec elle, tirent leur plus grand éclat à mes yeux de la main à qui vous les avez remis. En même tems il s'approcha de Plaiſir de ma vie, & voulut fléchir le genoux devant elle pour lui baiſer la main. Elle ſe baiſſa pour le relever. En même tems Tiran les ſerrant l'un & l'autre entre ſes bras, les fit s'embraſſer & ſe baiſer. Le ſeigneur d'Agramont, peu fait aux façons de l'amour, étoit un peu timide.

Tiran ordonna que l'on préparât tout pour la cérémonie de leurs fiançailles, & de leur couronnement. Plaisir de ma vie voulut que la célébration du mariage fut remise au tems de son arrivée à Constantinople, & des nôces de Carmésine avec Tiran. Le seigneur d'Agramont auroit bien voulu être quitte de la peine de soutenir le rôle d'amant, dont il se trouvoit plus embarrassé qu'il ne l'eût été d'un combat en champ clos avec un chevalier; mais comme sa passion pour la nouvelle reine étoit plus solide qu'impétueuse, il consentit à ce qu'elle demandoit. Plaisir de ma vie lui pardonna son peu d'impatience; elle le regardoit moins comme un amant que comme un mari.

Les fêtes qui accompagnerent les fiançailles durerent huit jours. Plaisir de ma vie y parut avec un air de grandeur, aussi libre & aussi aisé que si elle eût passé sa vie sur le trône. Tiran ne négligeoit point cependant les préparatifs de la guerre contre les rois ligués, ni ceux du départ de l'ambassadeur Melchisedech pour Constantinople. Le lendemain des fêtes le vaisseau se trouva en état de mettre à la voile, & l'ambassadeur s'em-

barqua avec ses lettres & ses instructions. Le jour même Tiran se mit en marche vers le pays des hautes montagnes. Son armée étoit très-forte ; sa cavalerie nombreuse & bien armée, & il menoit avec lui tout ce qui étoit nécessaire pour entreprendre un siege. Les rois ligués s'étoient retirés dans la ville de Caramen, place très-forte sur les frontieres de la barbarie & du pays des negres de Borno. Tiran marcha droit à eux ; ils vinrent à sa rencontre, quoique plus foibles que lui ; mais ils crurent que la situation avantageuse du poste qu'ils occupoient, les mettoit en état de se défendre long-tems. Tiran qui brûloit d'impatience de terminer la guerre, les attaqua si vivement, que malgré leur courage & leur résistance, qui fut extrême, il les força d'abandonner ce poste pour se retirer dans la ville.

Tiran y alla mettre le siege aussi-tôt ; mais il reconnut bien-tôt qu'elle étoit trop forte pour être emportée d'emblée. Les rois qui s'attendoient depuis long-tems à être assiegez, l'avoient pourvue de provisions pour plusieurs années. La garnison étoit nombreuse, & composée de troupes aguerries. Tiran ayant formé

un siege régulier, & sachant que les ennemis ne pouvoient avoir une armée en campagne, détacha une partie de ses troupes, sous la conduite des rois Escariano & Agramont, pour aller soumettre les châteaux & les places qui étoient dans le pays. Ils furent reçus presque partout, & trouverent peu de résistance. On redoutoit l'extrême valeur de Tiran; mais son nom étoit encore plus aimé. Son humanité, son exact attachement aux principes de l'équité, & la discipline dans laquelle il tenoit ses troupes, faisoient desirer aux peuples de vivre sous sa domination.

Cependant l'ambassadeur Melchisedech avoit fait une heureuse navigation. Il étoit arrivé à Constantinople sans obstacle. A son entrée dans le Port, il fit dire aux officiers qu'il étoit envoyé par Tiran le Blanc vers l'empereur, & qu'il desiroit de lui être présenté. On alla porter cette nouvelle au palais. L'empereur envoya recevoir l'ambassadeur par un chevalier, remerciant Dieu de ce qu'il avoit enfin pris pitié de l'empire grec, & de ce qu'il vouloit bien finir ses malheurs.

On amena l'ambassadeur au palais

avec un nombreux cortege de chevaliers & de courtisans qui l'accompagnerent. Il étoit vêtu à la moresque d'une robe doublée des plus précieuses fourures : son manteau étoit rattaché sur l'épaule par une magnifique agraffe. Il portoit sur la tête les symboles de sa royauté. L'empereur & l'impératrice l'attendoient sur un trône. Il ne considera dans les honneurs qu'il leur rendit, que la qualité d'ambassadeur de Tiran, dont il étoit revêtu. Il se prosterna devant eux, & leur baisa les pieds & les mains. Ensuite il présenta à l'empereur la lettre de Tiran. Elle fut lue par un secretaire : elle n'étoit que de croyance. L'empereur remit l'audience au lendemain. La nuit étoit proche, & l'ambassadeur devoit avoir besoin de repos. On le conduisit dans une maison, où lui & sa suite furent servis avec beaucoup de soin.

Les magistrats & les principaux bourgeois de la ville furent invités à l'audience du lendemain, avec les seigneurs & les officiers du palais. L'empereur croyoit ne pouvoir faire trop d'honneur à Tiran, & il étoit persuadé que l'éclat même de cette cérémonie serviroit à ranimer le

courage abattu de ſes peuples. L'ambaſſadeur admis à l'audience, parla aſſis, par ordre de l'empereur. Il fit le récit de tout ce qui étoit arrivé à Tiran, aſſura l'empereur que lors de ſon départ il avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour être en état de lui amener un ſecours prompt & conſiderable, dès qu'il auroit terminé une guerre, avant la fin de laquelle il ne pouvoit tirer aucunes troupes de l'Afrique. Qu'il eſperoit de s'embarquer avec une armée de cent cinquante mille hommes, & que la flotte neceſſaire pour le tranſport d'une ſi nombreuſe armée, étoit en grande partie raſſemblée lors de ſon départ.

En finiſſant l'audience l'ambaſſadeur demanda la permiſſion d'aller rendre ſes devoirs à la princeſſe. L'empereur le lui accorda, & donna ordre qu'on le conduisît dans le couvent où elle avoit choiſi ſa retraite. Elle y vivoit parmi des filles de Sainte-Claire, vêtue comme elles, & obſervant une partie de leur regle. Elle étoit plongée dans la plus amere douleur. La maniere dont Tiran l'avoit quittée; ſon départ précipité avec Plaiſir de ma vie; l'ignorance où l'un & l'autre l'avoient laiſſée de leur

sort, les raisons qu'elle avoit de soupçonner leur mort, ou son inconstance; les malheurs de l'empire, dont les Turcs avoient conquis la plus grande partie; tout présentoit sans cesse à son esprit les idées les plus accablantes.

Dès qu'on lui annonça un ambassadeur de Tiran elle courut à la porte, & ôta son voile pour le recevoir. Il se prosterna à ses pieds, & lui baisa la main. Elle le releva en l'embrassant. Il lui présenta la lettre de Tiran. A ce nom, & à la vue des caracteres tracés par la main de son chevalier, elle resta immobile; des larmes de joie remplirent ses yeux, la parole mourut dans sa bouche. Après quelques momens de saisissement, elle lut la lettre qui la pénétra de la joie la plus vive. Elle retrouvoit son amant vivant, fidele, & plus passionné que jamais. Elle fit plusieurs questions à l'ambassadeur; il lui apprit quelle avoit été la fortune de Tiran. Il lui rendit compte de tout ce qu'il avoit fait pour Escariano. Il n'oublia pas les aventures de Plaisir de ma vie, le rang auquel Tiran l'avoit élevée; enfin ses fiançailles avec le seigneur d'Agramont, auquel elle avoit porté en dot les royaumes de

Fez & de Bougie. Il ajouta, qu'elle se préparoit à suivre Tiran lorsqu'il viendroit amener le secours, & qu'elle n'avoit pas voulu achever son mariage avant que d'avoir vu terminer les malheurs de sa chere maîtresse. L'ambassadeur prit congé d'elle après ce récit.

Ce jour-là même on avoit débarqué les provisions envoyées par Tiran, & l'empereur résolut de donner dès le lendemain une réponse à son ambassadeur. Il prit donc son audience de congé. L'empereur lui donna des lettres pour son général. Il alla saluer la princesse, qui le chargea aussi d'une lettre, & l'embrassa, en le priant de marquer à Tiran combien sa présence étoit nécessaire, & avec quelle ardeur elle étoit desirée. L'ambassadeur mit à la voile, & partit avec quelque inquiétude. Les Turcs n'avoient point encore de flotte; mais on disoit qu'ils en faisoient venir une de Syrie & d'Egypte. Il craignoit d'en être rencontré.

Pendant le voyage de l'ambassadeur, le siege de Caramen duroit toujours; mais il avançoit peu à cause de la force de la place, & de celle de la garnison. Enfin, Tiran prit le parti de faire creu-

ser une mine. La ville, quoique dans une plaine, étoit bâtie sur le roc, ce qui rendit l'ouvrage plus long, & plus difficile. Mais cela même en assuroit le succès. L'entreprise paroissoit si peu possible, que les ennemis ne prenoient aucunes précautions pour s'en garantir.

Cette mine devoit aboutir à une grosse tour, qui commandoit une des portes de la ville. Lorsqu'elle fut prête à s'ouvrir; Tiran choisit mille hommes des plus braves de l'armée. Il mit à leur tête *Mossen de Rocaforte*, gentilhomme Catalan, qui après avoir servi dans les armées des chrétiens, avoit été fait esclave par les Maures. Son esclavage avoit été long, & il connoissoit la ville de Caramen, pour y avoir demeuré avec un de ses maîtres. Il étoit un des esclaves délivrés par Tiran.

Tandis qu'il marchoit par le souterrain, Tiran fit attaquer la ville par dix côtés différens; ses soldats poussoient des cris continuels; les instrumens de guerre faisoient un très-grand bruit. Rocaforte ouvrit la mine sans obstacle, & même sans être entendu. On n'étoit occupé qu'à défendre les remparts. Il courut ouvrit la porte de la ville la plus proche

aux



aux troupes de Tiran. Après celle-là il en ouvrit une autre ; le combat devint affreux. Les rois titulaires de Fez & de Tremecen, qui étoient renfermés dans la ville, se battoient en désespérés à la tête de leurs troupes. Leur mort fit perdre le courage à ses troupes. Elles mirent bas les armes, se rendirent à Tiran.

Après cette victoire, tout reconnut les armes victorieuses de Tiran ; on venoit de toutes parts se mettre sous son obéissance. Il se mit en marche vers le port de Constantine, où étoit le rendez-vous donné à Espertius. Quelques places du royaume de Fez, qui avoient tenu pour leur ancien roi, envoyerent des députés offrir leurs clefs, & demander les ordres de la reine Plaisir de ma vie, & du roi Agramont, qui se trouverent alors possesseurs tranquilles & absolus de leur nouveau royaume.

Pendant la marche l'ambassadeur Melchisedech, qui avoit évité à son retour la flotte des Turcs, & qui étoit heureusement débarqué au port d'Astoura, vint rendre compte à Tiran de sa négociation. Il le trouva dans une ville où il faisoit prendre quelques jours de repos à ses troupes. La reine de Tremecen &

celle de Fez étoient avec lui ; elles n'avoient point quitté l'armée, & avoient assisté au siége. Melchisedech présenta ses lettres à Tiran. Celle de l'empereur étoit conçue en ces termes.

Je ne puis vous exprimer l'inquiétude, & les craintes que nous avons éprouvées dans notre malheur jusqu'à l'arrivée de votre ambassadeur ; & quoique nous ayons beaucoup souffert, nous avons été plus inquiets de vous, que de nos peines. Ce n'est pas sans raison, puisque nous n'espérons de nous voir délivrés que par vous. Nos ennemis ont profité de votre absence. Ils sont maîtres de tout l'empire. Je me trouve réduit aux seules villes de Constantinople & de Pera, & à quelques châteaux qui me sont demeurés, parce qu'ils sont sur la riviere en deçà du pont de pierre. Les ennemis nous attaquent si vivement, & nous avons si peu de vivres, que nous sommes au moment de périr, à moins que Dieu n'ait la bonté de vous envoyer ici, vous qui êtes notre seule espérance. Je vous regarde comme mon fils. Nous vous regrettons tous les jours, vous priant au nom de Jesus crucifié, d'avoir pitié de nos malheurs, & de ceux de notre chere

fille, qui vous nomme sans cesse, aussi-bien que tout le peuple : elle n'a d'autre espérance après Dieu qu'en vous. Soyez touché de notre situation, & de celle de vos parens & amis qui languissent dans l'esclavage, & qui ne soupirent qu'après vous. L'Afrique que vous avez conquise, vous permettra de faire la conquête de mon empire. Car enfin, Tiran, la conquête du monde ne seroit rien pour vous. Le grand turc & le sultan tremblent l'un & l'autre, en pensant que vous êtes sur la terre.

La lecture de cette lettre attendrit beaucoup Tiran. La situation de l'empereur lui fit répandre des larmes. A cette idée se joignit le triste souvenir du duc de Macédoine, & de ses autres parens, qui n'étoient esclaves qu'à cause de lui, & qui ne pouvoient être délivrés que par lui. Il fut étonné d'apprendre que l'empereur eût perdu, en aussi peu de tems, tout le pays qu'il lui avoit conquis ; car il fit beaucoup de questions à son ambassadeur. Il s'informa, comme l'on peut croire, des nouvelles de la princesse ; il lui apprit que la douleur de son absence l'avoit engagée à se retirer dans le couvent de sainte Claire, pour y servir Dieu ;

ce qu'elle faisoit avec une grande dévotion. Elle vous conjure, ajouta-t-il, d'empêcher qu'elle ne tombe entre les mains des Turcs, & vous demande pardon, si jamais elle a pu vous offenser. Elle espere que par les liaisons qu'elle a avec vous, vous ne l'abandonnerez pas : vous assurant que tout ce qui lui appartient, vous sera aussi soumis qu'elle-même. Après cela l'ambassadeur lui remit sa lettre. Tiran la lut. Voici ce qu'elle lui mandoit.

La douleur où j'étois, & le chagrin qui ne m'a point quitté depuis votre départ, ont été suspendus par votre lettre, qui m'a rendu la vie, quoiqu'en la voyant la joie ait pensé me donner la mort. Mon premier soin est celui de vous écrire, ce que je fais dans une cellule de ce couvent, où je fais pénitence de mes péchés. La lecture de votre lettre est le seul moment de plaisir que j'aie éprouvé depuis votre départ ; votre retour est mon unique espérance. Je vous suis acquise pour ma vie. Tout ce que vous avez souffert pour moi est présent à mon esprit. Je n'ose attribuer vos succès à mes prieres. Ils étoient dus à votre valeur & à vos vertus. Si vous ne m'avez point

oubliée, quittez l'Afrique au plutôt, & venez vous montrer à moi, aussi-bien qu'à ce peuple dont les cris douloureux vous appellent sans cesse. Souvenez-vous que l'empire des Grecs vous attend. Ce que vous avez tant desiré de moi, seroit-il la proie d'un barbare? Ne souffrez pas que votre épouse tombe entre leurs mains. Je ne sais ce que je dis, ni ce que je fais. Je ne suis occupée qu'à baiser, & qu'à regarder quelques bijoux que vous m'avez donnés; ils sont toute ma consolation. Je parcours les lieux que j'habite, en disant: ici, mon Tiran s'est assis. Là il m'a embrassée, en cet endroit il m'a baisée, & dans celui-ci, j'ai été toute nue dans ses bras. Voilà quelles sont mes occupations le jour & la nuit; mais toutes ces idées s'évanouiront, & je les perdrai sans regret en vous voyant. Viens, mon cher Tiran, viens promptement soulager tous mes maux, & sauver le peuple chrétien.

Tiran fut si touché de cette lettre, les malheurs de la princesse, ceux de l'empereur, du duc de Macédoine & de ses parens se présenterent à son esprit sous une image si vive, qu'il tomba évanoui. Cet accident fit grand bruit dans le pays.

bais. Plaisir de ma vie accourut, & le trouva sur un petit lit, sur lequel on l'avoit porté; elle lui jeta de l'eau rose sur le visage, & lui mit ensuite le doigt dans l'oreille sur son ancienne blessure. Tiran reprit ses esprits; il étoit si fort troublé, qu'il fut quelque tems sans pouvoir parler. Enfin, il s'écria: ô vous tous, qui aimez, ressentez-vous des peines qui puissent se comparer à celles que je sens? N'étoit-ce point assez d'être séparé de ce que j'adore? Falloit-il craindre encore pour ses jours? Empereur que j'aime, que j'honore, & que j'adore comme Dieu, impératrice, qui a porté dans ton sein la seule espérance de ma vie; princesse qui nous représente la vive image de la divinité, beauté plus brillante que celle des anges, beauté qui captive ma liberté: O toi, mon seul bien & mon seul repos, dans quel abyme de maux te plonge mon absence! O qui me prêtera des ailes pour me transporter en des lieux toujours présens à mon esprit, en des lieux où ma présence est si nécessaire! Dieu tout-puissant, Dieu créateur & rédempteur du monde, c'est à toi que je m'adresse. Prosterné aux pieds de ta bonté, les yeux & les mains

élevés vers toi, j'implore ton aſſiſtance, daigne ſuſpendre les progrès des ennemis de la ſainte loi, juſqu'à ce que ton ſerviteur puiſſe par ta protection, achever l'ouvrage de leur deſtruction, que tu as voulu qu'il ait commencé.

Après que Tiran eut exprimé ainſi ſes regrets, il dit au roi Eſcariano qu'il falloit partir à l'inſtant, & prendre le chemin de Tunis pour s'en rendre les maîtres; il mit ſes troupes en bataille, & marcha droit à Tunis. Quand les habitans de ce royaume furent inſtruits de ſon approche, ils envoyerent des ambaſſadeurs offrir de ſe ſoumettre, & de recevoir le roi que Tiran voudroit leur donner. L'armée entra paiſiblement dans la ville, Tiran fit reconnoître le roi Eſcariano, les habitans prêterent ſerment entre ſes mains.

Toutes les villes & châteaux qui en dépendoient ſe ſoumirent. On vint alors avertir Tiran, que ſix gros vaiſſeaux génois étoient arrivés au port de Conſtantine; ſur le champ il envoya Melchiſedech avec beaucoup d'argent pour nauliſer ces bâtimens, les charger de bleds, & de les envoyer à Conſtantinople. Melchiſedech partit & exécuta

les ordres qu'il avoit reçus. Peu de jours après les vaisseaux furent chargés, & mirent à la voile. Après leur départ Tiran tint conseil avec Escariano & Agramont sur les différens moyens qu'ils pouvoient prendre pour attaquer les Turcs, & pour secourir l'empereur. Ils convinrent que les troupes de Tremecen, de Tunis & de Fez s'embarqueroient avec Tiran, & feroient voile vers Constantinople, tandis que le roi Escariano retourneroit en Ethiopie, & qu'à la tête d'une armée qu'il leveroit dans le pays, il marcheroit par terre contre les Turcs, afin de leur couper toute communication avec leurs états, & de les prendre en queue, tandis que Tiran les attaqueroit de front. On convint encore qu'il étoit à propos de faire part du projet au roi de Sicile. Ce roi étoit le prince Philippe de France, l'ami de Tiran, que la mort du pere & des freres de sa femme avoit placé sur ce trône. On ne doutoit pas qu'il ne joignît sa flotte, & une partie de ses troupes à l'armée de Tiran.

Les rois Escariano & Agramont expédierent les ordres nécessaires pour faire avancer les troupes de leurs nouveaux royaumes, qu'ils destinoient à cette ex-

pédition. Il vint quarante-quatre mille chevaux, & cent mille fantaſſins des ſeuls royaumes de Tremecen & de Tunis; les royaumes de Fez & de Bougie fournirent vingt-quatre-mille hommes de cavalerie, & cinquante mille d'infanterie. Le chevalier Eſpertius avoit mandé qu'il alloit ſe mettre en mer avec les bâtimens de tranſport. Il arriva en effet quelques jours après avec une partie de la flotte, le reſte ne tarda pas à le joindre. Elle étoit compoſée de cent galeres, de trois cents vaiſſeaux de haut bord, & d'un grand nombre de moindres bâtimens. Eſpertius ſe remit en mer, chargé des lettres de Tiran pour le roi de Sicile. Il devoit le prier de faire diligence, & de tenir ſes vaiſſeaux prêts pour les joindre à la flotte, qui le devoit aller prendre à Meſſine.

Tiran ſongea à l'embarquement. Quelque nombreuſe que fut ſon armée, il ſe trouva plus de vaiſſeaux qu'il ne lui en falloit. Il fit charger de bleds & de vivres de toute eſpece, trente bâtimens. Il craignoit que ſon armée ne fût expoſée à la diſette dans un pays ruiné par pluſieurs années de guerre, il fit enſuite aſſembler ſes troupes, & après être monté ſur un

échaffaut, ayant à ses côtés les rois de Tunis & de Fez, & les principaux barons & chevaliers des nouveaux chrétiens de Tremecen, & des pays conquis, il parla sur les devoirs de l'honneur & de la chevalerie : il étoit trop rempli de son amour pour ne rien dire de la force de cette passion, & il termina son discours par ce qu'il leur dit sur la perfection de la loi chrétienne ; mais il ajouta, que le moine qui les alloit prêcher leur en parleroit bien mieux que lui ; alors il fit monter dans une chaire préparée sur l'échaffaut un moine de la Mercy, nommé frere Jean Ferrier, grand théologien, & fort habile dans la langue arabe. Il parla fort au long des avantages du christianisme, sur la loi de Mahomet, fit beaucoup d'invectives contre ce dernier, attaqua vivement ses mœurs, & le relâchement de sa morale, lui reprochant sa gourmandise & sa luxure. Il leur montra ensuite la justice de la cause pour laquelle ils alloient combattre, & finit en promettant à ceux qui auroient embrassé le christianisme, la victoire, ou du moins le paradis, s'ils périssoient dans cette guerre.

Ceux des Maures qui n'avoient pas été

baptisés, furent si touchés de ce sermon, qu'ils demanderent sur le champ le baptême avec de grands cris. Dans l'espace de trois jours, on baptisa quatre cent quatre mille personnes, tant de ceux qui devoient s'embarquer, que de ceux qui devoient rester dans le pays.

Lorsque les troupes furent embarquées, le roi Escariano & sa femme prirent congé de Tiran, de Plaisir de ma vie & du roi Agramont, & se mirent en marche vers l'Ethiopie. Les états du roi Escariano étoient fort étendus, ils confinoient d'un côté avec le pays de Tremecen, & s'étendoient de l'autre jusqu'aux Indes, & jusques au pays du prête-Jan. Le fleuve du Tigre coule sur les terres d'Escariano, & l'on donne le nom de Jam Jam à son royaume.

Après son départ, Tiran mit à la voile, il arriva en peu de jours sur les côtes de Sicile. Sur la nouvelle qui s'étoit répandue de l'armement considérable que les Sarrasins avoient fait en Syrie, le roi avoit levé des troupes, & mis une flotte en mer, pour être en état de défense, au cas que les Maures vinssent l'attaquer. Le roi de Sicile apprit avec joie tout ce qui étoit arrivé à Tiran, &

promit de se joindre avec lui pour secourir l'empereur.

Les six vaisseaux chargés de bled envoyés par Tiran à Constantinople, firent une traversée heureuse ; mais lorsqu'ils furent à la Valone, ils apprirent que le grand turc & le soudan, après l'arrivée de leur flotte, avoient fait passer le bras de Saint George à leur armée, & que cette flotte bloquoit le port, tandis qu'ils assiegeoient la ville par terre. Ils firent passer un courier par terre pour instruire l'empereur que le secours étoit en mer, & en même-tems ils dépêcherent un brigantin pour instruire Tiran de ces nouvelles ; ils lui manderent que la ville étoit extrêmement pressée, que sans la valeur d'Hyppolite, que l'empereur avoit fait général, les infideles auroient déja pris la ville. Ce brigantin joignit la flotte, lorsqu'elle étoit prête d'entrer dans le port de Messine. Ces nouvelles firent sentir à Tiran, combien il lui étoit nécessaire de faire diligence. Il descendit seul à terre avec Plaisir de ma vie & un petit nombre de chevaliers ; le roi & la reine de Sicile vinrent à sa rencontre, & le conduisirent au palais ; on servit un magnifique repas, après lequel, tandis

que le roi de Sicile s'entretenoit en particulier avec Tiran, on commença un grand bal. La reine de Sicile tira à part celle de Fez, & l'entretint de la princesse Carméline. La reine de Fez connoissoit la pénétration de celle de Sicile, ainsi elle se tint en garde contre les questions qu'elle lui fit au sujet des amours de Tiran, & par les éloges qu'elle donna à cette reine sur son esprit & sur sa beauté, elle fit changer d'objet à la conversation.

Tiran & le roi de Sicile convinrent de mettre la voile dès le lendemain, à la pointe du jour. Les troupes Siciliennes avoient leurs ordres, elles furent embarquées avant le coucher du soleil. Le roi de Sicile qui attendoit Tiran de jour en jour, avoit réglé la forme du gouvernement pendant son absence; ainsi ayant pris congé de la reine son épouse, il s'embarqua dès le soir même avec Tiran, & Plaisir de ma vie. On sortit du port à la faveur de la lune, & on mit à la voile dès la nuit même, pour profiter d'un vent favorable. La flotte arriva en peu de jours au port de la Valone, où étoient encore les six vaisseaux chargés. Tiran leur ordonna de le suivre, & il fit voile vers le canal de Romanie.

Après que le roi Escariano eut quitté Tiran, il fit tant par ses journées, qu'il arriva dans son royaume d'Ethiopie avec la reine sa femme; ses sujets les reçurent l'un & l'autre avec les démonstrations de la plus grande joie, & leur firent de grands présens, charmés de revoir leurs maîtres après les grandes conquêtes qu'il avoit faites. Après quelques jours de repos, il fit assembler tous les barons & les chevaliers de son royaume dans la ville de Troglodite, capitale de l'Ethiopie, & leur tint ce discours : je vous assemble ici, barons & chevaliers, pour vous conter ce qui m'est arrivé, car je suis sûr que mon bonheur vous donnera de la joie : vous avez su que j'ai eu le malheur d'être pris par un grand général chrétien, nommé Tiran le Blanc, le plus brave & le plus généreux qui soit au monde, il m'a reçu frere d'armes, après m'avoir donné la liberté. C'est lui qui m'a fait épouser la fille du roi de Tremecen, en me donnant ce royaume; mais je lui suis plus obligé du présent de cette princesse, que s'il m'avoit donné le monde entier. Il ne s'en est pas tenu là, il m'a fait présent du royaume de Tunis; il veut faire la conquête de l'empire grec,

pour le rendre à l'empereur de Conſtantinople, que le ſoudan & le grand turc en ont preſque dépouillé ; il m'a prié, comme ſon frere & ſon ami, de l'aider de toutes mes forces. Je prie donc tous ceux qui voudront me ſuivre, de venir à Conſtantinople à ma ſolde & à mes dépens. Ses ſujets lui étoient tellement attachés, à cauſe de ſes vertus, qu'ils lui dirent d'une voix unanime, qu'ils vouloient vivre & mourir avec lui, & lui jurerent qu'ils iroient non-ſeulement à Conſtantinople, mais au bout du monde. Le roi les remercia de leur bonne volonté, & leur ordonna de retourner dans leurs terres, pour ſe préparer au départ ; il leur marqua un jour pour ſe rendre dans cette même ville, & recevoir leur ſolde. Il envoya en même-tems des chevaliers dans toutes les villes de ſon royaume, pour faire publier que tous ceux qui voudroient prendre parti avec lui, étrangers ou gens du pays, n'avoient qu'à le venir trouver à Troglodite. Pendant que tout le monde s'y rendoit de tous les côtés, la reine qui étoit très-bonne chrétienne, & qui poſſédoit toutes les vertus, réſolut d'augmenter la foi chrétienne. A ſon départ de Conſtantine, elle avoit emmené

avec elle plusieurs moines ; des chapelains & deux évêques, dans le dessein de faire bâtir des églises & des couvens. Aussi-tôt qu'elle fut à Troglodite, elle les fit prêcher. Un grand nombre d'Ethiopiens se firent chrétiens, parce que le roi & la reine étoient de cette religion, mais beaucoup d'autres se firent baptiser par dévotion. Après quoi la reine fit bâtir des églises & des couvens, auxquels le roi donna beaucoup de revenus. Les évêchés furent bien établis, & l'on éleva plusieurs églises dans l'étendue du royaume, où la reine envoya en mission ceux qui étoient en état d'en soutenir la fatigue. On ne savoit point alors dans l'Ethiopie ce que c'étoit que le mariage, les femmes étoient communes, ils ne connoissoient que leurs meres, par conséquent ils étoient tous bâtards : mais comme ils devinrent chrétiens à l'arrivée de la reine, on établit les mariages, & les enfans devinrent légitimes. Il y a dans ce pays une grande montagne sur le bord de la mer, qui sur le midi jette une grande quantité de feu, de ce côté il y a de grands déserts qui joignent l'Arabie, à laquelle la mer Océane sert de bornes. Quand tout le monde fut assemblé, le

roi donna la ſolde à tous ceux qui la voulurent, il y en eut un grand nombre qui ne la voulurent point recevoir. Ce roi étoit fort riche, car il avoit beaucoup de mines, ſa cavalerie étoit fort bonne; enfin c'étoit un des plus grands rois, après le grand kan. Après qu'il eut donné ordre à toutes ſes affaires, & qu'il eut entretenu ceux qu'il chargeoit du ſoin de gouverner ſes états pendant ſon abſence, car c'étoit un homme très-prudent, il aſſigna un jour pour le départ de ſes nombreuſes troupes; il avoit eu ſoin d'avoir beaucoup de chariots, de chevaux & d'éléphant pour porter les vivres & le bagage, pour conduire l'artillerie, enfin pour tout ce qui étoit néceſſaire à la guerre, ſans oublier de faire ſuivre l'armée par le bétail néceſſaire à ſa nourriture. La reine que Tiran avoit invité de ſe trouver à ſes nôces avec Carméſine, & à celles de Praiſir de ma vie avec le ſeigneur d'Agramont, ne négligea rien pour y paroître avec éclat. Elle fit conduire avec elle les plus riches étoffes de l'Inde, & les toiles les plus fines; les états de ſon mari fourniſſoient les pierreries les plus recherchées; elle joignit aux femmes blanches de ſa ſuite un pareil

nombre de filles Ethiopiennes ; la noirceur de leur teint donnoit un nouvel éclat à celui de la reine.

Le roi Efcariano partit de Troglodite avec toute fon armée, & arriva fur la frontiere de fon royaume, à une ville qui fe nommoit Serac, & qui touchoit aux états du Prête-Jan ; il s'y repofa quelques jours. Jamais on ne l'avoit vu dans cette ville, qui étoit éloignée de cinq cents journées de fa capitale. (Ici l'auteur abandonne le roi Efcariano & fa grande armée, qui prenoit le chemin de Conftantinople, & parle du chevalier Efpertius.)

Après avoir reçu fon audience de congé du roi de Sicile, il avoit été chercher Tiran à Conftantine ; mais il l'avoit trouvé parti. Il prit donc la route de Conftantinople, & arriva promptement en vue de Valona ; l'armée en étoit encore partie pour aller dans le canal de Romanie. Il fit voile pour la joindre, la tempête l'écarta de fa route, fon vaiffeau fe brifa contre des roches à la côte de l'ifle de Lango, l'équipage fe noya, Efpertius échappa feul avec dix hommes, qui furent à la découverte dans l'ifle, pour voir s'ils ne trouve-

roient point quelque habitation ; ils rencontrerent un vieillard qui gardoit un petit troupeau, ils lui firent plusieurs questions, auxquelles il répondit, qu'il n'y avoit dans toute l'isle qu'un hameau, dans lequel habitoient quatre familles exilées de Rhodes pour leur malheur, parce que l'isle étoit enchantée, & que la terre ne pouvoit rien produire. Le chevalier le conjura de leur donner quelque chose à manger, l'assurant qu'en reconnoissance ils l'aideroient de tout leur pouvoir. Le vieux pâtre touché de leur état, leur dit, qu'il partageroit volontiers sa misere avec eux. Alors il toucha son troupeau, & les conduisit dans sa pauvre habitation, & leur donna de quoi manger. Le chevalier lui demanda quel étoit celui qui avoit enchanté une isle dont le terrain paroissoit si bon. Seigneur, lui répondit le vieillard, Hypocrate étoit autrefois souverain de cette isle de Lango, (*a*) aussi-bien que celle Crete ; il avoit une fille admirablement belle, que l'on voit encore aujourd'hui

(*a*) *Lango*, est le nom que l'on donne à l'isle de Cos, patrie d'Hypocrate, le pere de toute la médecine. La fable que va conter l'auteur du roman, est fondée sur une tradition qui est encore reçue parmi ceux de l'isle. *Voyez Boschini Arcipelag. pag.* 60.

dans cette isle, sous la forme d'un dragon de sept coudées de longueur, car moi qui vous parle, je l'ai vu plusieurs fois, elle se dit maîtresse de l'isle, son habitation est dans les voutes d'un vieux château bâti sur cette hauteur que vous pouvez voir d'ici; elle ne paroît que deux ou trois fois dans l'année sans faire de mal à personne; à moins que l'on n'ait commencé par lui en faire. Une déesse nommée Diane, lui a donné cette forme de dragon, & son enchantement ne peut finir, que lorsqu'il se trouvera quelqu'un assés courageux pour la baiser sur la bouche. Un chevalier de l'hôpital de Rhodes, dont la valeur étoit très-grande, vint ici une fois pour tenter l'aventure, il monta à cheval & se rendit au château, il entra dans la grotte, le dragon leva la tête, le chevalier la voyant si terrible, prit aussi-tôt la fuite, & son cheval qui l'emporta sur une montagne, se précipita avec lui dans la mer où ils se noyerent. Un autre fois un jeune homme qui ne savoit rien de cette aventure, aborda un jour dans cette isle, & vint en se promenant à la porte de ce château. Il entra dans la grotte, & se trouva, après avoir marché quelque

tems, dans une chambre remplie de trésors, où il vit une demoiselle qui se peignoit devant un miroir. Le jeune homme ne douta point que ce ne fut une folle, ou quelque femme de bonne composition qui n'attendoit que l'occasion, il demeura si long-tems dans la grotte, que la demoiselle l'apperçut, & lui demanda ce qu'il vouloit. Je voudrois bien, lui répondit-il, que vous voulussiez m'accepter pour serviteur. Elle lui demanda s'il étoit chevalier, il lui repliqua, qu'il ne l'étoit pas. Si cela est, continua-t-elle, vous ne pouvez me posséder; mais retournez à votre vaisseau, faites-vous armer chevalier, & j'irai demain matin au-devant de vous à l'entrée de la grotte, vous me baiserez sur la bouche sans être épouvanté de l'état où vous me trouverez, car je ne vous ferai aucun mal, quelque terrible que je paroisse alors à vos yeux; un enchantement me force de paroître sous la forme d'un dragon, si vous pouvez vous résoudre à me baiser, vous posséderez tous ces trésors, vous m'épouserez, & vous serez maître de cette isle. Le jeune-homme la quitta, se fit recevoir chevalier & le lendemain il partit pour ache-

ver l'aventure ; mais quand il vit sortir la demoiselle sous une figure aussi épouvantable, il prit la fuite pour retourner à son vaisseau. Elle le suivit jusques au rivage ; & voyant qu'elle ne pouvoit l'arrêter, elle jeta de grands cris, pour exprimer sa douleur, & retourna dans sa grotte ; mais le chevalier mourut de la frayeur qu'il avoit eue ; depuis ce tems il n'en est venu aucun qui n'ait eu pareil sort. Cependant il est certain, que s'il en venoit un qui eût le courage de la baiser, bien loin de mourir, il seroit souverain de cette isle. Espertius demeura quelque tems à penser au discours de ce vieillard, après quoi il lui dit : bon homme, ce que vous venez de m'apprendre, est-il bien vrai ? Il l'assura qu'il ne lui en avoit point imposé, & que pour rien au monde il ne voudroit avoir menti. Le chevalier devint alors plus occupé de ses idées qu'il ne l'avoit encore été, il se disoit à lui-même, qu'il vouloit tenter cette aventure. Dieu ne l'ayant point jeté sans sujet dans cette isle. D'un autre côté, il étoit au désespoir de s'y trouver sans espérance de rejoindre Tiran. Il résolut donc d'aller tout seul à la grotte, sans en rien dire

à ses compagnons, dans la crainte que n'osant y venir eux-mêmes, ils ne voulussent l'en empêcher. Il s'informa avec soin du vieillard, en quel endroit le château étoit situé. Ils passèrent toute la nuit dans cette mauvaise maison.

Le chevalier rempli de son projet ne dormit guere ; il se leva devant le jour. Quand il fut dehors du village, il prit un bâton à sa main, car il n'avoit aucune sorte d'armes, & marcha promptement au château : il y arriva au lever du soleil. Quand il apperçut l'entrée de la grotte, il se mit à genoux, & demanda à Dieu, avec la plus grande dévotion, de le préserver de tous maux, & de lui donner le courage suffisant pour ne pas craindre le dragon, afin de pouvoir tirer cette ame de peine, & la conduire à la sainte foi catholique. Après qu'il eut fait sa priere, il se racommanda encore à Dieu, fit un signe de croix, & entra dans la grotte. Quand il fut dans l'obscurité, il fit un grand cri, afin d'avertir le dragon, qui sortit en faisant beaucoup de bruit. Le chevalier commença pour lors à trembler, & se mettant à genoux, il fit plusieurs bonnes prieres ; mais quand il découvrit

cette horrible figure, ſon courage faillit à l'abandonner ; il ferma les yeux, & tout ce qu'il put faire, fut de ne pas prendre la fuite. Le dragon l'appercevant dans cet état, s'approcha de lui d'un air flatteur & careſſant, comme pour le raſſurer ; mais le chevalier ne voyoit rien & demeuroit immobile : alors le dragon l'embraſſa & le baiſa à la bouche ; ce fut alors que le peu de courage qu'il avoit conſervé l'abandonna tout-à-fait, il tomba ſans connoiſſance. Cependant le charme étoit rompu, la fille d'Hypocrate reprit ſa figure naturelle, & devint une belle demoiſelle. Elle ſe jeta à terre, elle le mit ſur ſes genoux, & par ſes diſcours & ſes careſſes, elle cherchoit à le faire revenir. Il fut plus d'une heure en cet état : enfin il ſortit de ſon évanouiſſement, & ſe trouva entre les bras d'une belle fille, qui l'accabloit de baiſers ; il fut ébloui de ſa beauté, & conçut pour elle la plus vive paſſion ; il la lui déclara en lui racontant ce qu'il avoit fait pour la délivrer de l'enchantement. Il lui demanda s'il lui reſtoit encore quelque choſe à faire pour achever l'aventure ; que depuis qu'il l'avoit vue, il s'expoſeroit avec joie aux plus grands

grands périls pour la servir. La demoiselle lui dit, en le prenant par la main pour le faire lever : non, chevalier, il ne vous reste plus rien à faire qu'à prendre possession des trésors qui vous appartiennent si légitimement ; en même-tems elle le conduisit dans une chambre dont la richesse l'éblouit : elle étoit parée des plus superbes ameublemens, des piles de riches étoffes, des monceaux d'or & de pierreries la remplissoient. Chevalier, lui dit la demoiselle, tous ces trésors sont à vous, & si ma personne peut ajouter quelque chose à votre bonheur, comptez sur l'amour le plus tendre & le plus constant. Le chevalier ne lui répondit qu'en l'embrassant avec transport. Il la prit dans ses bras, & la porta sur un lit où ils passerent le reste de cette journée, & toute la nuit suivante. Le lendemain matin le chevalier songea à l'inquiétude où devoient être ses compagnons, il en parla à la fille d'Hypocrate : ils sortirent ensemble de la grotte, & prirent le chemin de la cabane. Ses compagnons furent étonnés de le voir revenir en si bonne compagnie ; l'inquiétude qu'il leur avoit causée, se convertit en une joie extrême.

Ils vinrent saluer la belle dame, dont le port majestueux & le maintien prouvoient combien elle étoit considérable, & remercierent Dieu d'un si grand bonheur. La dame les embrassa, & leur témoigna beaucoup de bontés ; après quoi ils entrerent dans la maison du vieux pâtre, auquel elle promit, aussi-bien qu'à sa femme, de leur faire beaucoup de bien. Espertius fit apporter dans cet endroit tous les meubles, & l'argent monnoyé qui se trouvoient dans le château ; ils firent venir beaucoup de monde pour habiter l'isle, qui dans peu devint très-peuplée: ils y firent bâtir une grande ville, qui fut nommée *Espertina*, du nom du chevalier *Espertius*, sans oublier des châteaux, des bourgs & des villages ; mais tous ces bâtimens ne furent pas si recommandables, que les églises & les couvents, où l'on chantoit sans cesse les louanges de Dieu, & de sa sainte Mere. On assigna de grands revenus à ces maisons : ils vécurent heureux & tranquilles; ils laisserent plusieurs enfans, qui leur succéderent dans cette souveraineté.

Lorsque Tiran se trouva avec son armée dans le canal de Romanie, il fit

route vers le port Sigée, autrefois l'ancienne Troye. Là il attendit que ses vaisseaux fussent rassemblés. Pour lors il tint conseil avec les rois de Sicile & de Fez, tous les barons & les chevaliers qui se trouvoient sous ses ordres, pour déliberer sur le parti qu'ils auroient à prendre ; car il avoit appris que l'armée des Turcs, forte de plus de trois cents bâtimens de toute grandeur, étoit dans le port de Constantinople. On résolut de débarquer un homme à terre, qui savoit bien la langue turque, & de l'envoyer à Constantinople pour avertir l'empereur que Tiran étoit arrivé avec son armée, & qu'il n'étoit éloigné de la ville que de cent mille. On convint de ne lui point donner de lettre, de crainte qu'il ne fut découvert & arrêté ; mais on l'instruisit de vive voix de tout ce qu'il avoit à dire. Tiran chargea de cette commission un chevalier de Tunis, de sang royal, & qui avoit été maure. Il s'appelloit Sinegerus, il avoit autant d'esprit que de valeur, & comme il avoit été autrefois esclave à Constantinople, il en connoissoit tous les chemins. Pour que l'on ajoutât foi à ce qu'il diroit, il lui remit son cachet. Sinegerus s'habilla

comme un ſimple ſoldat ; un brigantin le débarqua pendant la nuit à une lieue de l'armée des Maures, qui faiſoient le ſiége. Il prit le chemin de la ville, mais il ne put éviter d'être pris pour les gardes du camp. Comme il parloit de leur langue, & qu'il leur dit qu'il étoit de leurs troupes, ils le laiſſerent paſſer.

Quand il fut arrivé à une des portes de la ville, ceux qui faiſoient la garde l'arrêterent, le prenan pour un maure. Il leur dit, qu'il venoit parler à l'empereur de la part de Tiran. On le conduiſit ſous une bonne eſcorte : il arriva comme l'empereur finiſſoit ſon ſouper. Sinegerus ſe mit à genoux devant lui, & lui remit le cachet de Tiran après lui avoit baiſé les pieds & les mains. A la vue du cachet, dont il reconnut les armes, l'empereur l'embraſſa, lui fit toutes les careſſes imaginables, en lui marquant la joie que lui cauſoit ſon arrivée. Le chevalier Sinegerus lui dit : ſeigneur, je ſuis envoyé auprès de V. M. de la part du grand Tiran le Blanc, qui ſe recommande à vous, & qui vous prie de prendre courage : car il eſpere, avec l'aide de Dieu, de vous délivrer inceſſamment de vos ennemis. Il vous demande de te-

nir votre cavalerie prête, & de redoubler la garde de la ville, parce que dimanche matin il attaquera l'armée des Maures. Il craint qu'ils n'attaquent la ville avec plus de vigueur, si leur flotte est battue : c'est une précaution qu'il est toujours bon de prendre. Tiran commande une armée puissante, & s'il peut détruire leur flotte, il y a grande apparence qu'aucun de vos ennemis ne pourra se sauver. Mon ami, lui répondit l'empereur, ce que vous me dites me fait un grand plaisir, il faut espérer que le Seigneur nous accordera la victoire que vous m'annoncez. Nous avons eu toujours une grande espérance dans le courage & les talens de Tiran. Il envoya sur le champ chercher Hyppolite son général : il lui apprit les bonnes nouvelles qu'il venoit de recevoir, & lui donna les ordres en conséquence. Hyppolite l'assura qu'avec le retour de Tiran, il pouvoit se croire délivré de ses ennemis, & partit pour tout disposer. Il courut à la grande place, assembla tous les officiers, & leur dit, qu'il leur répondoit de leur liberté, puisque Dieu avoit bien voulu permettre que Tiran fût arrivé avec une grande armée, & que le len-

demain il attaqueroit les Turcs. Soyez donc tous à vos postes, mais sans faire du bruit, afin de ne donner aucun soupçon aux ennemis. Charmés de cette heureuse nouvelle, ils rendirent des graces infinies à Dieu, & passerent la nuit dans la plus grande joie du monde, sans cependant oser la faire éclater.

Sinegerus demanda à l'empereur la permission d'aller saluer l'impératrice & la princesse. Elle lui fut accordée. Il trouva toutes les dames dans le même lieu. Le chevalier leur baisa la main, & leur dit, le genou à terre : mon général Tiran le Blanc se recommande à vous, dans peu il viendra vous secourir. La princesse entendant cette nouvelle, fut prête à s'évanouir ; la joie qu'elle ressentit ne se peut exprimer. L'impératrice & elle l'embrasserent, & lui firent autant de caresses que de questions. Elle voulurent savoir quels étoient ceux qui composoient son armée. Il satisfit leur curiosité, en leur nommant tous les rois & les chevaliers qui venoient de France, d'Espagne, de Barbarie & d'Italie, se soumettre à ses ordres, à cause de sa grande réputation. Il leur apprit aussi l'arrivée de Plaisir de ma vie, qui venoit célé-

brer ses nôces auprès d'elles. Ces nouvelles remplirent toutes les dames d'admiration, & leurs yeux répandirent des larmes de joie, en pensant que Dieu permettoit que Tiran mît fin aux malheurs du peuple & de l'empire grec. Elles passerent une grande partie de la nuit à s'entretenir de cette façon. Enfin la princesse sortit pour passer dans sa chambre; le chevalier lui donna le bras. Alors elle lui demanda pourquoi il lui avoit baisé la main trois fois. Il lui répondit, que Tiran lui en avoit donné l'ordre, & qu'il la supplioit de lui pardonner; qu'autrement il n'oseroit jamais paroître devant elle. La princesse lui répondit, qu'il ne l'avoit point offensée, qu'ainsi elle n'avoit point de pardon à lui accorder; & qu'au cas que la chose fût ainsi, il pouvoit en être certain, si elle le voyoit bientôt, ce qu'elle desiroit plus qu'elle ne le pouvoit dire. Après cela l'ambassadeur se retira au logement que l'empereur lui avoit fait préparer. Le général Hyppolite passa la nuit sous les armes.

La veuve Reposée ayant appris ces nouvelles, fut dans une agitation & dans une inquiétude qui ne se peuvent ima-

giner ; elle feignit de ſe trouver incommodée, & paſſa dans ſa chambre. Ce fut-là qu'elle ſe livra aux plaintes & aux regrets : car elle ſe voyoit perdue ſans reſſource, n'ignorant pas que ſes méchancetés alloient être découvertes. Cependant l'amour qu'elle avoit pour Tiran la tourmentoit encore. Elle paſſa toute la nuit dans cet état, ne ſachant à qui pouvoit demander conſeil. Enfin, pour éviter le ſupplice qu'elle méritoit, elle avala du poiſon, ouvrit la porte de ſa chambre, & s'étant remiſe au lit, elle pouſſa de grands cris, en diſant qu'elle alloit mourir. Toutes les dames accoururent à elle. L'empereur ne douta pas à ce bruit, ou que les Maures n'euſſent pris la ville, ou qu'il ne fût arrivé malheur à la princeſſe ; il tomba évanoui. L'on envoya chercher les médecins. L'impératrice & la princeſſe quitterent la veuve pour accourir à lui. Ils le trouverent ſans connoiſſance. Ce ſpectacle devint très affligeant. Enfin les médecins le firent revenir. Il demanda le ſujet du bruit qu'il avoit entendu ; on lui dit qu'il avoit été cauſé par les cris de la veuve Repoſée qui ſe mouroit. Il envoya ſes médecins pour la ſecourir ;

mais ils arriverent au moment qu'elle expiroit dans des convulſions horribles. La princeſſe en fut très-affligée ; elle l'aimoit tendrement, elle avoit été ſa nourrice. Elle ordonna qu'on l'enterrât honorablement. Le lendemain l'empereur avec toute ſa cour, l'impératrice, la princeſſe & tous les magiſtrats de la ville accompagnerent ſon corps à la grande égliſe de ſainte Sophie, où on lui fit un magnifique enterrement, après lequel l'empereur revint au palais.

Lorſque Tiran eût fait mettre à terre le chevalier Sinegerus, il diſpoſa toute ſon armée, & donna les ordres aux vaiſſeaux qu'il deſtinoit contre ceux des ennemis, & à ceux qu'il vouloit envoyer contre les galeres. Il ordonna aux commandans de chaque vaiſſeau de faire un grand bruit de trompettes, de clairons & d'autre inſtrumens, il en avoit fait une ample proviſion ; ce qui, joint aux cris & au bruit du canon, devoit épouvanter les Turcs. Il fit enſuite mettre à la voile. Tous les vaiſſeaux partirent ſans faire de bruit, & marcherent tout le jour & toute la nuit ſuivante. Pendant tout ce tems-là le ciel fut couvert & il fit un brouillard très-épais ; enſorte

que ni les Turcs, ni ceux de la ville, ne purent appercevoir la flotte. Elle arriva auprès de celle des Turcs deux heures avant le jour, sans qu'ils en eussent eu la moindre nouvelle. Ils se trouverent attaqués avec le bruit que Tiran avoit ordonné. Chacun de ses vaisseaux alluma par ses ordres deux fanaux qui servoient à se reconnoître. Les Maures surpris & sans armes, ne firent pas une grande défense. Tous leurs vaisseaux furent pris, mais le carnage fut affreux : car on coupa la tête à tous ceux que l'on prit. Ceux qui se jeterent à la mer & qui purent gagner la terre, porterent au turc & au soudan la nouvelle du combat. Tout le camp en fut bientôt informé ; mais le bruit qu'ils entendoient, les lumieres qu'ils voyoient & l'ignorance où ils étoient de ceux qui les attaquoient, les épouvanterent tellement, qu'ils s'armerent, monterent à cheval, & se mirent en bataille, pour garder le rivage, afin d'empêcher le débarquement. Lorsque Tiran eût pris tous les vaisseaux ennemis, dans le transport de sa joie, il se mit à genoux, & fit une priere à Dieu avec la plus grande dévotion.

Cette victoire fut si prompte, que

tout étoit pris avant le grand jour. Ceux de la ville entendans le bruit du combat, & voyant ces lumieres, ne douterent point que Tiran n'attaquât alors la flotte des infideles, comme il les en avoit avertit; & quoique cette diversion dût occuper les Turcs, ils prirent les armes, & se préparerent à la défense. A ce bruit l'empereur se leva de son lit, & suivi de ceux qui se trouverent au palais, il monta à cheval, & se promena dans la ville, recommandant à tout le monde de veiller à son poste, & de le bien défendre. En même tems il rassuroit les habitans de la ville, en leur disant qu'ils alloient être délivrés, & recouvrer tous leurs biens. Mais les Maures ne pensoient à rien moins qu'à les attaquer. Ils étoient si fort épouvantés de la perte de leurs vaisseaux, qu'ils ne songeoient qu'à empêcher la descente. Lorsqu'il fut tout-à-fait jour, Tiran emmenant avec lui tous les vaisseaux maures qu'il avoit pris, fit mettre à la voile, & sortit du port de Constantinople avec toute son armée, & passant par le bras de saint George, il prit la route de la mer majeure, persuadé que s'il s'emparoit du passage de la terre ferme avant les ennemis, ils se-

roient absolument soumis à lui. Aussi les Maures le voyant partir avec leurs vaisseaux, se crurent-ils perdus. Tiran continua la route de la grande mer jusques à ce que la nuit empêchât les Maures de le suivre de vue. Ce qu'il faisoit pour leur persuader qu'il partoit, & afin qu'ils ne missent point d'opposition à son débarquement ; mais quand la nuit fut venue, il fit tourner l'armée du côté de terre. Il faut sçavoir que la ville de Constantinople est très-belle, bien environnée de bonnes murailles, & qu'elle est bâtie en triangle sur le bras de mer nommé Saint George, qui renferme deux des parties de la ville, & que le côté qui demeure à découvert regarde la Thrace. Tiran marcha de ce côté, & débarqua à quatre lieues du camp des Maures avec toute son armée, son artillerie, ses vivres, & ses munitions, sans que les Maures en fussent instruits. Il laissa les vaisseaux avec une bonne garde ; & tout ce qui leur étoit nécessaire. Après qu'il eut donné tous ses ordres, il marcha environ une demi-lieue, en remontant une grande riviere jusqu'à un grand pont de pierre. Tiran fit faire alte à ses troupes en cet endroit, laissant la riviere entre lui

& les ennemis ; & pour que les Maures ne vinssent pas le surprendre, & l'inquiéter pendant la nuit, il fit mettre ses tentes sur le pont, afin que personne ne le passât sans son consentement ; mais en même tems il plaça sur ce même pont beaucoup d'artillerie, afin de recevoir les ennemis, au cas qu'ils parussent de ce côté-là. Il envoya ses gardes avancées sur le camp des Maures, pour être averti de leurs mouvemens. Après cela il fit partir à pied un des siens vêtu en Maure, pour aller à la ville de Constantinople porter une lettre qui contenoit ;

Je puis témoigner à présent ma joie à V. M. puisque Dieu a permis que nous eussions une victoire complette sur les ennemis, en prenant plus de trois cents vaisseaux chargés de vivres & de butin, auxquels nous n'avons pas encore touché. Nous n'avons fait aucun quartier à ceux que nous avons pris. J'attends les ordres de V. M. pour savoir ce que je ferai de ces bâtimens. Mais si elle me le permettoit, je renverrois ceux du roi de Sicile, & des autres amis qui ont bien voulu me secourir, aussi-bien que ceux que j'ai naulisés pour cette entreprise,

& je me fervirois de ceux des Maures ; car il me fèmble qu'avec près de quatre cents vaiſſeaux, pendant qu'ils n'en ont aucun, nous ſommes en état de les empêcher d'avoir des vivres & des ſecours. Je mande encore à V. M. que j'ai débarqué à l'embouchure de la riviere, & que je ſuis campé ſur le pont de pierre, afin que perſonne ne paſſe, & que je puiſſe tenir les Turcs enfermés de tous les côtés ; & je ſuis certain qu'avant leur départ, j'aurai affaire à eux. Je conjure V. M. de doubler la garde de la ville, & de prendre plus de précaution que jamais ; car je crains le déſeſpoir dans lequel ils ſe trouvent. Ils ſont ſans vivres, & ſans eſpérance d'en avoir ; par conſéquent ils ſeront bientôt obligés de ſe rendre priſonniers. Je voudrois bien ſavoir l'état de vos vivres, car j'en ai apporté pour plus de deux ans ; & d'abord que j'aurai reçu vos ordres, je vous enverrai des vaiſſeaux chargés. J'attends les ordres de V. M. ſur tous ces articles. Si vous avez beſoin de troupes pour défendre la ville, ayez la bonté de m'en donner avis. Au reſte, je compte envoyer des vaiſſeaux le long de la côte, pour incommoder les ennemis, & leur

ôter toute eſpérance de ſecours. Après cela, j'eſpere que nous réuſſirons, & que Dieu nous aidera. Je demande une prompte réponſe. Il remit cette lettre à celui qu'il avoit choiſi pour la porter. C'étoit un Grec nommé Charille, qui connoiſſoit parfaitement le pays. Il arriva ſans rencontrer aucun Maure. On le conduiſit devant l'empereur, auquel il remit la lettre. Il la reçut, & la lut avec grand plaiſir. Charmé de ce qu'elle contenoit, il remercia Dieu ; après quoi il en fit part à l'impératrice, à la princeſſe, auſſi-bien qu'au général Hyppolite, qui lui dit qu'il l'avoit toujours aſſuré, que tant que Tiran ſeroit au monde, il ne devoit pas perdre l'eſpérance.

L'empereur lui répondit qu'il étoit dans l'admiration de ſes grandes actions, & jura par ſa couronne qu'il le récompenſeroit, de façon que lui & tous les ſiens auroient ſujet d'en être contens. Enſuite il le chargea d'examiner ce qu'il y avoit de vivres dans la ville & dans le palais, afin de pouvoir en rendre compte à Tiran. Hyppolite trouva qu'il y en avoit encore pour trois mois. Il revint aſſurer l'empereur que les ennemis au-

roient levé le ſiége avant que leurs vivres fuſſent conſommés, qu'il pouvoit s'en repoſer ſur Tiran. L'empereur fit venir ſon ſecretaire auquel il fit écrire une lettre à Tiran, dans laquelle il lui rendit un compte exact de tout ce qu'il lui avoit demandé. Il fit enſuite appeller Sinegerus, & le pria de porter cette lettte. Le chevalier lui baiſa le pied & la main, prit la lettre & fut prendre congé de l'impératrice & de la princeſſe, qu'il trouva encore dans ſa chambre. Elle le chargea de faire toutes les amities poſſibles à Tiran ſon ſeigneur, en le priant de ne la point oublier, & de penſer à tout ce qu'elle avoit ſouffert depuis ſon abſence; enfin de ne rien négliger pour la voir le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible. Le chevalier lui promit de s'acquitter de ſa commiſſion, il voulut en s'en allant lui baiſer la main, mais elle l'embraſſa. Il s'habilla en Maure, & prenant avec lui Charille, qui avoit apporté la lettre de Tiran, il partit de la ville à minuit. Ils ne rencontrerent aucun Maure. Les gardes du camp qui les connoiſſoient les laiſſerent paſſer; ainſi ils furent droit à la tente de Tiran qu'ils trouverent levé. Il fut charmé de les

voir, il fit mille queſtions à Sinegerus ſur l'état où étoient la ville, l'empereur, l'impératrice, & ſurtout ſa chere princeſſe; il lui fit un récit fidele de tout ce qu'il avoit vu & de tout ce qu'on l'avoit chargé de lui dire. Tiran fut quelque tems ſans parler, & ſes yeux ſe remplirent de larmes au récit de ce que lui mandoit Carméſine. Il lui remit enſuite la lettre de l'empereur qui lui mandoit :

Le plaiſir que nous fait votre arrivée eſt extrême, Tiran mon cher fils, & nous rendons ſans ceſſe des graces à Dieu, de ce qu'il nous ſecoure dans la grande adverſité où nous étions réduits. Nous eſperons que J. C. vous permettra l'exécution de vos bons deſirs. Quant à moi, je ne déſire que de pouvoir vous donner des marques de ma reconnoiſſance. Au reſte, je vous dirai que les ſoins & la valeur d'Hyppolite, que j'ai fait mon général, m'ont prouvé qu'il étoit un des bons chevaliers qui ſoient au monde; ſans lui la ville eût été priſe il y a pluſieurs jours, & par conſéquent il ne ſeroit rien demeuré de l'empire grec; on ne peut compter la quantité de Maures qu'il a tués. De plus, nous vous donnons avis que nous avons au moins

pour trois mois de vivres & des choses nécessaires pour nous défendre, notre cavalerie est en bon état. Ne vous exposez donc point inutilement, faites la guerre à votre aise, & donnez la bataille sans vous presser, quand l'occasion vous paroîtra favorable. Faites débarquer les vivres des vaisseaux, mettez-en une partie dans le fort château de Sinople, vous les emploierez pour votre armée, & pour les places dont vous ferez la conquête ; & l'autre, vous la mettrez dans la ville de Pera, afin que nous en puissions prendre quand nous en aurons besoin ; vous y laisserez cinq cents hommes d'armes de garnison. Vous pourrez renvoyer les vaisseaux que vous voudrez à votre discrétion. J'approuve le dessein que vous avez d'envoyer les quatre cents vaisseaux à Constantinople, & de les mettre en état, il nous serviront à incommoder les ennemis que nous sommes sûrs d'enfermer de tous côtés. Si vous avez besoin d'argent pour les vaisseaux que vous avez naulisés, notre trésor est ouvert, envoyez ici une galere ou deux, & nous vous enverrons tout ce que vous demanderez.

Quand le Soudan & le Turc apprirent

que Tiran avoit débarqué, & qu'il s'étoit campé au pont de pierre, ils furent consternés, & se crurent perdus sans ressource, ne se voyant aucun moyen d'échapper ni par terre ni par mer, sans tomber entre les mains de Tiran. De plus, ils se voyoient à la veille de mourir de faim, car ils n'avoient pas des vivres pour deux mois ; mais sans témoigner leur inquiétude, ils assemblerent un conseil pour voir le parti qu'ils avoient à prendre. Il étoit composé des rois d'Alep, de Sourie, de Trato, d'Assyrie, d'Hircanie & de Rasten, du fils du grand Caraman, du prince de Sis & & de plusieurs grands seigneurs, dont les noms seroient trop longs à rapporter. Les avis furent très partagés, les uns vouloient que l'on fît ses efforts pour emporter la ville, disant qu'après cette expédition, ils auroient le tems de se mettre en défense, & d'attendre du secours, d'autant qu'elle ne devoit pas être trop bien munie ; les autres vouloient que l'on marchât à Tiran, assurant qu'il étoit si brave qu'il ne refuseroit pas le combat, qu'il étoit vrai qu'il avoit une très-bonne cavalerie, mais qu'elle n'enfonceroit pas leur prodigieuse

armée, & que quand il leur arriveroit d'être battus, il valoit mieux mourir en braves gens & en chevaliers, que de se laisser prendre comme des moutons; & que si la fortune leur donnoit la victoire, ils seroient les maîtres ou de s'en aller ou de continuer le siege. Il y en eut qui préférerent à cet avis, celui d'envoyer une ambassade à Tiran, pour lui proposer une paix ou une treve, en lui demandant passage pour s'en retourner dans leur pays après avoir abandonné tour l'empire grec, évacué toutes les places & rendu tous les esclaves & tous les prisonniers. Cet avis l'emporta. On résolut d'envoyer une ambassade à Tiran, ajoutant que s'il leur refusoit le passage, ils pourroient alors attaquer la ville de toutes leurs forces, & que s'ils ne la pouvoient prendre, il seroit toujours en leur pouvoir de mourir les armes à la main en vendant chérement leur vie. On nomma pour ambassadeurs le fils du grand Caraman, & le prince de Sis, tous deux fort sages & fort éloquens, & de plus expérimentés dans la guerre. Ils promirent d'examiner le nombre des troupes que Tiran pouvoit avoir. On leur donna leurs instructions, & ils

partirent ſuivis de deux cents cavaliers, ils étoient magnifiquemenr vêtus & ſans armes. Ils envoyerent devant eux un trompette à Tiran, pour lui demander le ſauf-conduit qui leur fut accordé.

Auſſi-tôt après que Tiran eut lu la letrre de l'empereur, il avoit appellé le marquis de Louzanne ſon amiral, & lui avoit ordonné d'aſſembler tous les patrons des vaiſſeaux, de leur payer tout ce qui leur étoit dû, & de faire exécuter tout ce que l'empereur lui avoit mandé ſur les vivres, après quoi il pourroit renvoyer les bâtimens. Il lui dit encore de faire équiper pour la guerre ceux qu'ils avoient pris ſur les Turcs, avec ordre de croiſer ſur la côte, & de harceler les ennemis. L'amiral exécuta ces ordres, paya tous les patrons & leur donna à chacun mille ducats de plus qu'il ne leur étoit dû, ſans compter le butin qu'ils avoient fait ſur les vaiſſeaux turcs. Quand ils eurent tranſporté les vivres à leur deſtination, ils retournerent chacun chez eux.

Les bâtimens que l'amiral fit équiper, ſe trouverent au nombre de quatre cent trente-cinq. Tiran ne garda que deux galeres bien armées, qui demeurerent

dans la riviere auprès du camp, pour les envoyer où il feroit néceſſaire. Quand tous les autres furent en état de tenir la mer, l'amiral fut au camp, & dit à Tiran que tout ce qu'il lui avoit ordonné étoit exécuté. Pour lors Tiran fut à la tente de la reine de Fez, & la pria de s'en aller ſur cette flotte à Conſtantinople, pour conſoler & tenir compagnie à la princeſſe; car, ajouta-t-il, en quel état ſerois-je, s'il lui arrivoit le moindre malheur! Je ne puis quitter le camp pour l'aller voir, vous ſerez plus à votre aiſe auprès d'elle, vous pourrez lui parler & l'entretenir de moi, avec cette façon agréable que vous poſſédez ſi bien, aſſurez-la que je la verrai bientôt, que c'eſt la choſe que je deſire le plus, que je compte tous les momens, & qu'après Dieu il n'y a qu'elle au monde que je deſire de voir & de ſervir. La reine lui répondit, qu'elle n'oublieroit jamais les grandes obligations qu'elle lui avoit, & que puiſqu'elle avoit eu autrefois tant d'envie de le ſervir, à moins que d'être ingrate, elle ne pouvoit alors s'en diſpenſer. Une créature auſſi belle & auſſi parfaite que la princeſſe, ajouta-elle, ne peut être poſſédée que par le plus

brave & le plus généreux des chevaliers. Elle lui demanda s'il n'avoit point d'autres ordres à lui donner, l'assurant qu'elle lui sacrifieroit mille vies, si elle les avoit. Alors Tiran l'embrassa, & la baisa à la joue, l'assurant qu'il voudroit avoir plus fait pour elle, tant il étoit reconnoissant de son amitie ; il lui conseilla de se préparer au départ. Tiran prit congé d'elle, & retourna à sa tente ; il envoya chercher l'amiral, & lui ordonna de s'embarquer, d'exécuter tout ce dont ils étoient convenus, & de mettre à la voile aussi-tôt que la reine seroit sur son bord. L'amiral prit congé de lui, & monta dans son vaisseau. La reine s'embarqua le lendemain, le roi de Sicile & Tiran l'accompagnerent jusqu'à son vaisseau, avec cinq cents hommes d'armes, & retournerent au camp, pendant que l'amiral mit à la voile, & fit route à Constantinople.

Quand les ambassadeurs des Turcs furent auprès du pont de pierre, Tiran fit sortir un capitaine, suivi de cinq cents hommes d'armes, armés d'une façon très-brillante, & montés sur de grands chevaux de Sicile bien bardés, pour les recevoir & leur faire honneur. Cette

troupe les acompagna jusques à l'endroit où étoit Tiran. Il avoit fait tendre un pavillon superbe de brocard cramoisi, le plus riche qui fut au monde, on l'avoit fait à Paris. Les ambassadeurs mirent pied à terre, & trouverent Tiran avec les rois de Sicile & de Fez, & beaucoup d'autres barons & chevaliers qui leur rendirent ce qu'ils devoient à leur rang. Tiran ne voulut pas qu'ils s'expliquassent si-tôt sur ce qu'ils avoient à dire; mais il les fit entrer sous des tentes magnifiques qu'il leur avoit fait préparer, il leur fit servir un grand repas avec toutes sortes de différens vins. Les ambassadeurs furent dans l'admiration à la vue de la grandeur des chevaux qui les avoient escortés, & des Panaches à la mode d'Italie, que portoient les hommes d'armes. D'un autre côté, ils virent quatre mille chevaux aussi bardés, qui voltigeoient & manœuvroient, comme ils auroient fait dans un combat. La grande quantité de cavalerie qu'ils apperçurent dans le camp de Tiran, les étonna. Ils se dirent entr'eux, que tous les Maures rassemblés ne pourroient résister à d'aussi belles troupes que celles des chrétiens, non-seulement à cause de leur belle cavalerie,

valerie, mais encore par la bonne discipline qu'ils observoient. Ils comptoient avoir fait un voyage inutile, & que Tiran ne leur voudroit accorder ni paix, ni treve, ni leur faire aucun quartier, & considérant la position du camp, ils convenoient qu'il leur étoit impossible d'éviter la mort ou l'esclavage; ils passerent le reste du jour & la nuit suivante à faire ces tristes réflexions. Le lendemain Tiran fit assembler les rois & tous les chevaliers considérables du camp, pour entendre la messe dans son superbe pavillon. Quand elle fut dite, il envoya demander aux ambassadeurs, s'ils vouloient avoir leur audience. Ils vinrent sur le champ avec beaucoup de gravité. Tiran les reçut comme il convenoit à leur naissance. Quand ils se furent assis, il leur demanda ce qu'ils avoient à lui dire. Le fils du grand Caraman, comme étant le plus considérable, se leva, & dit, après avoir fait la révérence au général : Que sans doute sa grande sagesse lui avoit souvent fait penser combien l'on devoit éviter de faire périr des hommes quand on le pouvoit empêcher, & que le cas présent exigeoit cette réflexion; que l'on étoit à la veille de

voir couler tant de ſang, que les eaux du fleuve en changeroient de couleur; qu'il devoit ſe laiſſer toucher en imaginant l'horreur & la cruauté d'un tel combat; que les grands courages comme le ſien, étoient capables de pitié. Pour éviter, continua-t-il, une auſſi grande barbarie, le ſoudan & le grand Turc nous envoient pour ſavoir ſi vous voulez faire la paix, ou leur accorder une treve, au moins de trois mois; ſi vous voulez faire une paix de cent & un an, ils feront charmés d'être de vos amis, ils abandonneront l'empire grec, vous remettront toutes les places de ſon étendue, & qui plus eſt, tous les priſonniers chrétiens qui ſont en leur puiſſance, & ſe ſoumettront enfin tout autant qu'ils le pourront, ſans bleſſer leur honneur: mais ſi n'acceptant point ces propoſitions, vous les venez attaquer, vous éprouverez malheureuſement pour vous, quelle eſt la force de leurs armes. Alors il ſe tut. Tiran charmé de ſe voir au moment qu'il avoit tant deſiré, fut très-content de ce diſcours, mais il leur dit qu'il leur donneroit inceſſamment ſa réponſe.

Les ambaſſadeurs toujours bien ac-

compagnés, retournerent dans leurs tentes. Le lendemain Tiran fit savoir à tous ceux qui s'étoient trouvés au premier conseil, qu'après la messe ils délibéreroient sur la proposition des ambassadeurs. Comme ils avoient tous beaucoup d'attachement pour lui, ils se rendirent à son pavillon après la messe. Tout le monde se plaça suivant son rang, & Tiran dit : Vous avez entendu, mes freres & mes amis, ce que vous ont fait proposer le soudan & le grand Turc. Nous pouvons juger de la situation où ils se trouvent ; mais nous devons faire attention à la gloire que cette victoire nous donnera, & à la récompense que nous mériterons dans le ciel, en délivrant une si grande étendue de pays chrétien de l'esclavage, & du danger de changer de religion. Nous avons encore une considération à faire, c'est le grand étonnement où sera tout le pays des Maures, en apprenant qu'ils sont tous tués ou pris, & quelle est la vengeance que l'empire grec en a tirée par notre moyen. Nous vengerons aussi tous les chevaliers qui ont péri dans cette guerre. Quand ceux-ci seront détruits, la paix sera plus assurée, & la terreur que nous

causerons aux autres, procurera une paix solide à l'empire grec : Il me paroît donc que le plus grand service que nous puissions rendre à l'empereur, c'est de n'accorder ni paix, ni treve, & de consentir à les recevoir à notre discrétion, sans leur répondre ni de leurs vies, ni de leurs biens. S'ils ne veulent pas accepter ces conditions, que nous importe ? Ne sommes-nous pas surs de les faire mourir de faim, pendant que d'un autre côté nous sommes les maîtres de leur livrer bataille ? Et quoique nous soyons plus forts qu'eux, ce seroit une grande folie à nous de nous battre contre des gens au désespoir, & de risquer nos troupes, pendant que nous n'avons qu'un poste à garder. De plus, en les prenant à discrétion, quel butin ne ferez-vous pas, au lieu qu'il est perdu si vous les laissez aller ? Je crois donc que nous devons les renvoyer, ne pouvant leur faire aucune réponse sans consulter l'empereur, qui nous rendroit garands de l'événement : Donnez-moi donc votre avis, mes freres & mes amis, comme à un homme qui se confie absolument à vous, dans une chose qui vous regarde comme moi, si vous la faites sans l'avis de l'em-

pereur. Après le discours de Tiran, le roi de Sicile se tourna du côté de celui de Fez, pour l'engager à parler; mais celui-ci l'ayant assuré qu'il ne le feroit pas avant lui; de plus, pressé par tous les barons de dire son avis, il dit en saluant l'assemblée: Avons-nous besoin de donner des conseils au miroir de la sagesse divine, à ce nouveau Salomon, à cette étoile qui éclaire tous les autres, à ce brave général auquel nous obéissons? Mais enfin pour donner mon avis, puisqu'on le veut savoir, je crois qu'il faut consulter l'empereur, afin que l'on ne puisse nous rien reprocher; cet événement l'intéresse encore plus qu'aucun de nous; mais je suis persuadé qu'il prendra le parti que vous proposez; car il est non-seulement le plus honorable, mais le plus avantageux pour le repos de l'empire grec; de plus tous vos avis étant fondés sur la raison, & sur toutes les regles de la guerre, il n'est pas possible de n'être pas de votre sentiment. Je n'ai plus rien à dire, sinon que je soumets mon sentiment à celui du conseil. Après ce discours, tout le monde pria le roi de Fez de donner son avis. Après un peu de tems, il dit: La connoissan-

ce du monde nous apprend à éviter les choses qui peuvent nous nuire, & jamais on ne se repent des choses faites, après y avoir bien pensé ; mais comme toute l'assemblée me charge de répondre en son nom, & que nous avons trop peu de tems pour répondre aux ambassadeurs, je suis de l'avis du roi de Sicile, & crois que l'on doit consulter l'empereur. Envoyez donc promptement l'informer de ce qui se passe, afin de pouvoir rendre réponse au soudan & au grand Turc. Tiran se chargea de l'en informer, & chacun retourna à sa tente.

Les vaisseaux qui partirent du camp de Tiran, eurent le vent si favorable, qu'avant le coucher du soleil, ils arriverent à Constantinople, en donnant toutes les marques de joie que donnent ordinairement ceux qui apportent du secours à ceux qui en ont besoin, après avoir triomphé de leurs ennemis. Le canon tira, les trompettes & les cris se firent entendre pour saluer la ville. Tout le monde étoit sur les murailles pour voir arriver ce secours si long-tems desiré, qui entroit dans le port, avec les bannieres déployées de l'empereur, & celles du valeureux général Tiran. La ville

donna de son côté des marques de sa joie. L'on sonna les cloches, & l'on chanta les louanges de Dieu. Le vieil empereur monta à cheval, & vint sur le bord de la mer, il apprit que la reine de Fez étoit sur ces vaisseaux. Il manda cette nouvelle à l'impératrice & à la princesse, qui sur le champ monta à cheval, & suivie d'Hyppolite, de ses dames, & de plusieurs chevaliers, accourut auprès de l'empereur; elle ordonna à Hyppolite d'aller dans le vaisseau sur lequel étoit la reine, pour la faire débarquer: ils se firent mille amitiés, à cause de ce qui s'étoit autrefois passé entr'eux. La reine lui demanda après cela des nouvelles de la princesse. Hyppolite lui répondit, qu'elle attendoit le plaisir de la voir sur le bord de la mer, avec une extrême impatience. Sur le champ elle descendit dans un canot couvert d'étoffes d'or, & deux jeunes rameurs la conduisirent à terre avec Hyppolite, en fort peu de tems La princesse qui vit paroître dans tout l'équipage d'une reine Plaisir de ma vie, qui avoit été à son service, descendit de cheval pour lui faire honneur, & la reine se jeta à ses pieds pour les baiser; mais

ſans vouloir le ſouffrir, elle la baiſa pluſieurs fois, & la conduiſit à l'empereur ; elle lui baiſa le pied & la main ; il l'embraſſa, & ils prirent enſemble le chemin du palais ; ils y trouverent l'impératrice, qui fit mille amities à la reine, & à tous les autres. L'empereur ordonna à Hyppolite de faire promptement décharger les vaiſſeaux, afin qu'ils retournaſſent au camp. Il l'aſſura que l'on y travailloit déjà, & que les ordres étoient donnés ; cependant il y retourna lui-même, & fit continuer toute la nuit avec une ſi grande diligence, que le lendemain au matin avant le lever du ſoleil, ils ſe trouverent en état de partir. L'empereur envoya prier ce jour-là l'amiral, & tous ceux qui étoient venus avec la reine, de dîner avec lui. Ils s'y rendirent tous avec des habits magnifiques. Le dîner fut ſomptueux, & malgré la ſituation dans laquelle la ville ſe trouvoit, on ſervit beaucoup d'oiſeaux, & des vins exquis de toutes les façons ; ils paſſerent la journée dans les fêtes & les plaiſirs. Le ſoir l'amiral prit congé de l'empereur, parce qu'il vouloit s'embarquer, & continuer de tenir l'armée des Turcs bloquée. L'empereur l'aſſura

qu'il ne pouvoit lui faire plus de plaisir ; & lui donna sa main à baiser, en lui disant adieu. Tous les chevaliers lui firent la révérence, aussi-bien qu'aux princesses. Après cela ils furent s'embarquer, & toute flotte prenant le chemin du camp des Maures, mit à la voile à la premiere garde. Quand ils furent auprès de leur camp, ils firent plusieurs décharges d'artillerie, qui les firent courir aux armes, croyant qu'on les vouloit attaquer, & l'on peut dire qu'ils étoient dans la plus grande consternation.

La princesse voulut que la reine de Fez passât avec elle dans son lit la nuit même qu'elle arriva, afin de pouvoir l'entretenir à son aise. Quand elles furent couchées, la princesse lui dit : J'ai ressenti vivement, ma chere sœur, le tems de votre absence, & je n'ai pas douté que la mer ne m'eût séparée de vous pour jamais ; à ces tristes idées il se joignoit le souvenir cruel de Tiran, qui m'avoit quitté sans me rien dire ; son procedé me faisoit douter de son amour, & j'aurois préféré la mort à la vie que je passois sans aucune consolation, séparée de tout ce que j'aimois, & sans avoir d'autre ressource que celle des au-

mes & des soupirs. Le malheur de l'état dont cette même absence de Tiran étoit aussi la cause, augmentoit encore mes peines. Je m'attendois à devenir esclave; plus je m'examinois, & plus je me trouvois innocente; je ne pouvois me reprocher que les obstacles que j'avois opposés par mes larmes & par mes prieres aux entreprises de son amour; enfin je me jetai dans les bras de la Sainte Vierge, qui n'abandonne pas les malheureux, & j'entrai dans le couvent de sainte Claire, où je priai sans cesse pour obtenir quelque consolation pour l'empereur mon pere & pour moi. Je suis à présent la plus contente du monde, puisque vous m'êtes rendue, vous que j'aime de tout mon cœur; & j'ai toute l'obligation possible à Tiran de ce qu'il ne vous a point oubliée, & de ce qu'il a fait pour vous; mais je vous conjure, ma chere sœur, de m'apprendre en quoi je l'ai pu offenser, & pourquoi il m'a quitté comme il a fait, moi qui l'aimois plus que ma propre vie, & qui n'ai jamais démenti les sentimens que j'ai pour lui; croyez que je l'aime encore plus que je ne faisois quand nous avons été séparés; mon amour est au comble, & je ne pour-

rai vivre long-tems ſans le voir. Pour lors donnant un libre cours à ſes larmes & à ſes ſoupirs, elle donna le tems à la reine de lui dire, qu'elle ne la vouloit point affliger en lui diſant ce qui s'étoit paſſé, qu'elle étoit ſure que cet aveu la feroit évanouir, & mettroit tout le palais en alarmes ; qu'il valoit mieux remettre cette converſation au lendemain, qu'il lui devoit ſuffire de ſavoir qu'elle n'avoit aucun tort, non plus que ſon amant ; qu'ils avoient été trompés, & que jamais on n'avoit été plus aimé qu'elle l'étoit par Tiran, qui n'étoit pas un moment ſans penſer à elle, & ſans la deſirer, & qu'ainſi elle ne pouvoit mieux faire que d'avoir pour lui les plus tendres & les plus vifs ſentimens ; les grandes actions qu'il a faites en barbarie, le rendent encore plus digne de vous. Comptez ſur la parole que je vous donne, moi qui ne vous ai jamais manqué, que vous le verrez inceſſamment. Qu'avoit-il beſoin de revenir ici pour conquérir l'empire grec, ſi ce n'étoit pas par rapport à vous ? S'il ne vous étoit pas fidele, n'étoit-il pas le maître d'épouſer la fille du roi de Tremecen, qui joignoit un grand royaume à la beauté, & qui

l'auroit rendu maître de toute la barbarie : vous jugerez vous-même du mérite de cette princesse, car elle vient ici uniquement pour vous saluer ; à cause des éloges que Tiran lui a faits de vous, & de la reconnoissance de ce qu'il a fait pour elle : elle arrive pour se trouver à vos nôces ; consolez-vous donc, soyez tranquille, & que les chagrins n'alterent pas votre beauté ; songez à paroître avec tous les dons que la nature vous a faits, aux yeux de Tiran & des rois qui sont à sa suite, avec tant de princes & de chevaliers. La princesse lui dit, qu'elle vouloit suivre ses conseils, & qu'elle s'étoit trop souvent reproché de ne les avoir pas suivis. Elles passerent une partie de la nuit à s'entretenir de cette façon. La princesse éprouva une grande consolation en retrouvant une aussi bonne amie que la reine de Fez.

Après le conseil que l'on avoit tenu sur la réponse que l'on devoit faire aux ambassadeurs, où l'on avoit déterminé d'attendre les ordres de l'empereur ; le brave Tiran se trouva au point qu'il désiroit depuis si long-tems ; c'est-à-dire, qu'il avoit un prétexte valable pour aller voir celle qu'il aimoit plus que sa pro-

pre vie ; & comme cette affaire étoit très-importante en elle-même, mais qu'elle l'intéressoit plus que les autres, il résolut d'aller seul, & sans qu'on en fût informé, à la ville de Constantinople, pour entretenir l'empereur, & savoir quel étoit son avis sur une chose d'où dépendoit le repos de l'empire grec; aussi-bien que l'heureux moment qui devoit le mettre dans les bras de sa chere princesse. Quand la nuit fut venue, il parla au roi de Fez. Il lui remit le commandement du camp ; & s'étant embarqué sur une des galeres, il fit route vers Constantinople, qui n'étoit éloigné du camp que de vingt mille. Il arriva dans le port à deux heures de nuit. Il débarqua seul & déguisé, en ordonnant au patron de ne point parler de lui. Quand il fut à la porte de la ville, il dit à la garde de lui ouvrir, qu'il appartenoit à Tiran, & qu'il venoit parler de sa part à l'empereur. On lui ouvrit, & il alla promptement au palais. Ceux qu'il trouva à la porte lui dirent, qu'il étoit couché. Pour lors il alla à la chambre de la reine de Fez, qu'il trouva en prieres dans un petit cabinet. Elle courut à lui, si-tôt qu'elle l'apperçut, le baisa, l'embrassa,

& lui témoigna le plaisir qu'elle avoit de le voir. Je suis bien obligé à Dieu, continuat-t-elle, de ce qu'il a bien voulu exaucer mes prieres. Venez, seigneur, qui méritez toute la gloire de ce monde, venez jouir de la récompense de vos peines, & goûter dans les bras de celle que vous aimez une satisfaction que vous méritez par tant de belles actions. Ne me contredites point à présent. Si vous ne faites pas ce que je veux, je vous jure que je partirai sans que rien m'en puisse empêcher. Tiran l'interrompit, & lui dit : Ma chere sœur, je vous demande pardon de ne vous avoir pas toujours obéi : je vous jure par l'ordre de chevalerie de faire à l'avenir tout ce que vous m'ordonnerez, quand même je devrois en mourir. Nous verrons bientôt, dit la reine, ce que vous savez faire ; car je vais vous ouvrir le champ, & je ne vous tiens pas pour chevalier, si vous ne sortez vainqueur du combat. Demeurez dans ce cabinet, continua-t-elle, je vais prier la princesse de venir coucher avec moi. Aussi-tôt elle le quitta, pour aller dans la chambre de la princesse, qu'elle trouva prête à se mettre au lit ; & qui lui demanda pourquoi

elle venoit avec tant d'empressement. Elle lui répondit tout bas, qu'elle la prioit de lui faire le plaisir de venir coucher avec elle, parce qu'elle avoit beaucoup de choses à lui dire, & qu'il venoit d'arriver une galere de la part de Tiran, dont il étoit sorti un homme qu'elle avoit entretenu. La princesse y consentit; car elles étoient alors dans l'habitude d'aller coucher ou chez l'une, ou chez l'autre, quand elles avoient quelque chose à se dire. La reine prit donc la princesse sous le bras, & la mena dans sa chambre, qu'elles trouverent bien parfumée, suivant l'ordre qu'elle en avoit donné en sortant. La princesse se coucha promptement, tant elle avoit envie de savoir des nouvelles de Tiran, & les demoiselles l'aiderent à se déshabiller. Quand elle fut couchée, elles lui souhaiterent une bonne nuit, qui lui étoit préparée, sans qu'elle en eût le moindre soupçon. Quand les demoiselles furent sorties, la reine ferma le verrouil en dedans, disant à ses demoiselles d'aller se coucher, qu'elle avoit quelques prieres à faire avant de s'endormir, & qu'elle n'avoit besoin d'aucune d'elles. Elles rentrerent toutes dans leur cham-

bre. Alors la reine entra dans le cabinet, & dit au brave Tiran : Allons, chevalier, mettez-vous en chemiſe, & faites votre devoir, votre ennemi vous attend. Point de diſcours, je n'en écoute aucun. Si vous ne m'obéiſſez maintenant, je jure ſoi de reine, puiſque vous m'avez fait telle, que du reſte de vos jours vous ne vous trouverez en pareille occaſion. Tiran tranſporté de joie, ſe voulut jeter à ſes pieds, & la remercia de tout ce qu'elle faiſoit pour lui ; mais la reine l'interrompit, en lui diſant : Il n'eſt pas queſtion de paroles, il faut le mériter par des effets. Déshabillez-vous. Le chevalier le fut bientôt. Alors elle le conduiſit au lit de la princeſſe, en lui diſant : Le voici celui après qui vous ſoupiriez depuis ſi long-tems, accordez-lui le prix de toutes ſes ſouffrances ; il eſt votre époux, vous ſavez quels ſont ſes droits. Profitez du préſent, & laiſſez l'avenir aux ſoins de la providence. Peut-être cette occaſion ne ſe trouvera plus. Ah ! fauſſe ſœur, s'écria la princeſſe, vous m'avez trahi, mais je me confie en la vertu de mon ſeigneur Tiran, elle réparera votre faute.

Ne croyez pas que Tiran perdît ſon

temps pendant ce discours. Ses mains n'étoient pas oisives. La reine les laissa, & s'alla coucher sur un lit de repos. Après qu'elle fut partie, la princesse dit à Tiran, qui déjà la serroit de près : Mon cher Tiran, ne diminuez point l'extrême plaisir que me fait votre vue, n'employez point vos forces contre une fille qui ne peut vous résister. Quelle gloire trouverez-vous dans la défaite de celle qui vous est soumise, & qui vous adore ? Faites-moi donc part de votre force & de votre courage, pour que je puisse résister. Est-ce par la violence que l'on témoigne son amour ? Seigneur, je vous conjure par votre vertu, par la noblesse de vos sentimens, de m'accorder ce que je vous demande. Ayez pitié d'une fille qui se trouve sans secours. Cruel & faux chevalier, je vais crier, ajoutoit-elle, comptez que je vais crier. Eh quoi ! Vous n'avez aucune pitié de moi ? Vous m'aimez, & vous me faites souffrir ? Non, vous n'êtes plus ce Tiran dont j'ai tant desiré le retour, qui devoit faire mon bonheur, & qui se déclare mon ennemi. Pendant ce discours les forces & la résistance de la princesse s'affoiblissoient, & le chevalier se trouva vain-

queur. Elle demeura ſans ſentiment ; & comme elle ne revenoit point, Tiran ſe leva fort effrayé, croyant l'avoir tuée. Il appella la reine, & ils lui jeterent au viſage une bouteille d'eau roſe. La princeſſe ouvrit les yeux, en pouſſant un grand ſoupir, & dit : Ah, Tiran ! je vois à préſent que ce n'eſt pas moi que vous aimez, ce n'eſt que votre ſatisfaction. Si ce ſont-là des témoignages d'amour, faut-il les donner avec tant de violence & de barbarie ? Eh quoi ! un plaiſir ſi court, vous a-t-il fait oublier votre vertu ? Encore ſi vous aviez attendu le jour de notre mariage ! mais vous n'avez pas eu plus d'égard à ce que vous deviez à votre princeſſe, qu'à ce que vous deviez à vous-même. Ce jour fera le malheur du reſte de ma vie. Vous faites bien la dolente, lui dit la reine, en riant, comme ſi l'on ne ſavoit pas que jamais armes de chevalier ne bleſſerent pucelles à mort. Que Dieu m'envoie le mal dont vous plaignez. Si vous n'en êtes guérie demain matin, je conſens à mourir de la même mort. La princeſſe ſans répondre à ces folies, continuoit à ſe plaindre. Tiran ſe remit à ſes côtés, & la reine retourna ſur ſon lit. Le chevalier vint

bientôt à bout d'appaiser la princesse. Ils se rendirent un compte mutuel de ce qu'ils avoient souffert pendant la longue absence qui les avoit séparés ; mais la douceur qu'ils goûtoient à se trouver réunis, leur fit souvent perdre de vue leurs souffrances passées.

La reine voyant que le jour approchoit, pensa aux précautions qui n'occupent guere les amans. Elle se leva, & vint leur souhaiter le bon jour après une nuit qui avoit été si bonne. Ils badinoient ensemble, & paroissoient fort contens l'un de l'autre. La reine dit à Tiran : Souverain de l'empire grec, il est tems de vous lever, voilà le jour qui paroît, il faut sortir, sans que personne vous apperçoive. Tiran eût voulu que cette nuit n'eût point eu de fin. Il supplia la princesse, en la baisant mille fois, de lui vouloir pardonner. La princesse lui répondit : Mon cher Tiran, l'amour me force à vous pardonner, pourvu que vous soyez bientôt de retour ; car je ne puis vivre sans vous, surtout à présent que je sai ce que c'est que l'amour ; & puisque vous m'avez vaincue par la force, ne me refusez point le secours que vous demande celle qui n'a

plus rien à elle, & qui eſt à vous toute entiere. Tiran lui répondit : Vous êtes le bonheur de ma vie ; & puiſque vous me pardonnez ce qui s'eſt paſſé, c'eſt ajouter des faveurs à celles que je viens d'obtenir. Tout ce que je deſire au monde, c'eſt de vivre dans les bras de V. A. Vous en jugerez par la façon prompte dont la guerre va ſe terminer, afin que celui qui vous eſt attaché, ne ſoit occupé que de votre amour. Après les plus tendres baiſers, ils ſe ſéparerent. La reine le prit par la main, & le fit deſcendre dans le jardin par une fauſſe porte. Il lui voulut baiſer les mains ; mais elle l'en empêcha, & lui dit : Eh bien, votre maîtreſſe me paroît bien contente ; vous voyez qu'elle n'a pas tenu ſa colere. Vous repentez-vous d'avoir ſuivi mes conſeils ? Adieu, ſeigneur, retirez-vous. Que l'on ne vous voie pas ici. Il l'embraſſa ; & après les plus tendres proteſtations de reconnoiſſance, ils ſe ſéparerent.

Tiran alla chez Hyppolite, & la reine vint ſe mettre auprès de la princeſſe à la place de Tiran. Elles dormirent juſques au grand jour. La joie d'Hyppolite fut extrême, en voyant ſon cher maître ; il

se jeta à ses pieds pour les baiser ; mais le brave Tiran ne le voulut pas permettre, & l'embrassa. Ils se firent l'un à l'autre beaucoup de caresses. Tiran l'envoya au palais annoncer à l'empereur qu'il étoit arrivé, & qu'il voudroit l'entretenir en particulier. Hyppolite s'acquitta de sa commission. L'empereur charmé de son arrivée, lui manda qu'il étoit le maître de venir comme il le voudroit. Mais comme il imaginoit qu'il n'étoit pas venu sans en avoir des raisons importantes, il le fit prier de venir sur le champ. Hyppolite vint promptement avertir Tiran, & les deux parens arriverent ensemble déguisés au palais. Ils trouverent l'empereur qui finissoit son habillement, & qui l'embrassa, sans lui donner le tems de se jeter à ses pieds, comme il en avoit envie. Ensuite il le fit passer dans une autre chambre ; & quand il fut assis à ses côtés, le souvenir de ses malheurs passés, & la joie de son bonheur présent, lui firent répandre une grande quantité de larmes. Quand elles furent un peu séchées, avec une gravité digne de lui, il lui dit : mon fils, & mon brave général, la joie que me cause le plaisir de vous revoir, est extrême. Les services

que vous m'avez rendus, & ceux que je ne puis attendre que de vous seul, me font croire que, puisque vous avez quitté le camp sans m'en avertir, vous avez d'importantes raisons pour en agir ainsi, & quelque chose à me communiquer. Je laisse donc pour une autre fois toutes les questions que j'aurois à vous faire, & toutes les marques d'amitié que j'aurois à vous donner, pour ne vous demander que le sujet de votre venue. Tiran lui apprit aussi-tôt le détail de l'ambassade du soudan, & du grand turc, sur laquelle il avouoit qu'il n'avoit jamais osé décider, ni rendre de réponse, sans l'ordre exprès de S. M. Ayez donc la bonté, seigneur, continua-t-il, d'examiner cette grande affaire dans votre conseil, & de décider sur le parti que vous voulez prendre, afin que je ne me trouve chargé de rien. L'empereur lui répondit : mon brave général, & mon fils, j'ai tant de confiance en vous, que tout ce que vous ferez sera bien fait ; mais puisque vous le voulez ainsi, je vais faire assembler mon conseil, afin que vous puissiez retourner promptement au camp. Tiran prit congé de l'empereur pour aller faire la révérence aux princesses. Il les trouva toutes chez

la reine de Fez, où l'impératrice s'étoit rendue ; parce que Carmésine disoit qu'elle étoit incommodée. L'impératrice fit beaucoup d'accueil à Tiran, parce qu'elle en avoit besoin ; & la princesse affecta plus de froideur, pour cacher ce qui s'étoit passé. Ils s'entretinrent de plusieurs choses. La princesse demanda à Tiran, s'il étoit vrai que la reine d'Ethiopie vînt à Constantinople, & s'il n'en avoit aucune nouvelle. Tiran lui répondit, qu'il avoit reçu depuis trois jours une lettre du roi Escariano, qui lui mandoit qu'il seroit dans quinze jours au plus tard à Constantinople, & qu'il lui demandoit en grace de ne point donner la bataille aux Turcs avant son arrivée. La princesse témoigna l'envie qu'elle avoit de voir cette belle reine. Tiran l'assura qu'après elle, on ne pouvoit rien voir de plus beau & de plus aimable ; que de son côté elle avoit la plus grande impatience de la voir, & que le long voyage dont elle avoit voulu essuyer la fatigue, en étoit une preuve.

Ils s'entretenoient ainsi quand la triste duchesse de Macédoine entra dans la chambre. Elle étoit vêtue en religieuse ; car elle en avoit pris l'habit, & s'étoit

jetée dans un couvent, pour n'en sortir que le bienheureux jour auquel elle pourroit revoir son cher Diosebo. Elle se jeta aux pieds de Tiran, en lui disant avec un torrent de larmes : toutes les veuves vous parlent par ma voix, seigneur, consolez-nous ; ayez pitié de la douleur où nous sommes, attendrissez avec moi par nos cris le cœur de ce grand général, qui seul, après Dieu, peut terminer nos malheurs. Le duc de Macédoine est dans l'esclavage, vous devez rougir de le savoir dans une telle situation. Vengez, seigneur, une offense qui vous regarde. Tiran releva la duchesse & l'embrassa, en lui disant qu'il n'avoit jamais oublié Diosebo ; mais qu'il n'avoit pu jusqu'ici faire autrement ; qu'il la prioit de se consoler, parce qu'il lui promettoit sur l'ordre de chevalerie, avec l'aide de Dieu, de lui rendre libres, avant qu'il fût un mois, le duc de Macédoine, & tous les autres prisonniers. La duchesse un peu consolée par ces paroles, l'embrassa de nouveau ; & quand ils furent assis, ils s'entretinrent réciproquement de leurs malheurs.

Pendant que le brave Tiran étoit avec les dames, l'empereur tenoit son conseil.

ſeil. Il rendoit compte de l'ambaſſade du grand turc & du ſoudan. Ces bonnes nouvelles firent un grand plaiſir à toute l'aſſemblée. Les uns diſoient que Tiran devoit les attaquer, & qu'il avoit un ſi grand nombre de troupes, qu'il n'en reviendroient pas un ſeul, & que jamais aucun Turc ne penſeroit à les venir attaquer; les autres, qu'il ne falloit pas donner la bataille, dans la crainte d'expoſer inutilement tant de braves gens & de bons chevaliers, d'autant que les Turcs pourroient ſe battre en déſeſpérés; mais qu'il étoit plus sûr de les faire tous eſclaves, ce qu'ils aimeroient mieux que de mourir de faim. Quelques-uns vouloient que l'on fît la paix, & qu'on les laiſsât aller, en gardant ſeulement le ſoudan, le Turc, les autres rois & les grands ſeigneurs en ôtages, juſqu'à ce qu'ils euſſent remis toutes les places & les priſonniers; que cet avis étoit préférable aux autres, parce que s'ils périſſoient au combat dans leurs pays, on éleveroit d'autres princes ſur le trône, qui ſe croiroient obligés de venger ceux-ci, & de faire une guerre qui ſeroit encore plus cruelle, & dont on ne verroit jamais la

fin. Après tous ces différens avis, on résolut enfin pour assurer une vieillesse tranquille à l'empereur, pour réparer les maux que ses sujets avoient soufferts, aussi-bien que pour recouvrer l'empire, de faire la paix aux conditions que le turc & le soudan se rendissent prisonniers, sans espérance d'obtenir jamais la liberté, & que tous les Turcs s'en allassent à pied & sans armes. L'empereur approuva cet avis. Le conseil se sépara. Ce prince passa chez l'impératrice, où il trouva Tiran qu'il fit asseoir auprès de lui pour lui faire savoir ses intentions; il lui dit le résultat du conseil, l'assura qu'il s'en rapportoit à lui pour l'exécution, & convint cependant de ne faire que ce qu'il lui conseilleroit. Tiran l'instruisit alors du conseil qu'il avoit tenu dans son camp, & que l'avis qu'il préféroit étoit celui qui l'avoit emporté sur les autres. Je crois donc, ajouta-t-il, que Dieu veut que nous suivions la pluralité des voix. L'empereur le pria de retourner promptement au camp pour donner la réponse aux ambassadeurs. Ce qui lui fit prendre sur le champ congé de lui, & des princesses qui le prierent de travailler le plu-

tôt qu'il le pourroit à délivrer l'empire de ses ennemis. La reine de Fez le suivit jusqu'à la porte de la chambre, pour lui dire de venir chez elle par la porte du jardin d'abord que la nuit seroit venue, & qu'il s'entretiendroit avec la princesse. Tiran l'assura qu'il obéiroit à un ordre aussi agréable. Il attendit chez Hyppolite & se déguisa ; il passa par le jardin, & arriva dans la chambre de l'aimable reine, qu'il trouva avec la princesse qui l'attendoit, & qui lui fit toutes les caresses imaginables. Ils passerent tous les trois dans la garde-robe de la reine, où ces amans se dirent les choses les plus tendres, jusqu'à ce que l'heure de se coucher fût venue. La reine se mit au lit, & dit à ses femmes de se retirer. Après cela elle se releva, & donna sa place au brave Tiran, qui fut reçu de la princesse avec plus d'amour que la nuit précédente. Tiran ne lui laissa pas fermer l'œil de toute la nuit. Quand le jour approcha, il dit à la princesse : mon bien, ma vie, il faut que je vous quitte ; car j'ai promis à l'empereur d'être au lever du soleil dans mon camp. Je voudrois, lui dit la princesse, que jamais vous ne fussiez séparé

de moi; pour une peine que je sentois, j'en vais éprouver mille; il m'est impossible de vivre sans vous : si vous voulez m'empêcher de mourir, revenez promptement, mon cher Tiran, le salut de l'empire & la liberté me peuvent seuls faire consentir à votre départ. Tiran se leva, s'habilla promptement. & partit après le plus tendre des baisers mêlé des larmes de la princesse. Passant par le jardin, il se rendit chez Hyppolite qui se leva sur le champ, & le conduisit à la porte de la ville pour la lui faire ouvrir. Tiran s'embarqua, sortit du port sans faire de bruit, & se trouva dans son camp une heure après le lever du soleil. Les rois de Sicile & de Fez sachant son arrivée, furent au-devant de lui avec beaucoup de troupes, & le conduisirent en grande pompe à son superbe pavillon. Ils passerent le jour dans la joie & dans les plaisirs. Tout ce qu'il leur apprit de la résolution de l'empereur ne les diminua point.

Le lendemain matin le généreux Tiran, les rois & les grands seigneurs de son armée, s'étant assemblés dans son pavillon, entendirent la messe, après

laquelle on fit avertir les ambassadeurs de venir recevoir leur réponse. Lorsqu'ils furent entrés dans le conseil avec les honneurs dus à leur rang : seigneurs, leur dit Tiran, vous savez que la lenteur à résoudre & la promptitude à exécuter, sont deux qualités également requises dans ceux qui commandent ; ainsi vous ne serez point surpris du tems que nous avons pris pour délibérer sur vos propositions : je n'ai pas cru que dans une affaire qui intéresse l'empereur que nous servons, il nous fût permis de rien conclure sans avoir pris ses ordres. Il est touché de l'état auquel vous êtes réduits ; car vous n'ignorez pas que votre vie est en ses mains, & que nous sommes les maîtres de faire tout ce que nous voudrons de vous ; il est très-assuré de la cruauté que vous auriez exercée sur lui & sur ses sujets, si la fortune eût secondé vos projets ; mais afin que vous ayez des preuves de sa douceur & de sa bonté, il consent à vous donner la vie, à condition que le soudan & le grand turc, les autres rois & les grands seigneurs de votre camp seront ses prisonniers, jusqu'à ce qu'on lui ait remis toutes les places de

son empire, comme vous l'avez offert, & qu'on lui ait amené généralement tous les chrétiens que vous avez dans vos pays. L'empereur veut donc bien donner la liberté aux Maures, mais ils s'en iront à pied & sans armes; en ce cas il accorde la paix au soudan & au grand turc pour cent & un ans, & promet de le secourir contre les Maures, mais non contre les chrétiens. Si vous n'acceptez pas la grace qu'il vous accorde, n'attendez que la mort; & je jure par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, de ne faire grace à aucun de vous. Les ambassadeurs remercierent beaucoup Tiran de la réponse qu'il leur faisoit, & lui demanderent trois jours pour lui rendre une réponse dont il seroit content. Tiran consentit à leur demande; ils prirent congé de lui, & monterent à cheval fort contens de ce qu'ils avoient obtenu; car ils s'attendoient à n'avoir point de quartier. Ils arriverent à leur camp, & rendirent compte au grand turc & au soudan de la favorable réponse que leur avoit rendu Tiran: ils en furent très-contens; ils leur firent aussi le détail de la magnificence, & de la nombreuse armée des chrétiens, de la belle

cavalerie qu'il avoit à ſes ordres, & des honneurs qu'on leur avoit rendus. Tous les Maures qui trembloient au récit qu'on leur avoit fait de Tiran, furent conſolés en apprenant le bon parti qu'il vouloit leur faire. Le lendemain matin ils tinrent conſeil. Il y fut réſolu d'accepter les propoſitions de Tiran, & de lui faire ſavoir que l'on feroit tout ce qu'il ordonneroit. Les ambaſſadeurs revinrent donc encore une fois à ſon camp. Ils y furent d'autant mieux reçus, que les vainqueurs comme les vaincus deſiroient également la paix. Lorſque Tiran eût appris qu'ils ſe ſoumettoient à lui, il leur répondit : quand le grand turc, le ſoudan, les autres rois, & les grands ſeigneurs de votre armée ſe ſeront rendus à moi, je donnerai paſſage à vos troupes, vous promettant de ne leur faire aucun mal, & de les laiſſer en pleine liberté. Les ambaſſadeurs retournerent encore porter cette réponſe, & tous ceux qui devoient demeurer pour ôtages, monterent à cheval au nombre de vingt-deux, dont les noms ſeroient trop longs à rapporter. La faim dont ils commençoient à reſſentir les horreurs dans leur

camp, leur fit hâter leur marche vers un lieu où régnoit l'abondance. Tiran les fit recevoir avec tous les honneurs qu'ils auroient pu attendre de leurs propres ſujets, & les conduiſit en arrivant à un grand repas qui fut ſervi avec autant de magnificence que s'il eût été dans une ville. Après le repas il s'embarqua avec eux ſur deux galeres, & ſe rendit à Conſtantinople.

Lorſque l'empereur apprit que ſon général arrivoit avec les priſonniers, il fut au comble de ſa joie, & manda à l'impératrice & à la princeſſe de ſe préparer pour recevoir Tiran qui leur amenoit le ſoudan, le grand turc, & vingt autres priſonniers conſidérables. La princeſſe fut tranſportée en apprenant le degré de la gloire de ſon amant, peu s'en fallut qu'elle ne perdît connoiſſance : elle ſe para de ce qu'elle avoit de plus magnifique, en imaginant qu'elle alloit paroître devant une auſſi ſuperbe aſſemblée. L'empereur ordonna à Hyppolite de faire tendre la grande place qui étoit devant le palais, des plus belles tapiſſeries, de la couvrir de draps de couleur, & de faire dreſſer à l'une des extrémités de cette même place

un échaffaut très-élevé, orné des draps d'or les plus magnifiques, auprès duquel il en feroit élever un autre plus bas & couvert seulement d'étoffes de soie. Au pied de ces échaffauts, il voulut qu'on en élevât un troisieme, sur lequel devoit être placé un buffet garni de vases d'or & d'argent en grand nombre. Tout cela fut promptement exécuté. Au bruit de l'arrivée de Tiran, tout le peuple sortit en foule sur le port & dans les rues ; tout retentissoit des louanges de Tiran, & des actions de graces que l'on rendoit au ciel. Tiran ne voulut point sortir de sa galere que l'empereur ne lui eût envoyé Hyppolite accompagné de plusieurs chevaliers, qui lui dit : monseigneur, l'empereur vous prie de vouloir bien débarquer. Tiran lui répondit qu'il étoit disposé à exécuter ses ordres, & les galeres s'étant approchées de terre, il sortit avec tous ses prisonniers. Il fut reçu sur le bord de la mer par tous les magistrats de la ville : ils allerent ensemble au palais suivis d'une foule innombrable. Quand ils furent dans la grande place, ils apperçurent l'empereur sur le plus haut de son échaffaut assis dans la chaire impé-

riale, l'impératrice à sa gauche; & la princesse à sa droite, mais un peu plus bas, pour montrer qu'elle devoit succéder à l'empire. Son habit étoit de damas jaune, dont les fleurs étoient tracées délicatement avec des rubis, des diamans, des saphirs, & des émeraudes, qui jetoient un éclat prodigieux; au bas de sa juppe il y avoit un grand bordé rempli des plus grosses perles d'Orient avec des fleurs & des feuilles formées par des pierres de couleur, disposées avec un art admirable. Sa tête n'étoit ornée que par ses beaux cheveux épars & bien frisés, qui couvroient ses épaules; ils étoient séparés par une agraffe formée d'un seul diamant en table, si grand, & qui jetoit un si grand feu, que les yeux ne pouvoient en soutenir l'éclat: elle avoit un collier de très-grosses perles, duquel pendoit un rubis de la plus belle & de la plus vive couleur. Sa robe étoit ouverte, & laissoit voir un corcet de velours noir brodé de perles, qui marquoit la finesse de sa taille, & laissoit imaginer la forme de sa gorge. Tiran & tous les prisonniers mirent le genoux à terre d'abord qu'ils apperçurent l'empereur; après quoi ils

marcherent à lui. Quand ils furent au haut de l'échaffaut, ils lui firent une profonde révérence. Tiran voulut lui baiser les pieds, mais il ne put que lui baiser la main, car l'empereur le releva, & lui donna un baiser sur la bouche. Tous les autres lui baiserent les pieds; il les reçut avec douceur & politesse, & les envoya se placer sur l'autre échaffaut. Aussi-tôt après les tables furent dressées, & chacun se plaça suivant son rang. L'empereur fit mettre Tiran à sa table & vis-à-vis la princesse avec la reine de Fez; ils étoient cinq, & chacun avoit son plat & son écuyer tranchant. Hyppolite leur servoit de maître-d'hôtel. Les prisonniers, quoiqu'infideles, furent servis avec honneur & distinction. La magnificence du repas les étonna, & ils convinrent que les chrétiens étoient plus habiles que les Maures dans l'art des repas. Après le dîner Tiran demanda à l'empereur la permission d'aller au camp des Maures, afin de les renvoyer en Turquie. Après avoir salué les princesses, il monta sur les galeres, & vogua vers la flotte qui étoit mouillée vis-à-vis le camp des Maures. L'amiral le reçut avec de grands cris &

au son des trompettes & des clairons. Il vint recevoir ses ordres. Tiran lui ordonna de mettre tous ses vaisseaux le plus près de terre qu'il le pourroit, afin d'embarquer les Maures, & de les passer en Turquie. Après cela il envoya un chevalier du soudan, qu'il avoit amené avec lui, pour dire à toutes les troupes qu'elles pouvoient s'embarquer sans rien craindre. Les Maures qui n'avoient point de plus grands desirs, & qui mouroient de faim, obéirent très-promptement, & laisserent leurs armes, leurs chevaux, & leur camp tendu. Quand les vaisseaux furent chargés, ils les mirent de l'autre côté du bras de St. George, ce qui fut bientôt fait, car le passage est étroit. L'on peut juger de leur nombre, en disant que plus de quatre cents bâtimens de toute espece furent obligés de faire trois voyages pour les transporter. Les troupes du camp de Tiran apprenant le départ des Maures, accoururent pour avoir part au butin, & ceux de la flotte n'ayant plus personne à transporter, y coururent aussi de leur côté. Ils arriverent en même-tems, & l'on peut dire que c'étoit le camp le plus riche qui eût

jamais été ; car les Maures avoient eux-mêmes pillé tout l'empire grec, & tous ses trésors s'y trouvoient rassemblés, de façon que les troupes devinrent riches à jamais. Après ce pillage Tiran ordonna à ses troupes de retourner à leur camp. Les rois de Sicile & de Fez furent les seuls qui vinrent à la ville pour saluer l'empereur. Les vaisseaux rentrerent dans le port.

Après le dîner l'empereur ordonna à Hyppolite de mener les prisonniers dans les hautes tours du palais, préparées pour les recevoir : Il alla sur leur échaffaut leur dire de le suivre ; ils lui obéirent après avoir salué l'empereur. Le soudan & le grand turc furent placés dans une chambre très-ornée. Hyppolite ajouta à ce bon traitement des excuses de la part de l'empereur, de ce qu'ils n'étoient pas encore mieux traités. Ils répondirent qu'ils étoient touchés des attentions que l'on avoit pour eux, & qu'ils le prioient de l'assurer qu'ils n'en seroient point ingrats, quand ils auroient recouvré leur liberté, que pour lors ils lui donneroient des preuves d'attachement & de reconnoissance. On eut les mêmes attentions

pour les autres prisonniers ; aucun ne manqua de rien. L'on posa de bonnes gardes aux tours. L'empereur revint au palais avec les dames, après avoir ordonné qu'on laissât les choses dans la place telles qu'elles étoient ; car Tiran lui avoit mandé que les rois de Sicile & & de Fez venoient pour le voir. Il ordonna à son sénéchal d'avoir beaucoup de différens oiseaux, & tout ce qu'il falloit pour leur faire bonne chaire. Il chargea en même-tems Hyppolite de pourvoir à leurs logemens, ce dont il s'acquitta à merveille. Fort peu de jours après on vint dire à l'empereur que Tiran & les rois étoient arrêtés à une lieue de la ville. Il envoya Hyppolite pour les recevoir avec tous les magistrats, & les chevaliers qui se trouvoient alors dans la ville. Pour lui, suivi de quelques personnes, il fut les attendre à la porte, pendant que l'impératrice & la princesse, avec la reine de Fez suivies de toutes leurs dames parées magnifiquement, descendirent dans la place pour leur faire plus d'honneur, & leur témoigner le plaisir qu'elles avoient de les voir. L'empereur prit avec ses nouveaux hôtes le chemin

de son palais; mais quand il fut prêt d'y arriver, il tourna son cheval, & monta sur son échaffaut impérial. Tiran & les rois mirent pied à terre, & trouverent les dames qui les saluerent, & les embrasserent. Après cela le roi de Sicile donnant la main à l'impératrice, celui de Fez à la princesse, & Tiran à la reine de Fez, ils marcherent doucement suivis de tous les chevaliers qui menoient chacun une dame, & monterent à l'échaffaut, sur lequel le vieil empereur étoit assis; il les fit placer chacune suivant son rang. Ils demeurerent quelque tems à s'entretenir. Les nouveaux hôtes étoient dans l'admiration de la beauté des dames, & surtout de celle de la princesse. On avertit l'empereur que le dîner étoit servi. Il fit placer le roi de Sicile entre l'impératrice & la princesse, & la reine de Fez entre lui & le roi son mari. Jamais, quelques prieres qu'on lui en fit, Tiran ne voulut se mettre à table; mais il leur servit de maître-d'hôtel. Les barons & les chevaliers furent placés sur un autre échaffaut; on les servit magnifiquement. Les concerts d'instrumens rendirent le dîner charmant. Après que l'on

eut ôté les tables, on commença de très-belles danses. Le roi de Sicile prit l'impératrice, & quoiqu'elle eût été bien long-tems sans danser, elle s'en acquitta à merveille; car dans son tems elle avoit été très-bonne danseuse. Tout le peuple étoit témoin de cette fête. Les plaisirs & les danses régnoient aussi dans la ville. La joie que donnoit la paix avoit fait exécuter sans peine les ordres que l'empereur avoit donnés. Les fêtes durerent huit jours. On alloit le matin à l'église, où l'on faisoit des processions & des offices solemnels. Après le dîner on dansoit; après la danse on soupoit dans le même ordre aux lumieres; après quoi on se retiroit pour s'aller reposer. Tiran ne quitta pas un moment le roi de Sicile, il en étoit convenu avec la princesse; cependant il s'entretenoit souvent avec elle, & la pressoit de terminer son mariage, afin de pouvoir sans crainte satisfaire leurs desirs. Elle l'assura qu'elle en avoit plus d'envie que lui par amour & par religion; elle lui rappella toutes les obligations qu'elle lui avoit, & lui dit que l'empire grec étoit à lui, & qu'elle ne doutoit pas que l'empereur, qui n'en

pouvoit plus ſoutenir le poids, ne le lui remît inceſſamment en conſentant à leur mariage. Tiran l'aſſura qu'il ne deſiroit en aucune façon d'avoir l'empire, mais qu'il vouloit ſeulement que l'empereur le regardât comme ſon fils & comme l'eſclave de ſa fille. La princeſſe attendrie de ce diſcours, répandit quelques larmes, lui jeta les bras au cou, le baiſa pluſieurs fois, & lui dit que jamais il n'y avoit eu ſur la terre d'homme auſſi accompli que lui; elle fit enſuite des vœux pour que le ſeigneur le garantît de tous les dangers, & la laiſsât long-tems en poſſeſſion d'un empire qu'il avoit conquis, & d'une princeſſe qui ne deſiroit au monde que de vivre avec lui. Après ces tendres aſſurances, ils ſe ſéparerent.

Tiran paſſa la nuit qui ſuivit leur converſation, dans l'agitation de ces tendres idées, & deſirant beaucoup de voir paroître le jour, il vint enfin; & quand on pu le voir, il alla chez l'empereur, auquel il dit: V. M. ſe ſouvient de la promeſſe que lui ont faite le grand turc & le ſoudan, de lui rendre toutes les terres de ſon empire. Si vous me le permettez, j'irai faire exécuter le traité, & s'il en eſt

besoin, j'emploierai la force pour y joindre tout ce que possédoit Justinian votre prédécesseur. L'empereur lui répondit qu'il voyoit avec plaisir le zele & l'ardeur avec lesquels il vouloit étendre les bornes de son empire, & que les grands & signalés services qu'il lui avoit rendus le mettoient hors d'état de s'acquitter envers lui, quand même il lui donneroit ses états. Cependant, ajouta-t-il, je veux vous les donner à vous & aux vôtres, avec la princesse Carmésine, si vous y consentez. Mon âge ne me permet plus de gouverner, encore moins de défendre l'empire; tout ce que je connois en vous me prouve combien vous en êtes digne; je vous regarde comme mon fils, & je vous conjure de ne pas refuser ce que je vous offre.

Tiran pénétré de ces paroles, se jeta à ses pieds, & lui dit: monseigneur, Dieu ne permettra jamais que Tiran le Blanc, qui n'est que votre humble serviteur, consente que V. M. se dépouille de son empire en sa faveur. Mais si vous avez la bonté de m'accorder la princesse, c'est une grace préférable à dix empires, & qu'en servant V. M. toute ma vie, je

n'aurai pas assez mérité. L'empereur touché, le releva, le baisa sur la bouche, & le mena chez la belle princesse, qu'il trouva dans sa chambre assise, comme à son ordinaire, sur un petit lit, qui cherchoit avec ses dames à amuser le roi de Sicile. Il s'assit à ses côtés, la mettant à sa droite, & Tiran à sa gauche, ayant le roi de Sicile en face; & se tournant vers la princesse, il lui dit: vous savez, ma fille, quels sont les importans services que nous avons reçus de Tiran, & les malheurs dont il nous a préservés. Je n'ai rien au monde de plus cher que vous. J'ai résolu de vous donner à lui, acceptez-le pour époux; soyez le prix des services qu'il nous a rendus. Ma fille, il fera votre bonheur, & celui d'un pere qui vous aime par-dessus toutes choses. La princesse cachant avec peine la joie qui brilloit dans ses yeux, lui répondit qu'elle étoit pénétrée des grandes obligations que tout l'empire avoit à Tiran; qu'elle ne se flattoit point d'en pouvoir être un digne prix; mais que s'il vouloit s'en contenter, & la recevoir, non pour son épouse, mais pour son esclave, elle étoit prête d'obéir. L'empereur fit

appeller ſur le champ le patriarche pour les fiancer. On peut juger de la joie dont ils étoient remplis. A peine ſe pouvoient-ils parler. Le patriarche arriva, la cérémonie ſe fit en préſence de tout le monde. Auſſi-tôt les fêtes commencerent dans le palais, & dans toute la ville. On ne peut décrire ni leur magnificence, ni les tranſports de joie qui éclatoient de toutes parts. Les fêtes durerent huit jours. L'empereur fit publier par toute la ville, que tout le monde eût à reconnoître Tiran pour ſon fils, & pour empereur. Il lui fit prêter le ſerment en cette qualité par tous les ordres de la ville. Pour lors Tiran prit le nom de Céſar, & le peuple applaudit par mille cris de joie à tout ce que l'empereur fit en ſa faveur.

Tiran ayant été reconnu pour Céſar, l'empereur ſe retira dans ſon palais, ſuivi de toutes les dames, des rois, des chevaliers, & du nouveau Céſar, qui voyoit avec chagrin les circonſtances qui l'obligeoient à ſe ſéparer de ce qu'il aimoit, & qui retardoient la fin d'un mariage qu'il deſiroit avec tant d'ardeur. Il auroit voulu partir promptement, afin de mettre l'empereur en poſſeſſion de l'empire grec.

D'un autre côté, il ne pouvoit se résoudre à quitter la princesse. L'incertitude des événemens de la guerre, qui souvent ne permet pas d'exécuter tout ce que l'on se propose, le tourmentoit encore ; il avoit eu nouvelle que le grand roi Escariano avec son armée innombrable, étoit déjà sur les (*a*) frontieres de la Grece, & qu'il n'étoit plus qu'à dix journées de Constantinople. Toutes ces circonstances l'engagerent à aller au-devant de lui, pour l'empêcher de venir saluer l'empereur ; ce qui lui feroit perdre un tems considérable, par la façon dont il voudroit le recevoir, aimant mieux employer ce tems à soumettre l'empire. Il prit donc congé de l'empereur, des princesses & des dames, avec les rois & les chevaliers. Tiran fit écrire pendant la nuit des lettres de créance au grand turc & au soudan, qui ordonnoient à tous les commandans de mettre les places entre les mains de Tiran, nouveau César de l'empire de Grece, & de faire tout ce

(*a*) L'espagnol dit le pays *Pinchenays*, on ne peut trop deviner ce qu'il entend par-là ; mais la géographie de l'auteur est souvent de la même nature que sa chronologie.

que leur diroit le prince de Sis, chevalier maure qu'il emmenoit avec lui. Après avoir pris ces précautions il partit pour se rendre à son camp, suivi des rois & d'un grand nombre de chevaliers. D'abord qu'il y fut arrivé, il fit sonner les trompettes pour décamper le lendemain. Toutes les troupes se préparerent, & marcherent à la rencontre du roi Escariano, auquel le nouveau César écrivit en même-tems pour le prier de l'attendre, où sa lettre se trouveroit. Voici ce qu'il lui mandoit.

Au grand roi, & notre cher frere d'armes le roi de Tunis, prince de Tremecen, & souverain de toute l'Ethiopie.

Tiran le Blanc de la Roche-Salée, César, général & successeur de l'empire grec. A notre cher frere & compagnon d'armes le roi Escariano, salut. Remplis de la joie de vous revoir tout autant que si nous vous devions la victoire, & désirant de vous recevoir comme il convient à un prince tel que vous, nous vous prions de vouloir bien arrêter votre ar-

mée, & fixer votre cour dans le lieu où cette lettre vous trouvera ; puisque nous avons eu tout l'avantage que nous pouvions espérer sur les infideles, remettant au plaisir de vous voir un détail plus exact.

Le roi Escariano fut charmé des nouvelles qu'il apprit par cette lettre, non sans admirer le bonheur & la conduite de Tiran, qui l'avoit rendu vainqueur de ces peuples si puissans. Se trouvant auprès de la grande ville d'Estrens, il y établit ses troupes. Cette ville étoit très-belle, située sur une grande riviere. Elle n'étoit éloignée que de cinq journées de Constantinople. Le courier revint promptement apprendre à Tiran que l'armée avoit fait alte. Pendant ce tems il étoit arrivé avec la sienne devant Sinople, à laquelle il envoya les chevaliers Maures, & les ordres du grand turc & du soudan. Celui qui commandoit, après avoir baisé & lu la lettre, se soumit aux ordres de son maître. Tiran en prit possession, & reçut les hommages de tous les chrétiens. Il fit rentrer à la foi catholique ceux qui l'avoient abjurée. Pendant qu'il étoit dans cette ville, on lui apporta les clefs

de dix châteaux voisins. Les Maures sortirent des places, dans lesquelles il établit des gouverneurs chrétiens. Le César ne fut pas long-tems dans cette ville, il marcha à Andrinople, qui se soumit de la même façon, aussi-bien que tous les forts qui en dépendoient.

Quand il fut à une demi lieue de la ville d'Estrena, où le roi Escariano étoit campé, il le rencontra qui venoit au-devant de lui, suivi des plus grands seigneurs de son armée. Ils s'embrasserent; Escariano voulut aller voir les rois de Sicile & de Fez, que Tiran avoit avec lui. Après toutes ces démonstrations d'amitié, ils remonterent à cheval, & prirent le chemin de la ville. Ils allerent descendre à la tente de la belle reine d'Ethiopie. Pendant ce tems on envoya sommer la ville, qui se rendit, comme avoient fait toutes les autres. Les rois & les princes y furent loger, après y avoir fait une magnifique entrée. Tiran fit camper son armée devant celle du roi Escariano; l'une & l'autre fut abondamment pourvues de toutes les choses nécessaires pendant les huit jours de repos que Tiran voulut faire prendre au roi &

à

à la reine d'Ethiopie. Ils avoient fait plus de cent journées de marche avec une extrême diligence, pour se trouver à la bataille contre les Maures.

Tiran leur raconta ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation, & les bontés dont l'empereur l'avoit honoré : il finit par le prier de vouloir bien l'accompagner dans la conquête de l'empire qu'il vouloit achever, & par lui conseiller d'envoyer la reine à Constantinople, parce qu'elle y seroit plus commodément avec sa chere princesse, qui desiroit ardemment de la voir. Le roi Escariano assura Tiran qu'il le suivroit jusqu'aux enfers. Tiran commanda 500 hommes d'armes superbement parés, pour escorter la belle reine jusques à Constantinople. Les rois & les seigneurs l'accompagnerent pendant une lieue, après cela ils revinrent à la ville.

Tiran dit au roi Escariano que le desir de revoir ce qu'il aimoit l'engageoit à ne point perdre de tems. Ainsi il lui proposa de partir quand les troupes se seroient reposées. Ils prirent la route de Thrace. La forte & belle ville d'Estranges se soumit ; mais celui qui en étoit gouverneur,

le pria d'agréer ses services, & de le faire baptiser avec sa femme & ses enfans. Tiran lui laissa son gouvernement, & lui promit d'avoir soin de sa fortune. Les armées se camperent auprès de la ville, dans laquelle Tiran & les rois vinrent loger. Le lendemain le gouverneur lui demanda baptême. Le César ordonna à un évêque qu'il avoit avec lui de consacrer de nouveau l'ancienne église des chrétiens, dont les Maures avoient fait une mosquée. Ses ordres furent exécutés, & l'on fit un bel autel, sur lequel on plaça l'image de la très-sainte vierge. Tiran y fut entendre la messe suivi de tout le monde; elle fut dite par l'évêque, & chantée par les chantres de la chapelle qui suivoient le nouveau César; la musique étoit si bonne, que les Maures étoient dans l'étonnement, & admiroient la religion chrétienne. Après l'office on baptisa le gouverneur, que le roi Escariano tint sur les fonds; il fut nommé Jean Escariano. Tiran rendit le même service à sa femme, à laquelle on donna le nom d'Angele. Après cela on baptisa ses cinq fils, dont le plus jeune avoit vingt ans; il les reçut chevaliers, & leur donna des

armes & des chevaux; par la suite ils devinrent de très-bons chevaliers. L'exemple du gouverneur qui étoit fort aimé, engagea deux mille Maures à se faire baptiser ce même jour. Après cela Tiran fit réconcilier tous les Grecs qui avoit abjuré, & leur fit prêter serment comme empereur. On chassa tous les Maures qui ne voulurent pas se faire chrétiens. C'est dans cette ville que prit naissance le grand philosophe (*a*) Aristote, que les Grecs regardent comme un saint. Pendant le séjour que Tiran fit à Estranges, il envoya les ambassadeurs Maures pour faire évacuer toutes les places; on lui envoya les clefs, il y fit passer des garnisons & des gouverneurs.

Ils partirent de cette ville, & prirent le chemin de la Macédoine pour se rendre à Olimpe, qui prend son nom d'une montagne voisine fort élevée. Ils y furent mieux reçus que dans aucune autre, parce que les gens qui l'habitoient savoient qu'il étoit cousin germain de leur duc Diofebo; ils se rendirent donc sans attendre qu'on les sommât. En peu de jours

(*a*) La patrie d'Aristote se nommoit *Stagira*, l'auteur en a fait estranges.

tout le duché de Macédoine se trouva sous la domination de l'empereur. Ils en pour se rendre à Trébisonde, qui se soumit à leur approche, tant le seul nom de Tiran inspiroit de terreur aux Maures; car il y avoit dans cette ville plus de quatre cents mille combattans. Tout ce royaume fut soumis en moins d'un mois. Le grand turc & le soudan avoient envoyé leurs prisonniers dans la ville d'Alexandrie; mais ils avoient ordonné qu'on les amenât à Tiran; ce fut à Trébisonde qu'il les rencontra au nombre de cent quatre-vingt-trois chevaliers. Tous les autres avoient péri les armes à la main, ou dans la prison. Le prince Tiran demanda en les voyant lequel étoit le duc de Macédoine. On l'amena devant lui; car il étoit si défiguré, que jamais il n'auroit pu le reconnoître; il étoit couvert, aussi-bien que les autres, de sa barbe & de ses cheveux. Diofebo se jeta aux genoux de Tiran pour lui baiser les pieds; mais il le releva, & tout attendri lui dit en le baisant: que rien n'égaloit la joie qu'il avoit de le revoir, que la peine & les chagrins que lui avoit causé tout ce qu'il avoit souffert; qu'il

lui demandoit pardon de n'être pas venu plutôt à son secours ; qu'enfin Dieu lui avoit fait la grace d'y parvenir, aussi-bien qu'à la conquête de l'empire grec, & lui donnant une lettre de la duchesse, il l'exhorta à ne penser qu'au bonheur de sa situation présente. Le duc de Macédoine lut la lettre de la duchesse sa femme, dont il fut touché vivement. Le marquis de St. George les interrompit, pour remercier Tiran de la liberté qu'il venoit de lui rendre. Le duc de Pera son frere, & le prieur de St. George, chacun selon son rang, lui témoignerent leur reconnoissance. Le César leur fit toutes les amities possibles. Diofebo fut après cela saluer le roi Escariano, & le roi de Sicile & de Fez, qui lui firent d'autant plus d'honneur qu'il étoit cousin de Tiran. Le nouveau César se donna les soins nécessaires pour faire habiller & armer tous les chevaliers qui servoient d'esclavage. Tandis qu'il apportoit ses soins pour leur faire oublier tous les maux qu'ils avoient soufferts, il envoya un courier à la duchesse de Macédoine, pour lui mander des nouvelles de son mari. Elle avoit besoin de cette consolation ;

la vue du bonheur destiné à la princesse & celle des fêtes célebrées avec tant d'éclat, n'avoient servi qu'à aigrir ses douleurs par la considération de ses malheurs particuliers.

La reine d'Ethiopie étant arrivée à Constantinople, l'empereur envoya la princesse Carmésine audevant d'elle, suivie de l'aimable reine de Fez, de la duchesse de Macédoine, de cent dames d'état, de cent filles magnifiquement parées, & d'un grand nombre de gentils-hommes & de chevaliers. Avant de sortir de la ville, elle envoya un riche pavillon de brocard cramoisi magnifiquement brodé de figures d'oiseaux & d'animaux, avec ordre de le dresser sur le chemin de la reine. Ce qu'elle avoit appris de sa beauté par la reine de Fez lui inspiroit une curiosité si vive, qu'elle alla à sa rencontre jusqu'à une lieue de la ville. L'amitie que Tiran avoit pour elle, la lui rendoit chere avant même de l'avoir vue; assurée du cœur de son amant, elle ne regardoit les charmes des la reine d'Ethiopie & l'amour qu'elle avoit senti autrefois pour le chevalier, que comme un triomphe qui flattoit sa vanité. Quand

la princesse fut arrivée au pavillon, elle y mit pied à terre. Les chevaliers marcherent jusqu'à ce qu'il eussent rencontré la reine, ils la saluerent, & la suivirent jusques au pavillon. La reine avertie que la princesse l'attendoit en cet endroit, descendit promptement de cheval. La princesse se leva & vint au-devant d'elle. La reine mit les genoux à terre, mais la princesse la releva ; & l'ayant baisée trois fois sur la bouche, elle la conduisit pour s'asseoir à ses côtés, elle lui parla dans sa propre langue. La reine lui répondit en langue grecque. Du moment qu'elle avoit formé le projet d'aller à Constantinople, elle avoit appris ce langage. Malgré tout ce qu'elles avoient oui dire l'une de l'autre, elles ne purent de se défendre de la surprise qu'elles se causerent mutuellement, ni peut-être même d'un leger sentiment de jalousie & de dépit ; elles en eurent honte, & s'embrasserent de nouveau comme pour s'en demander mutuellement pardon. Elles remonterent à cheval & prirent le chemin de la ville, suivies de leurs dames. La princesse ne put jamais engager la reine d'Ethiopie à

prendre la droite. Elles trouverent l'empereur & l'impératrice qui les attendoient à cheval à la porte de la ville. La reine s'approcha de l'empereur pour lui baiser la main ; mais sans le vouloir permettre, il l'embrassa. Elle fut après cela à l'impératrice pour lui rendre les mêmes devoirs, elle ne lui en donna pas le tems, elle l'embrassa & la baisa trois fois sur la bouche. Ils arriverent au palais suivis d'une foule de peuple. La reine fut conduite dans une chambre meublée d'étoffes d'or & de soie. On lui laissa prendre quelque repos. Ce jour-là elle fut magnifiquement servie chez elle. Tous ceux de sa suite furent très-bien logés. Le lendemain l'empereur voulut qu'elle vînt dîner avec lui dans la grande salle, où sur d'autres tables, les chevaliers & les dames de la cour de Grece & d'Ethiopie furent magnifiquement servis. Un grand nombre de musiciens placés sur des gradins, formoient une symphonie d'autant plus agréable pour la reine, qu'elle lui étoit absolument nouvelle. Les princesses furent servies par des chevaliers. Hyppolite servoit de maître d'hôtel. Le repas fut suivi d'un bal. La reine d'Ethio-

pie portoit une veste étroite de damas vert en broderie d'or à grands ramages, semés avec art des pierres le plus fines & les plus brillantes. Elle avoit par dessus un doliman de velours noir enrichi à toutes les extrêmités d'un ouvrage d'or émaillé, garni de gros diamans; une chaîne d'or émaillée de même & couverte de rubis, ornoit son cou, un fil de perles rattaché sur le front par un gros nœud de diamans, formoit un diadême dont l'éclat étoit rehaussé par la couleur de ses cheveux bruns & naturellement frisés. Les cent dames de sa suite, magnifiquement parées, se servoient mutuellement de lustre par l'opposition de leur teint, & dès que l'œil étoit revenu de sa premiere surprise, la noirceur des Ethiopiennes ne servoit qu'à faire regarder avec plus d'admiration la finesse de leur peau & la juste proportion de leurs traits. La beauté de la reine d'Ethiopie étoit à peine effacée par celle de la princesse; & quelque prevenue que fût la reine de Fez en faveur de cette derniere, elle ne put s'empêcher de s'approcher de son oreille pour lui demander si elle ne sentoit pas combien son chevalier avoit eu de mérite à lui demeurer fidele.

Au milieu du bal, il arriva un courier avec beaucoup d'empressement qui demanda la duchesse de Macédoine. Il fut à elle, & se mettant à genoux en lui donnant la lettre dont il étoit chargé, il lui dit qu'il venoit lui apprendre que le duc son mari étoit en liberté, & qu'il l'avoit laissé à Trébisonde avec le César & les autres prisonniers. La joie de la duchesse fut si grande qu'elle ne put rien répondre, & tomba évanouie; on quitta la danse pour la secourir, on apporta de l'eau de rose qu'on lui jeta sur le visage, mais elle fut plus d'un heure sans connoissance, ayant toujours la lettre dans les mains. Quand elle fut revenue à elle, elle y lut avec transport les témoignages de son amour & de l'impatience où il étoit de la revoir; elle fit apporter mille ducats qu'elle donna au courier, après quoi elle se leva, fut se mettre aux genoux de l'empereur, & lui remit sa lettre qu'il lut avec l'impératrice. Il ordonna que l'on sonnât toutes les cloches de la ville, & que l'on fit de grandes réjouissances, mêlant ensemble la délivrance des prisonniers, & l'arrivée de la reine d'Ethiopie. Le peuple

touché des idées de bonheur & de repos qu'il pouvoit envisager, se livroit avec plaisir à ces fêtes. Leurs péchés ne permirent pas qu'elles fussent de longue durée.

Quand le César crut avoir donné assez de repos au duc de Macédoine & aux autres prisonniers il leur permit de s'en aller à Constantinople, ils y furent reçus avec la plus grande joie. Leur retour fit recommencer les fêtes. Mais sans en entreprendre le détail, retournons à ce que faisoient Tiran & le roi Escariano. Après le départ des prisonniers, le nouveau César fit décamper les deux armées pour marcher au pays de Bendin distant de dix journées de Trébisonde. D'abord que l'on eut signifié à ce royaume les ordres du grand turc & du soudan, il se rendit. Tiran reçut les hommages du pays, laissa des garnisons dans les places, & fut, continuant toujours son chemin, prendre possession des provinces entieres (a) de Blagay, de Foxa &

(a) *Blagay* est sans doute le pays des Ulaques ou Valaques. *Bocine* est la Bosnie, mais il ne faut pas chercher une Géographie bien exacte dans tout ceci. Les pays des Romans fait partie du *pays de tapisserie*, décrit dans Rabelais.

de Bocine, qui toutes étoient dépendantes de l'empire grec, & qui rentroient volontiers dans l'obéissance, étant mécontens du gouvernement des maures. Après s'être assuré de ces pays, il mit garnison dans les villes d'Arcadie, de Mégéa, & de Turine ; il fut s'emparer du royaume de Perse, qui n'étoit point de la dépendance du turc ni du soudan, mais qui avoit son roi particulier, il soumit la ville de Tauris, que sa beauté & son commerce rendoient recommandable ; de celle de Boterva & de celle de Segnoregante que traverse le grand fleuve Phrison, avec plusieurs autres, dont l'auteur n'a pas fait mention, non plus que de toutes les autres conquêtes que fit Tiran avant que de revenir en triomphe sur les terres de l'empire. En un mot il soumit par ses grandes actions la Grece, l'Asie-Mineure, la Perse & les états de Salonich qui renferment Galipodi, la Morée, le Cap de l'Art & la Vallona. Pendant le tems qu'il étendoit par terre les bornes de l'empire, il envoya ordre à sa flotte qu'il avoit laissée dans le port de Constantinople, d'aller s'emparer de plusieurs isles. Le marquis

de Louzane ſon amiral exécuta ſes ordres & ſoumit toutes celles qui dépendoient autrefois de l'empire, celles de Calliſtro, de Colcos, d'Ortigie, de Nimoche, de Flaſen, de Tiſbrie, de Méclota, de Pace & de pluſieurs autres. L'amiral, après avoir ſoumis toutes les iſles, rentra triomphant dans le port de Conſtantinople. Le peuple accourut ſur les murailles pour voir entrer la flotte. L'amiral débarqua, & avec ſes chevaliers alla ſaluer & baiſer la main & le pied de l'empereur. Ce prince donna à l'amiral le gouvernement de toutes les iſles qu'il venoit de ſoumettre, & le déclara ſon grand amiral avec cent mille ducats de rente pour lui & pour les ſiens, en lui faiſant épouſer une demoiſelle qui ſe nommoit Elyſée, fille unique du duc de Pera, qui lui-même étoit veuf, & avoit fait avant l'arrivée de Tiran, tout ce qu'il avoit pu pour épouſer la princeſſe. Le brave amiral remercia beaucoup l'empereur, lui baiſa encore une fois le pied & la main, en l'aſſurant qu'il préféroit la belle dame qu'il lui donnoit aux cent mille ducats de rente. Sur le champ l'empereur les fit épouſer, & or-

donna des grandes fêtes, dans lesquelles la princesse ne négligea rien de ce qui pouvoit amuser les deux reines. L'empe-pereur pour récompenser les chevaliers qui avoient été prisonniers, leur fit épouser des filles l'impératrice & de la princesse, avec de grandes revenus qu'il leur assigna. On suspendit la célébration de ces mariages jusqu'à celui de Tiran avec la princesse. Mais son bonheur auroit été trop grand, la fortune ne permit pas qu'il en jouît. Dieu n'a pas voulu que les hommes pussent goûter sur la terre des plaisirs parfaits, il ne sont déjà que trop disposés à perdre de vue la fin vers laquelle ils doivent tendre. Tiran comblé de gloire par ses exploits, élevé à la premiere dignité de l'univers, destiné à régir un grand empire qui étoit l'ouvrage de sa valeur, auroit-il eu quelque chose encore à desirer, si la possession de sa princesse eut mis le comble à son bonheur?

Il revenoit à Constantinople plein d'ardeur & d'impatience; on préparoit tout pour son triomphe, on avoit fait abattre vingt toises de murailles de la ville, afin qu'il pût entrer à la tête de

son armée. Il n'étoit plus qu'à une journée de la ville. L'empereur lui envoya dire de séjourner où il étoit pour donner le tems d'achever les préparatifs. Les rois d'Ethiopie, de Fez & de Sicile étant avec lui, il les entretenoit de son bonheur sur le bord d'un fleuve où ils étoient campés, lorsqu'il fut frappé d'une violente douleur de côté, ses forces l'abandonnerent, ses amis le porterent dans sa tente; les médecins de l'armée accoururent. Les secrets de leur art furent bientôt épuisés; le mal redoublant à chaque instant, ils perdirent toute espérance. Tiran avoit vu souvent la mort de près, mais jamais elle ne s'étoit présentée à lui dans un temps où il eut tant de motifs de desirer la vie; son courage n'en fut point ébranlé, la religion qui avoit été le motif de toutes ses entreprises, ne l'abandonna pas dans ces instans il envoya chercher un moine de St. François qu'il avoit amené avec lui; il se confessa & remplit tous ses autres devoirs, avec les sentimens de la piété la plus édifiante, après quoi il dicta son testament. Il y chargeoit la princesse Carméfine & le duc de Macédoine de le

faire exécuter ; il ordonnoit que son corps fût porté en Bretagne dans le sépulcre de ses peres. Il prioit l'empereur de partager entre ses parens, ses amis & ses serviteurs, ce qui lui revenoit pour sa part du butin immense fait sur les Maures. Il nommoit le brave Hyppolite son parent pour son héritier. Il dicta ensuite une lettre pour la princesse, il la supplioit de vivre & de combattre sa douleur ; il la prioit de protéger ses parens & ses amis, de les regarder comme les restes d'un homme qui n'avoit vécu que pour elle, & que par elle.

Dès le commencement du mal de Tiran, le roi de Fez avoit dépêché un courier avec une lettre à l'empereur, pour lui demander ses médecins, lui marquant qu'il craignoit qu'ils n'arrivassent trop tard. L'empereur, les fit partir secrétement, & cacha la douleur que lui causa cette nouvelle ; il craignoit qu'elle ne donnât la mort à la princesse. Il fit seulement partir le duc de Macédoine & Hyppolite, auxquels il en fit part.

Tiran sentoit cependant son mal redoubler à chaque instant ; ses forces s'éteignoient, & l'absence de sa princesse

pénétroit ſon ame de la douleur la plus amere ; il auroit voulu mourir du moins entre les bras de ce qu'il aimoit, qu'elle eût pu recevoir ſes derniers regards, & recueillir ſes derniers ſoupirs. Il demanda à ceux qui l'entouroient d'être porté à Conſtantinople ; & pour l'obtenir d'eux, il les aſſura que la vue de ſon épouſe étoit le ſeul remede dont il pût attendre du ſecours. Malgré ſa foibleſſe exceſſive, on ne crut pas lui devoir refuſer une choſe qui ne pouvoit hâter que de quelques inſtans une mort inévitable ; on le mit ſur un brancard, & des hommes le porterent. Diofebo & Hyppolite avec les médecins de l'empereur le rencontrerent à quelques lieues du camp, accompagné des rois & des principaux officiers ; le reſte étoit demeuré pour contenir l'armée qui étoit dans le plus violent déſeſpoir.

Tiran fit arrêter ſon brancard à la vue de deux hommes qu'il chériſſoit tendrement : il les embraſſa en leur diſant que ce moment feroit le dernier où ils ſe verroient. Ils fondoient en larmes & pouſſoient les cris plus douloureux. Tiran les exhortoit à rapeller leur courage, les

conjuroit de vivre pour servir, honorer & défendre celle qu'il avoit adorée pendant sa vie, & pour laquelle il auroit sacrifié mille vies. Le duc de Macédoine voulut lui dire que son mal n'étoit pas sans espérance : non, mon cousin, répondit Tiran d'une voix foible, je meurs, je ne la verrai plus. En ce moment la violence de la douleur lui arracha un cri aigu ; il voulut parler encore pour implorer le secours de Dieu, & lui recommander sa chere princesse ; mais ses forces l'abandonnerent, la parole mourut dans sa bouche, il tomba sur son lit en poussant un soupir, & ses yeux se fermerent pour jamais.

La douleur que ressentirent en ce moment ceux qui l'accompagnoient ne se pourroit exprimer. Après les premiers transports il fallut songer aux mesures que l'on devoit prendre pour annoncer cette fatale nouvelle à l'empereur, & pour y préparer la princesse, on conduisit lentement le brancard pour n'arriver à la ville qu'à la nuit fermée. On déposa le corps dans une maison où les médecins & les domestiques demeurerent pour le garder & pour se préparer à l'embau-

mer. Escariano n'osant se présenter à l'empereur & à la princesse dans une semblable circonstance, & pénétré lui-même de la douleur la plus amere, retourna au camp.

Hyppolite, Diofebo, & le roi de Fez allerent au palais. L'empereur étoit seul. Dès qu'il les vit, il lut sur leur visage la nouvelle qu'ils apportoient; il se jeta à terre, déchirant ses habits, & fondant en larmes, il passa la nuit entiere dans cet état, & dès le matin il voulut aller voir le corps de son général. On l'avoit porté avant le jour dans l'église de sainte Sophie.

Malgré les ordres précis que l'on avoit donnés, de cacher tout ce qui s'étoit passé à la princesse, la tristesse qu'elle apperçut sur le visage de ses femmes, l'agitation & le mouvement qu'elle entendit dans le palais, lui fit craindre pour les jours de son pere, ou pour ceux de l'impératrice. Un silence morne régnoit autour d'elle; on ne répondoit point à ses questions. Elle entendit pousser des cris perçans dans la place sur laquelle donnoient ses fenêtres; elle y courut, elle apperçut Diofebo dans

les transports d'une douleur furieuse ; il revenoit de l'église où l'on avoit placé Tiran sur un lit de parade. Alors une de ses femmes voyant qu'on ne lui pouvoit plus rien cacher, lui apprit la perte qu'elle avoit faite. A ce récit elle resta immobile dans un saisissement qui ne lui permettoit ni de se plaindre, ni de verser des pleurs. Après quelques momens de silence, elle ordonna à ses femmes de lui apporter les habits préparés pour la cérémonie de son mariage : elle s'en fit revêtir sans prononcer une parole. Pendant que l'on y fut occupé, la plus ancienne de ses femmes voulut lui demander raison de ce qu'elle faisoit ; mais sans lui répondre, sans même l'avoir entendue, elle lui dit : ne l'a-t-on pas porté dans sainte Sophie ? Et sans attendre la réponse, elle sortit de sa chambre & du palais suivie de ses femmes ; elle marcha vers l'église d'un pas précipité, courut à l'échaffaut où étoit le corps de son époux, & se jeta dessus : elle le tenoit embrassé, le mouilloit de ses larmes, & remplissoit l'église de ses gémissemens & de ses cris.

On courut annoncer à l'empereur ce

qui se passoit ; il ordonna qu'on l'arrachât de ce lieu funeste, & qu'on la ramenât au palais ; on la porta sur un lit ; dès qu'elle y fut, elle demanda l'empereur & l'impératrice : ils voulurent la consoler. Non, leur dit-elle, je vais rejoindre mon époux ; ma douleur va me réunir à lui pour toujours ; je sens approcher ce moment heureux, rien ne peut le retarder ; en même-tems elle demanda son confesseur, très-savant homme, & gardien d'un couvent de St. François. Lorsqu'il fut arrivé, on voulut se retirer. Non, dit-elle, que tout le monde demeure. Votre présence ne m'empêchera pas de découvrir des choses que la présence de Dieu que j'adore ne m'a pas empêché de commettre. Alors elle fit à haute voix une confession publique de toutes ses fautes, sans rien cacher de ce qui s'étoit passé de plus secret entr'elle & Tiran. Après avoir reçu l'absolution, elle demanda à son pere la permission de faire son testament : il la lui accorda ; elle nomma Diofebo & Stéphanie pour ses exécuteurs ; elle leur demanda que son corps ne fût point séparé de celui de Tiran, & qu'on le portât avec lui en

Bretagne : elle ordonna qu'un grand comté qui lui appartenoit en propre, fût vendu avec tous ses meubles & toutes ses pierreries, pour être partagé entre les demoiselles qui l'avoient servie. Elle institua l'impératrice sa mere héritiere des droits qu'elle avoit à l'empire après la mort de l'empereur. Elle leur demanda ensuite leur bénédiction d'une voix qui s'affoiblissoit à chaque instant. L'empereur voulut se lever pour s'approcher d'elle ; mais dans ce cruel moment sa douleur dont il avoit voulu cacher une partie, devint plus forte ; il tomba sans sentiment, on le porta sur un lit voisin où il expira de saisissement. Ce nouveau malheur fit pousser de grands cris à ceux qui l'entouroient. L'impératrice y courut, mais il ne vivoit déjà plus. La princesse dont la douleur ne pouvoit avoir d'accroissement s'étant fait relever sur son lit, ordonna aux chevaliers par l'autorité dont elle étoit revêtue en ce moment, d'apporter à ses côtés le corps de son pere & celui de son amant ; elle leur recommanda d'obéir à l'impératrice ; elle baisa ses demoiselles les unes après les autres. Ses ordres furent exécu-

tés. Elle goûta encore une fois la cruelle douceur de voir ce qui restoit de son amant ; son amour ne lui fit point oublier ce que la religion demandoit d'elle : elle expira sur le corps de son époux, tenant le Crucifix entre ses bras. A l'instant de sa mort on vit une grande clarté qui remplit toute la chambre ; c'étoit les Anges qui emportoient son ame & celle de Tiran en paradis.

Ainsi fut éteinte l'ancienne race des empereurs de Grece au moment qu'elle sembloit devoir être plus brillante que jamais. Tel est le fonds que l'on doit faire sur les grandeurs temporelles, & sur les faveurs de la fortune.

L'impératrice touchée de tant de malheurs, demeura long-tems évanouie. Hyppolite étoit auprès d'elle dans le dernier désespoir, la croyant sans espérance ; à la fin elle revint à elle, on l'emporta sur son lit. Hyppolite qui n'avoit plus de raisons de se contraindre ne la quittoit point, lui témoignant par ses embrassemens & par l'ardeur de ses baisers, l'intérêt qu'il prenoit à elle. Les malheurs publics & les soins de la

guerre, n'avoient point interrompu leurs amours : ils n'avoient pas même été troublés par le moindre nuage. Malgré la douleur qu'avoit ressenti Hyppolite de la mort de son maître, il avoit pensé que cet événement pourroit être favorable ; la mort de la princesse & celle de l'empereur le mettoient en état de tout espérer de la tendresse de l'impératrice. Lorsque la premiere douleur fut passée, elle se trouva sensible aux caresses d'Hyppolite ; elle lui promit de partager sa dignité & son pouvoir avec celui qui faisoit tout le bonheur de sa vie. En même-tems elle le chargea de prendre tous les soins nécessaires pour les triples funérailles. Il sortit de son appartement, fit sur le champ porter le corps de Tiran sur son échaffaut. Par ses ordres on en construisit un autre plus riche & plus élevé pour l'empereur. Il fit placer la princesse aux côtés de Tiran. Après cela il fit publier dans la ville que l'on délivreroit dans une maison qu'il indiqua, le deuil à tous ceux de l'un & de l'autte sexe qui voudroient le porter ; il fit avertir tous les moines & les prêtres à deux jour-

nées

nées aux environs, pour se rendre aux obseques.

Après avoir ainsi donné tous les ordres nécessaires, Hyppolite retourna chez l'impératrice ; il ne la quitta point ; il passa la nuit avec elle, & cette nuit redoubla l'impatience où elle étoit de partager son trône avec lui. Il la quitta dès le matin pour ordonner la pompe funebre. Tous les barons & les chevaliers qui avoient été avertis, s'y trouverent. Le premier jour on rendit les derniers devoirs à l'empereur avec une quantité prodigieuse de lumieres. Le lendemain on satisfit à ce que l'on devoit à la princesse, & le jour suivant fut employé pour Tiran. On pleura tant pendant les trois jours, que personne n'eut envie de pleurer de plus d'un an. On mit l'empereur dans un tombeau de jaspe enrichi d'or & de pierres de couleur qui représentoient ses armes, & celles de l'empire. Pour Tiran & la princesse, on les mit dans une cercueil de bois de cedre, parce qu'on devoit les transporter en Bretagne.

Après ces cérémonies, les rois de

Sicile & de Fez allerent avec le duc de Macédoine trouver le roi Escariano, pour lui dire qu'ils avoient résolu d'élever Hyppolite à l'empire. Il en fut très-content, le connoissant pour un bon & brave chevalier ; il se chargea d'en faire la proposition à l'impératrice : elle reçut à merveilles cette superbe ambassade : cependant elle fit d'abord quelques difficultés pour la forme ; elle allégua plusieurs raisons qu'elle savoit bien qui seroient détruites. Mais enfin elle se rendit à leurs prieres. Ils la quitterent fort contens pour aller rendre compte à Hyppolite de la conversation qu'ils venoient d'avoir. Hyppolite charmé de son bonheur, les remercia ; ils le menerent sur le champ chez l'impératrice avec un évêque de la ville qui les fiança en présence de la duchesse de Macédoine, de la reine de Fez & de toutes les dames de la ville qui virent cette cérémonie avec quelque plaisir. Le deuil les ennuyoit, & elles craignoient qu'il ne durât encore long-tems. On célébra ensuite les nôces de la reine de Fez & du roi Agramont, mais ces nôces ne fu-

rent accompagnées d'aucune réjouissances.

La fortune favorisa le brave empereur Hyppolite ; il étendit considerablement les bornes de l'empire Grec, & amassa de grands trésors, il fut aimé & craint de ses sujets, aussi-bien que des princes voisins de ses états. Peu de jours après son élévation à l'empire, il donna la liberté au grand Turc & au soudan, il conclut une treve pour cent & un an. Il accompagna leur liberté de tant de politesses, qu'ils lui firent en le quittant toutes les offres de service imaginables. Hyppolite vêcût long-tems, mais l'impératrice ne survêcût que trois ans à la princesse sa fille. Devenu veuf, il épousa la fille du roi d'Angleterre, princesse belle, sage & très-bonne chrétienne ; il en eut deux filles & trois fils, qui devinrent excellens chevaliers. L'aîné porta le nom de son pere ; l'histoire rapporte ses hauts faits d'armes. L'empereur avant sa mort récompensa magnifiquement tous ses parens & ceux qui lui avoient été attachés, il mourut fort vieux, & le même jour que sa derniere femme. Ils furent mis dans le même

tombeau, que l'empereur avoit fait préparer. Il se conduisit si bien, que nous devons croire qu'il est en paradis.

Fin de la quatrieme & derniere Partie.



